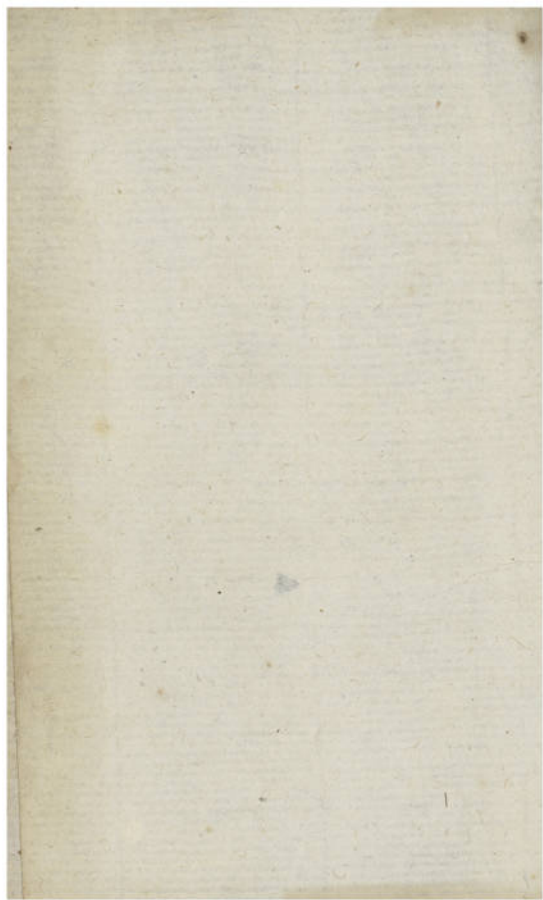


ROYAL

ACADEMY

OF SCIENCES

AND ARTS



Œ U V R E S

D E

M I S S B U R N E Y.

TOME QUATRIEME.

Q U V R E S

D A

MISS BURNET

TOME QUATRIEME.

CECILIA,

O U

MÉMOIRES
D'UNE HÉRITIÈRE.

Traduits de l'anglais.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & considérablement retouchée.

TOME PREMIER.

À GENÈVE,

Chez les Libraires associés.

1784

1784

CECILIA

ou

MÉMOIRES

D'UNE MÉRITIERE

Traduits de l'anglais

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & complétée par l'auteur

TOME PREMIER



A GENÈVE

Chez les Libraires

1784



CECILIA.

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage.

„**P**UISSENT les mânes chéris de mes parens reposer en paix, leurs cendres être respectées, & la mémoire de leurs vertus éternisée ! Que le tems, en réduisant en poudre les restes fragiles de leur dépouille terrestre, transmette à la postérité le souvenir de leur probité ; & que l'orpheline, qui leur survit, se faisant un devoir de suivre leur exemple, pendant l'espace que le ciel daignera la conserver, ait du moins en mourant la consolation de laisser après elle une réputation dont ils n'aient point à rougir ! „

Tels étoient les vœux que formoit en secret

l'unique héritière de la famille Beverley, au moment, où quittant les lieux où elle avoit été élevée, & la résidence de ses ancêtres, les pleurs qu'elle versoit en abondance l'empêchoient de jeter un dernier regard sur sa ville natale, qu'elle quittoit à regret.

Cecile, notre belle voyageuse, avoit atteint depuis peu sa vingt-unième année. Ses ancêtres avoient été d'opulens fermiers de la province de Suffolck. Cette vocation, peu conforme aux idées ambitieuses de son pere, ne lui avoit pas paru digne de lui; l'appât des richesses avoit eu moins de force sur son esprit que le desir de vivre d'une manière plus brillante; sa vie avoit été celle d'un gentilhomme de province; &, sans avoir cherché à augmenter sa fortune, il s'étoit contenté des revenus que les travaux de ses prédécesseurs lui avoient procurés. A sa mort Cecile étoit encore au berceau; sa mere avoit suivi son mari de très-près. Ils lui avoient laissé dix mille livres sterling, & l'avoient confiée au doyen * * *, son oncle, nommé son tuteur. C'est chez cet ecclésiastique, dont la fortune, augmentée par plusieurs circonstances heureuses, étoit devenue assez considérable, que Cecile venoit de passer quatre années, & il n'étoit décédé que depuis six semaines. Sa mort, en la privant de son dernier parent, l'avoit laissée héritière de tous ses biens, dont le revenu se montoit à 3000 liv. sterling; à cette seule

condition , que le mari, en faveur duquel elle disposeroit de sa main & de sa fortune, prendroit son nom en l'épousant. Traitée aussi favorablement du côté des richesses, elle l'avoit été encore plus de celui de la nature : sa figure étoit agréable, son cœur noble & bienfaisant ; son abord prévenoit en sa faveur, & annonçoit l'esprit dont elle étoit douée ; la moindre émotion de son ame se peignoit sur son visage ; & ses yeux, interprètes de ses pensées, laissoient voir tour-à-tour son discernement & sa sensibilité.

Le doyen avoit confié pendant le court espace qui devoit s'écouler jusqu'à la majorité de son héritière, sa personne & sa fortune à trois tuteurs, s'en remettant à son choix, & lui permettant d'habiter chez celui d'entre eux qui lui conviendrait le mieux. Cecile, affligée de la perte de tous ses parens, ne trouvoit de véritable consolation que dans la tranquillité de la vie champêtre, & dans le sein maternel d'une amie respectable, qui la connoissoit depuis son enfance, & que ses années & son expérience lui avoient rendue presque aussi chère que sa propre mère. Obligée de quitter la maison du doyen, pour faire place à son successeur, qui, attendant depuis longtems la vacance de ce bénéfice, desiroit ardemment d'en prendre possession, celle de madame Charlton, cette amie sincère & respectable, se trouva prête à la recevoir ; sa

tendresse consolante & les charmes de sa conversation lui firent desirer de n'en jamais changer.

Elle y étoit établie depuis le moment où elle avoit rendu les derniers devoirs au doyen ; & peut-être, si elle n'avoit suivi que son inclination , y seroit-elle restée jusqu'à celui où elle auroit pu aller habiter la sienne ; mais ses tuteurs desirerent qu'elle changeât de demeure.

Elle obéit à regret , quitta ses premières compagnes , l'amie la plus chérie & la plus respectable , ainsi que le lieu qui renfermoit les restes des seules personnes qu'elle avoit été jusqu'alors dans le cas de pleurer. Accompagnée d'un de ses tuteurs , & suivie de deux domestiques , elle commença son voyage de Bury à Londres.

Ce tuteur étoit M. Harrel ; quoiqu'encore à la fleur de son âge , galant , poli , enjoué , & homme du grand monde , il avoit été nommé par son oncle un de ses trois tuteurs , dans la vue de faire plaisir à sa niece , dont il avoit épousé la plus intime amie. Ce fut cette unique raison qui lui fit penser qu'elle préféreroit sa maison à toute autre.

M. Harrel ne manqua pas de mettre en œuvre , pour dissiper sa mélancolie , tous les moyens que son esprit & sa politesse lui suggérèrent ; & Cecile , chez qui la douceur étoit assaisonnée de dignité , & la délicatesse

de fermeté , se comporta de maniere à lui persuader que ses soins n'étoient point inutiles. Toutes les fois que du haut de quelque colline elle pouvoit découvrir encore sa ville natale , elle lui jetoit des baisers , & tâchoit de cacher le chagrin qu'elle éprouvoit en pensant qu'elle alloit bientôt la perdre tout-à-fait de vue. Elle rappeloit son courage , en se formant un nouveau plan de vie , dont elle se promettoit de la satisfaction ; elle pensoit au plaisir qu'elle auroit en retrouvant sa jeune amie ; & l'air de complaisance avec lequel elle recevoit les consolations de son tuteur , faisoit qu'il s'estimoit amplement récompensé de sa peine.

La fermeté de Cecile avoit cependant encore une épreuve à soutenir ; il lui restoit un ami , duquel elle ne pouvoit se dispenser de prendre congé.

A la distance de sept milles de Bury , résidoit M. Monckton , le particulier le plus riche & le plus accrédité de tout le voisinage ; il avoit invité Cecile & son tuteur à déjeûner chez lui à son passage.

M. Monckton étoit le cadet d'une famille distinguée , un homme à talens , fort instruit , & qui avoit de la finesse. Il joignoit à une force d'esprit naturelle , un grand usage du monde , & à l'art de démêler avec la plus grande facilité les caracteres des autres , celui de déguiser parfaitement le sien. Desirant ardemment d'acquérir une fortune , &

d'obtenir la considération, suite de l'opulence, il s'étoit marié de très-bonne heure avec une riche douairiere de condition, dont l'âge avancé, puisqu'elle comptoit déjà soixante-sept ans, n'étoit cependant qu'une de ses qualités les moins désagréables, son humeur étant encore plus repoussante que ses rides. Une si grande disproportion lui avoit fait espérer que les richesses, qu'il s'étoit ainsi procurées, seroient bientôt allégées du poids dont elles étoient actuellement chargées; mais son attente fut tout aussi vaine qu'intéressée: sa femme n'étoit pas plus la dupe de ses protestations, qu'il ne l'étoit lui-même de ses espérances. Ils étoient mariés depuis dix ans; la santé de celle-ci alloit à merveille, & elle conservoit toutes ses facultés. Il avoit attendu impatiemment le moment de sa mort, & cette impatience n'avoit été préjudiciable qu'à lui seul.

Son empressement, néanmoins, pour l'heureux moment qui devoit lui rendre la liberté, ne lui ôta ni le courage, ni le desir de se procurer les plaisirs de son goût; il connoissoit trop bien le monde, pour s'exposer à sa critique, en maltraitant la femme à laquelle il devoit le rang qu'il y occupoit. Il est vrai qu'il ne la voyoit que rarement; mais, soit qu'il l'évitât, ou qu'il la rencontrât, il savoit trop ce qu'il se devoit à lui-même, pour manquer aux loix que la décence & la politesse

imposent en pareil cas aux honnêtes gens. Ayant ainsi sacrifié à son ambition tout espoir de bonheur dans sa vie privée, il tourna ses vues du côté des plaisirs qu'il avoit acheté si cher la faculté de se procurer. Cette ressource pour les personnes opulentes ne sauroit leur être ravie, & il n'y a que la satiété qui puisse les forcer à y renoncer, après les avoir engagées à y recourir. M. Monckton n'avoit point encore éprouvé ce sentiment, & il avoit prudemment partagé son tems entre les amusemens dispendieux de la capitale, & les plaisirs les plus bruyans de la province.

Le peu de connoissance que Cecile avoit acquise des usages du monde & des différens caractères de ceux qui le composent, étoit dû aux observations qu'elle avoit eu occasion de faire chez ce gentilhomme, avec lequel le doyen, son oncle, avoit été particulièrement lié; car, ayant le plus grand soin d'affecter en public les mêmes dehors & la même décence dont il se piquoit avec sa femme, il étoit bien venu par-tout; & n'étant que superficiellement connu, il se voyoit très-consideré. Le monde, ordinairement crédule & facile, récompensoit son attention scrupuleuse à ses loix & à ses usages par son approbation; &, imposant silence à la médisance, se faisoit un devoir de le défendre, & de le mettre à l'abri de tout reproche.

Il avoit connu Cecile depuis sa plus tendre

jeunesse ; elle avoit été caressée chez lui , y jouissoit d'une grande considération comme un enfant charmant ; & l'on y desiroit actuellement sa présence avec la même ardeur qu'on desire celle d'une aimable connoissance. Il est vrai que ses visites y avoient été peu fréquentes ; la mauvaise humeur de Miladi Monckton les lui rendoit pénibles : cependant , les occasions qu'elles lui avoient procurées de vivre avec des gens du monde , avoient servi à la préparer au nouveau théâtre sur lequel elle devoit faire son entrée.

M. Monckton avoit toujours été bien reçu chez le doyen : sa conversation étoit pour Cecile une source inépuisable d'instructions ; son grand usage du monde & des mœurs le mettoit à même de traiter les sujets dont elle avoit le moins d'idée ; & son esprit, capable de saisir ses leçons & d'en profiter, les recevoit avidement.

Le plaisir qu'on procure à la société, semblable à l'argent qu'on prête à gros intérêt, rentre avec profit au prêteur ; il en étoit de même des discours de M. Monckton : l'attention avec laquelle Cecile les écoutoit, le récompensoit de sa peine avec usure. Le maître & l'écolière étant également contens, ils se rencontroient toujours avec une satisfaction mutuelle, & se séparoient ordinairement à regret.

Cette alternative de plaisir avoit produit

cependant différens effets sur leurs esprits ; les idées de Cecile s'étoient étendues , tandis que les réflexions de M. Monckton n'avoient servi qu'à agiter le sien. Il voyoit devant lui un objet , qui , à tous les avantages de cette opulence qu'il avoit si fort prisée , joignoit encore la beauté , la jeunesse & l'esprit. Quoique beaucoup plus âgé qu'elle , il ne l'étoit cependant point encore assez pour que son inclination eût rien de ridicule ; & la satisfaction que sa conversation paroissoit causer à Cecile , lui donnoit lieu de se flatter que l'opinion avantageuse qu'elle avoit conçue de son mérite , pourroit insensiblement se changer en affection. Il se reprochoit l'avidité honteuse qui l'avoit porté à se sacrifier en épousant une femme qu'il abhorroit ; & les vœux qu'il formoit pour en être débarrassé , devenoient tous les jours plus fervens. Il savoit que les liaisons de Cecile ne s'étendoient pas au-delà d'un cercle particulier dont il faisoit lui-même le principal ornement ; qu'elle avoit rejeté tous les partis qui s'étoient présentés jusqu'alors ; & , comme il l'avoit soigneusement observée depuis ses premières années , il avoit sujet de penser que son cœur s'étoit refusé à toute impression dangereuse. Sa situation étant telle , il s'étoit accoutumé depuis longtems à la considérer comme un bien qui ne pourroit jamais lui échapper ; en conséquence , quoiqu'il n'eût pas apporté une plus grande atten-

tion à approfondir sa façon de penser qu'à empêcher qu'elle ne parvint à découvrir la sienne, il avoit disposé d'avance de sa fortune, & l'avoit en lui-même appropriée aux différens usages qui répondoient à ses goûts.

La mort du doyen, oncle de Cecile, avoit réellement alarmé M. Monckton; il la voyoit à regret abandonner la province de Suffolk, dont il se regardoit comme l'homme le plus considérable, tant par son mérite que par son crédit: il redoutoit le séjour de Londres, où il prévoyoit que nombre de rivaux, ses égaux par leurs talens & leurs richesses, ne tarderoient pas à se présenter, & à prodiguer des soins à Cecile. Ces rivaux, plus jeunes & aussi confians que lui, n'étant pas gênés par les mêmes liens, feroient tous leurs efforts pour l'engager à ne pas différer leur félicité. La beauté & l'indépendance, qui se trouvent si rarement ensemble dans un même individu, ne manquent presque jamais de lui attirer une foule d'adorateurs aussi dangereux que constants; d'ailleurs, la maison de M. Harrel étoit renommée par son élégance & ses agrémens. Malgré toutes ces considérations, bravant le danger, & se confiant à son ascendant, il résolut de ne point abandonner son projet, fût que sa persévérance & son adresse ne pouvoient manquer d'en assurer le succès.

C H A P I T R E I I.

Argument.

M O N S I E U R Monckton avoit alors chez lui quelques amis qui étoient venus passer les fêtes de Noël. Il attendoit impatiemment l'arrivée de Cecile , & courut pour l'aider à descendre de la voiture, avant que M. Harrel eût pu mettre pied à terre. Il remarqua son air mélancolique , & fut charmé de voir que le voyage de Londres étoit si peu de son goût. Il la conduisit à la salle à manger, où Milady Marguerite & ses amis l'attendoient.

Celle-ci la reçut avec une froideur qui ressembloit assez à de l'impolitesse. Naturellement colere , & jalouse par sa position, l'apparence de la beauté l'alarmoit , & celle de l'enjouement lui déplaisoit. Elle regardoit avec défiance toutes les personnes auxquelles son mari témoignoit la moindre attention ; & , ayant précédemment remarqué ses fréquentes visites chez le doyen , elle avoit conçu pour Cecile une haine toute particulière ; tandis que cette dernière , instruite de cette averfion , quoiqu'en ignorant la cause , avoit pris soin d'éviter d'avoir avec elle d'autres liaisons que celles que la bienfiance & le voisinage

exigeoient, se contentant de plaindre en secret le triste sort de son ami.

La compagnie alors présente étoit composée d'une femme & de plusieurs hommes.

La femme, mademoiselle Bennet, étoit, dans toute l'étendue du terme, l'humble compagne de Milady Marguerite. D'une naissance obscure, mal élevée, l'ame basse, aussi peu sensible au mérite naturel qu'aux talens acquis, elle avoit cependant fait de grands progrès dans l'art de flatter, & en connoissoit toutes les petites ruses. N'ayant d'autre but que celui de se procurer sans travail une sorte d'aisance dans le monde, elle étoit devenue peu à peu l'esclave de la maîtresse de la maison, recevant des affronts sans se plaindre, & se soumettant au mépris comme à la chose du monde la plus simple.

Parmi les hommes qui composoient cette compagnie, le plus remarquable (relativement à sa parure) étoit M. Aresby, capitaine de milice, jeune homme qui, ayant souvent oui prononcer les mots d'uniforme & de galanterie, comme des termes synonymes, s'étoit imaginé que cette association étoit non-seulement ordinaire, mais même honorable : en conséquence, sans chercher en aucune façon à se rendre utile à sa patrie, il regardoit une cocarde comme une preuve incontestable de mérite, & ne l'avoit arborée que pour témoigner son dévouement au beau sexe, qu'il

se croyoit obligé d'adorer & fait pour conquérir.

Celui qui venoit ensuite, étoit M. Morrice, qui, par les attentions les plus recherchées, tâchoit de se faire distinguer. Ce jeune homme suivoit depuis quelque tems le barreau, où, quoiqu'il commençât à être connu, il ne devoit pourtant ses succès, ni à une habileté plus qu'ordinaire, ni à l'expérience qui en tient souvent lieu. Au respect le plus profond pour le rang & la fortune, il joignoit une confiance en lui-même, qu'aucune supériorité n'étoit capable d'humilier. Ses prétentions étoient soutenues d'un enjouement que nulle mortification ne pouvoit diminuer; &, tandis que la souplesse de son caractère le garantissoit d'avoir des ennemis, son empressement à obliger lui acquéroit des amis, auxquels il trouvoit toujours le moyen d'être utile.

Il s'y rencontroit encore quelques autres gentilshommes du voisinage, ainsi qu'un vieillard, qui, sans paroître faire la moindre attention au reste de la compagnie, se tenoit à l'écart avec un air de mauvaise humeur.

Mais la principale figure de ce tableau étoit M. Belfield, grand jeune homme, d'une taille fine & déliée, dont tous les traits annonçoient une grande vivacité; ses yeux étoient on ne peut pas plus animés & plus spirituels. Destiné d'abord par son pere au commerce, il y renonça bientôt, parce que son inclination l'élevoit

beaucoup au-dessus de ce genre d'occupation. Il commença par murmurer, passa ensuite à la résistance, & en vint aussi à la révolte. Il quitta la demeure de ses parens, & trouva moyen d'entrer au service : mais, passionné pour les beaux arts, & empressé d'acquérir de nouvelles connoissances, il ne tarda pas à s'appercevoir que ce métier n'étoit guere plus de son goût que celui auquel il s'étoit soustrait. Il s'en dégoûta bientôt, se raccommoda avec son pere, & s'adonna à l'étude des loix. Trop léger pour une application sérieuse, & trop dissipé pour une occupation pénible, il fit très-peu de progrès dans cette carrière. Et cette même pénétration, ainsi que cette force d'imagination, qui, accompagnées de prudence, ou jointes à une bonne judiciaire, auroient pu l'élever à la premiere dignité de sa profession, étant malheureusement associées avec un grand fond d'inconstance & de caprice, ne servirent qu'à retarder sa marche & s'opposer à son avancement. N'ayant alors que peu d'occupations, & n'y portant qu'une assez grande nonchalance, sa fortune, très-médiocre, diminuant tous les jours, il ne lui resta que la stérile admiration des gens à la mode, laquelle se bornant à de simples politesses, ne lui laissa qu'une existence précaire & stérile. Caressé généralement, & recherché avec empressement, il négligea ses propres intérêts, ne s'embarraça guere de l'avenir,

confacra tout son tems à la fociété, fes revenus au plaisir, & son esprit aux muses.

Je vous présente, dit M. Monckton, en conduisant Cecile dans la salle, un objet d'affliction dans cette jeune demoiselle, qui n'a jamais causé d'autre regret à ses amis que celui qu'ils éprouvent de son départ.

Si l'affliction, s'écria M. Belfield, en fixant sur elle un regard pénétrant, se montre dans la partie du monde que vous habitez sous un aspect pareil, qui voudroit jamais l'échanger contre le séjour le plus délicieux ?

Elle est divinement belle, rien de plus sûr, ajouta le capitaine, feignant que cette exclamation lui échappoit malgré lui.

Cecile, cependant, s'étant placée auprès de la maitresse de la maison, commença tranquillement à déjeûner; M. Morrice, le jeune juriconsulte, se mit sans façon à ses côtés, tandis que M. Monckton, occupé ailleurs, plaçoit le reste de ses convives de maniere à pouvoir s'y placer ensuite lui-même.

M. Morrice crut devoir adresser la parole tout de suite à sa belle voisine; il lui parla de son voyage & des suites agréables qu'elle avoit lieu de s'en promettre. S'apercevant qu'elle y paroissoit peu sensible, il changea de batterie, & s'étendit sur les charmes du lieu qu'elle quittoit. Jaloux de mériter qu'elle fit quelque attention à lui, & indifférent sur les moyens d'y parvenir, par fois il exalta les

plaisirs de la ville, & faisoit, un moment après, la description la plus ampoulée de ceux de la campagne. Un mot, un regard de cette belle suffisoient pour lui indiquer ce qu'elle approuvoit ou ce qu'elle blâmoit; & il n'en étoit pas plutôt instruit, qu'il se rangeoit de son avis avec autant de souplesse & de satisfaction, que si sa façon de penser eût été exactement la même que la sienne.

M. Monckton, tout piqué qu'il étoit, attendit quelque tems pour donner à ce jeune homme celui de s'appercevoir qu'il étoit debout, ne doutant pas qu'il ne lui offrît sa chaise. Il n'y fit cependant aucune attention, ne pensa pas même à lui en faire le compliment. Le capitaine, regardant à son tour cette Demoiselle comme une propriété qu'on lui ravissoit, vit avec indignation la personne qui osoit le supplanter; tandis que le reste de la compagnie en général parut surpris que la place que leurs égards pour le maître de la maison les avoient empêché d'occuper, le fût si familièrement par celui d'entr'eux auquel son âge & son état y donnoient le moins de droits.

Cependant M. Monckton, convaincu que les convenances & la politesse étoient sans force sur l'esprit de ce jeune homme, pensa qu'il pouvoit fort bien imiter son exemple & s'en affranchir à son égard; en conséquence, déguisant son mécontentement sous un air de plaisanterie, il s'écria : allons, Morrice, vous

qui aimez les jeux de Noël, que pensez-vous de celui des quatre coins, où l'on change tous de place ?

C'est celui que je préfère, répondit Morrice ; & se levant tout-à-coup, il alla prendre une autre chaise.

Je penserois de même, repartit M. Monckton, en s'asseyant tout de suite sur celle qu'il venoit de quitter, dans le cas où il s'agiroit d'abandonner une autre place que celle-ci.

Quoique Morrice vît bien qu'il étoit pris pour dupe, il fut le premier à rire de ce tour, & parut aussi satisfait de cet échange que M. Monckton pouvoit l'être lui-même.

Ce dernier, s'adressant alors à Cecile, lui dit : nous allons vous perdre, & vous paroissez fâchée de nous quitter ; cependant, je crains qu'avant peu vous n'ayez oublié Bury, ses habitans & ses environs. Si vous le pensez, répondit Cecile, je crois que Bury, ses habitans & ses environs ne tarderont pas à m'oublier.

Sans doute, sans doute, & tant mieux, dit miladi Marguerite, murmurant entre ses dents, tant mieux.

Je suis fâchée que vous pensiez ainsi, Madame, repartit Cecile, rougissant de cette incartade.

Vous verrez, dit M. Monckton, affectant de ne pas entendre ce qu'elle vouloit insinuer par-là, & de ne pas mieux saisir son idée que

Cecile , à mesure que vous vous répandrez davantage , que Milady Marguerite n'a fait qu'exprimer ce que pense le plus grand nombre , qu'on a raison de négliger les anciens amis , & de chercher de nouvelles connoissances : maxime , qui , quoiqu'elle n'ait pas encore été donnée ouvertement comme un précepte , est cependant si généralement confirmée par l'expérience , que ceux qui agissent différemment s'exposent à la critique du public , & à passer pour singuliers.

Il est donc heureux pour moi , repartit Cecile , que ma personne & mes actions soient assez peu connues de lui , pour ne pas arrêter son attention.

Vous vous proposez donc , Madame , dit M. Belfield , au mépris de ces maximes , de n'avoir d'autre guide de votre conduite que les lumieres de votre raison ?

Telle est ordinairement , repliqua M. Monckton , l'intention de tous ceux qui débent dans le monde. Tout individu raisonnant de sens froid dans son cabinet a toujours des sentimens épurés , & la plus grande confiance en ses propres forces ; mais il n'est pas plutôt livré au tourbillon , que , réfléchissant moins , & agissant davantage , il reconnoît la nécessité de se conformer aux usages reçus , & de suivre bonnement le chemin battu. Pardonnez-moi , s'écria M. Belfield ; pour peu qu'il ait de courage , il s'en gardera bien , le chemin battu

fera sûrement le dernier qu'un être raisonnable choisira.

On ne verra jamais que des gens ordinaires
Dirigés & conduits par les regles vulgaires.

Maxime pernicieuse , très - pernicieuse ,
s'écria le vieillard qui étoit assis d'un air re-
frogné dans un des coins de la salle.

Cet éloignement pour les principes reçus ,
dit M. Monckton , sans faire la moindre atten-
tion aux propos du vieillard , est non-seulement
excusable , mais louable ; & vous avez , Bel-
field , un droit tout particulier à soutenir cette
these. Cependant , vu le peu de gens qui vous
ressemblent , on est rarement dans le cas de
se prévaloir de cet exemple !

Et pourquoi rarement , ajouta Belfield ?
Uniquement parce que vos regles générales ,
vos coutumes reçues , vos formes de conve-
nance , sont autant d'arrangemens absurdes
pour retarder , non-seulement les progrès du
génie , mais l'usage même du discernement. Si
l'homme osoit agir par lui-même , si l'intérêt ,
les préjugés dont on l'a imbu , les préceptes
éternels & les exemples n'offusquoient pas sa
raison , & n'influoient pas sur sa conduite ,
qu'il seroit excellent & admirable ! *Combien
infini par ses facultés ! Combien semblable à
Dieu par son esprit !* (1)

(1) Hamlet.

Tout ce que vous dites là , repliqua M. Monckton , n'est que le résultat d'une imagination exaltée , à laquelle les impossibilités ne paroissent que des difficultés , & celles-ci des encouragemens à tout entreprendre , tandis que l'expérience nous démontre absolument le contraire. Elle nous enseigne que l'opposition d'un individu à l'opinion générale est toujours dangereuse dans la pratique , & que l'événement en est rarement heureux ; peut-être même ne l'est-il jamais sans un concours singulier de circonstances favorables , jointes à beaucoup d'habileté.

Je voudrois que tous les hommes , repliqua Belfield , philosophes ou idiots , agissent par eux - mêmes. Alors chacun se montreroit tel qu'il est ; les tentatives plus fréquentes réussiroient , & la fureur d'imiter diminueroit ; le génie sentiroit sa supériorité , & la sottise son néant. Alors , & alors seulement nous cesseroit d'être excédés de cette uniformité éternelle dans les mœurs & dans l'extérieur , qui prévaut actuellement dans tous les états & dans toutes les conditions.

Mon ami , dit le Capitaine , parlant à l'oreille de Morrice , tous ces raisonnemens me pétrifient. De grace , entamez quelque autre matière.

De tout mon cœur , répondit-il ; & sautant de dessus sa chaise , il s'écria : un lievre ! un lievre !

Où ?

Où ? où ? De quel côté ? Tous les hommes s'étant levés , coururent aux fenêtres , à l'exception du maître du logis , qui avoit déjà près de lui le seul objet qui pût le fixer , & qu'il crût digne de ses attentions.

Morrice affecta un grand empressement , & courut d'une fenêtre à l'autre , pour suivre sur le gazon les traces qui n'y avoient point été imprimées. Cependant , toujours occupé de ses intérêts , lorsqu'il s'aperçut , au fort de la confusion qu'il venoit d'occasionner , que Milady Marguerite étoit outrée du bruit qu'elle avoit produit , il ne pensa plus à ce prétendu lievre ; & , renonçant adroitement à le découvrir , il fut se placer sur une chaise à ses côtés ; il s'empressa de lui offrir des gâteaux , du chocolat , & de tout ce qui se trouvoit sur la table.

Il étoit cependant parvenu à interrompre la conversation ; & le déjeûné étant fini , M. Harrel ordonna qu'on amenât sa chaise , & Cecile se leva pour prendre congé.

Dans ce moment , M. Monckton eut quelque peine à cacher les craintes que lui causoit son départ ; & lui prenant la main , il dit : J'imagine que vous refuserez à un ancien ami la liberté de vous faire sa cour à Londres , de peur que sa vue ne vous rappelle le souvenir des tristes momens que vous regretterez bientôt d'avoir perdus en province.

Pourquoi me dites - vous cela , M. Monck-

ton? s'écria Cecile; je suis sûre que vous ne sauriez le penser.

Ces profonds scrutateurs du cœur humain, dit Belfield, sont de pauvres champions de la constance ou de l'amitié. Ils sont en guerre ouverte avec tout sentiment qui n'est pas absolument dépravé, & font à peine quartier aux plus pures intentions, dès qu'ils soupçonnent qu'on pourroit avoir la moindre tentation d'y déroger.

Il est facile en théorie, dit M. Monckton, de résister à la tentation; mais, si vous réfléchissez au grand changement que Miss Beverley éprouvera à la vue du nouveau théâtre où elle va débiter, des nouvelles connoissances qu'elle fera, & des nouvelles liaisons dans lesquelles elle sera engagée, vous ne ferez plus étonné qu'un ami, qui s'intéresse à elle, ait quelque inquiétude sur son compte.

Je présume pourtant, s'écria Belfield en riant, que Miss Beverley, en transportant sa personne à Londres, ne compte pas laisser son esprit renfermé en province avec d'autres morceaux d'histoire naturelle: en conséquence, pourquoi, dans le choix de ses nouvelles connoissances & de ses nouvelles liaisons, le même discernement qu'elle a eu autrefois ne la conduiroit-il pas à présent comme il l'a précédemment dirigée dans celui des anciennes? Croyez-vous que, parce qu'elle doit prendre congé de vous, elle doit aussi le prendre de sa raison?

Pensez-vous, répondit M. Monckton, que lorsque la fortune sourit à la jeunesse & à la beauté, ce soit peu de chose pour celle qui en est douée, qu'un changement subit de situation, & le passage soudain d'une vie retirée & paisible en province, au tumulte & aux plaisirs bruyans d'une brillante capitale?

Lorsque la fortune *fait la grimace* à la jeunesse & à la beauté, répéta Belfield, c'est avec raison qu'elles excitent la pitié; mais toutes les fois que la nature & le hasard réunissent leurs efforts pour favoriser un même objet, j'avoue que je ne saurois deviner ce qui pourroit donner lieu à la crainte.

Comment! interrompit M. Monckton avec un peu d'émotion, ne rencontre-t-on pas des fripons, des escrocs, des trompeurs, enfin des malheureux de toute espèce, & sous toutes sortes de dénominations, qui guettent la jeunesse lorsqu'elle est riche, pour en faire leur dupe?

Partons, partons, s'écria M. Harrel; il est plus que tems que j'emmene ma belle pupille, puisque c'est là votre manière de lui dépeindre le lieu qu'elle doit habiter.

Est-il possible, dit fortement le capitaine en s'avançant vers Cecile, que cette demoiselle n'ait point encore essayé de Londres! Ensuite, adoucissant sa voix & la fixant en souriant d'un air languissant, il ajouta: Se peut-il qu'une personne aussi divinement belle ait été con-

finée en province ? Ah quelle honte ! Vous feriez vous un devoir de cette cruauté ?

Cecile , pensant qu'un pareil compliment ne méritoit d'autre réponse de sa part qu'une simple révérence , se tourna du côté de Milady Marguerite , & lui dit : Comptez-vous , Madame , de venir à Londres cet hiver ? & en ce cas , oserois-je vous demander votre adresse , où je pourrois avoir l'honneur de vous rendre mes devoirs ?

Je ne fais point encore ce que je ferai , répondit la vieille Milady , avec sa mauvaise grace ordinaire.

Cecile seroit fortie sur-le-champ , si monsieur Monckton ne l'avoit arrêtée , pour lui réitérer combien il redoutoit les conséquences de son voyage. Soyez en garde , s'écria-t-il , contre toutes les nouvelles connoissances ; ne jugez personne sur les apparences , ne formez aucune liaison à la hâte ; prenez tout le tems nécessaire pour connoître ceux qui vous entourent , & souvenez-vous que vous ne sauriez apporter le moindre changement dans votre maniere de vivre , sans courir plus de risque de vous en trouver mal , que d'en retirer le moindre avantage. En conséquence restez , autant qu'il se pourra , telle que vous êtes. Alors , plus vous verrez les autres femmes , plus vous ferez contente de ne leur pas ressembler , & de ne pas être liée avec elles.

Quoi , M. Monckton ! s'écria Belfield , est-ce

vous qui donnez de pareils avis ? Qu'est devenu votre systême de conformité ? Il me semble que vous prétendiez que tout le monde se conduisît de même, & qu'on ne s'écartât jamais de la route ordinaire.

Je parlois, répliqua M. Monckton, du monde en général, & point en particulier de cette demoiselle. Y a-t-il quelqu'un qui la connoisse & qui ait le bonheur de la voir, qui ne desire ardemment qu'elle ne reste autant que cela se pourra, à tous égards, telle qu'elle est à présent ?

Je m'apperçois du moins, répondit Cecile, que, dans le cas où je serois exposée à la flatterie, vous voulez, en m'y accoutumant d'avance, prévenir les mauvais effets que sa nouveauté pourroit produire.

Eh bien ! Miss Beverley, s'écria M. Harrel, après tout ce que vous venez d'entendre, ne redoutez-vous pas le voyage de Londres ? & M. Monckton est-il parvenu à vous en dégoûter ?

Si je n'avois pas plus de chagrin, répliqua Cecile, de quitter mes amis, que je n'ai de crainte en me hasardant d'aller à Londres, combien cette route ne me seroit-elle pas facile & agréable !

Bravo ! cria Belfield, je suis enchanté de voir que les discours de M. Monckton ne vous aient point intimidée, ni convaincue que vous étiez à plaindre d'avoir le malheur d'être en même-tems jeune, belle & riche.

Hélas , pauvre enfant ! dit douloureusement le vieillard qui étoit dans un coin , regardant fixement Cecile d'un air de pitié.

Cecile témoigna quelque surprise , & fut la seule qui parût faire attention à lui.

Les civilités ordinaires que l'on a coutume de faire en pareille occasion se répéterent , & le Capitaine s'avança très-respectueusement pour présenter la main à Cecile ; mais tandis que son éloquence muette se manifestoit par ses mines gracieuses & ses profondes révérences , M. Morrice , feignant de ne pas s'apercevoir de son intention , se glissa adroitement entr'eux deux , & faisit lui-même , sans l'en prévenir , la main de Cecile , tâchant cependant de couvrir sa témérité par un air très-respectueux.

Le capitaine haussa les épaules & se retira. M. Monckton , indigné de l'impudence de Morrice , & résolu de l'en punir , s'avança , & lui dit : „ De quel droit prétendez-vous vous arroger le privilege que me donne ma qualité de maître de la maison ?

„ Vous avez raison , répondit celui-ci , j'avois oublié que vous étiez membre du parlement , & qu'en conséquence vous aviez le droit incontestable de vous montrer jaloux de vos privileges. „ Après quoi , faisant une profonde révérence à Cecile , il abandonna sa main : paroissant tout aussi satisfait de la céder qu'il l'avoit été de la prendre. }

M. Monckton, en la conduisant à sa voiture, lui demanda une seconde fois la permission de lui rendre ses devoirs à Londres. M. Harrel profita de cette occasion pour le prier de regarder sa maison comme la sienne; & Cecile lui témoignant sa reconnoissance de l'intérêt qu'il daignoit prendre à elle, ajouta : J'espere, Monsieur, que vous voudrez bien m'honorer de vos conseils & de vos avis relativement à ma conduite future, toutes les fois que vous aurez la complaisance de me voir.

C'étoit là précisément ce qu'il souhaitoit. Il la conjura à son tour de l'honorer de sa confiance; & la saluant respectueusement, il permit enfin au cocher de continuer le voyage.

C H A P I T R E III.

On arrive.

Ils eurent à peine perdu de vue la maison, que Cecile témoigna sa surprise de la conduite du vieillard rélégué dans un coin de la salle, dont le silence constant, l'éloignement du reste de la compagnie, & la distraction avoient fort excité sa curiosité.

M. Harrel n'étoit guere en état de la satisfaire : il lui dit qu'il avoit rencontré deux ou trois fois cet homme dans des lieux publics, où tout le monde étoit frappé de la singularité de ses manieres & de son extérieur ; mais qu'il n'avoit trouvé personne qui parût le connoître, & qu'il étoit tout aussi surpris qu'elle de voir un personnage de cette espece chez M. Monckton.

La conversation roula ensuite sur la maison qu'ils venoient de quitter. Cecile témoigna avec chaleur la maniere avantageuse dont elle pensoit sur le compte de M. Monckton, combien elle lui étoit obligée de l'intérêt que depuis sa plus tendre enfance il n'avoit cessé de prendre à ses affaires, & l'espoir qu'elle avoit de retirer beaucoup de fruit des instructions & de l'amitié d'un homme qui connoissoit si parfaitement le monde.

M. Harrel parut très-satisfait du choix qu'elle avoit fait d'un pareil conseiller ; car, quoiqu'il ne le connût gueres, il savoit cependant que c'étoit un homme riche & du bon ton, jouissant de l'estime générale. Ils plaignirent mutuellement sa triste situation relativement à l'intérieur de sa maison, & Cecile témoigna bonnement son regret de l'aversion que Milady Marguerite paroissoit avoir conçue pour elle ; aversion que M. Harrel imputa, avec assez de raison, à sa jeunesse & à sa beauté, sans soupçonner cependant qu'elle

eût d'autre cause plus particulière que l'envie & le dépit qu'elle avoit en général contre des agrémens auxquels elle survivoit depuis si longtems.

Comme leur voyage tiroit à sa fin, toutes les sensations tristes & désagréables que Cecile avoit éprouvées en le commençant, firent place au bonheur qu'elle se promettoit en revoyant bientôt son intime amie.

Dans ses premières années, madame Harrel avoit été la compagne des jeux de son enfance, & pendant sa jeunesse, celle de ses études; une conformité d'inclinations, & la même douceur dans le caractère, les avoient de bonne heure rendu chères l'une à l'autre, quoique leur ressemblance, à d'autres égards, ne fût pas la même. Madame Harrel ne pouvoit prétendre à l'esprit & au bon sens de son amie; &, quoiqu'elle ne possédât aucune de ces qualités supérieures & brillantes qui forcent l'admiration & qui produisent un mélange de respect dans l'amour qu'elles inspirent, elle avoit néanmoins quelque chose d'aimable & d'obligeant qui lui attiroit l'affection de tout le monde.

Mariée depuis près de trois ans, elle avoit, dès cette époque, tout-à-fait quitté la province de Suffolck, & n'avoit eu de commerce avec Cecile que par lettres. Elle étoit à peine de retour de Violet-Bank, nom que M. Harrel avoit donné à une campagne située

à environ douze milles de Londres , où elle avoit passé les fêtes de Noël en nombreuse compagnie.

Leur entrevue fut tendre & affectueuse. La sensibilité du cœur de Cecile se manifesta par ses larmes , & la joie de madame Harrel parut sur son visage.

Dès que leurs situations mutuelles , les expressions de leur affection , & les questions générales usitées en pareil cas , eurent pris fin , madame Harrel la pria de permettre qu'elle la conduisît dans la salle d'assemblée , où , ajouta-t-elle , vous trouverez quelques-uns de mes amis qui desirent ardemment de vous être présentés.

J'aurois souhaité , lui dit Cecile , qu'après une si longue absence , nous eussions passé cette première soirée seules.

Ce sont tous des gens de mérite , répondit-elle , très-impatiens de vous voir , que j'ai rassemblés pour vous distraire & tâcher de vous faire oublier Bury.

Cecile , sensible à sa politesse , la suivit sans rien dire jusqu'à la porte de la salle , & vit avec surprise un appartement décoré avec magnificence , éclairé avec profusion , rempli de personnes très-parées , occupées les unes au jeu , les autres à la conversation.

Cecile , qui , d'après le mot d'amis , s'attendoit à voir une compagnie choisie & peu nombreuse , rassemblée uniquement pour jouir des

douceurs d'un entretien familier, recula involontairement à la vue de tout ce monde, & eut à peine la force d'entrer. Cependant madame Harrel la prenant par la main, la présenta à l'assemblée, dont elle lui nomma tous les individus : formalité qui lui parut inutile, tous ces noms lui étant aussi étrangers que leurs personnes, & qui ne fit qu'accroître son embarras. Mais, son bon sens, & une dignité qui lui étoit naturelle, lui ayant appris de bonne heure à distinguer la modestie de la fausse honte, elle se remit bientôt ; &, après avoir prié madame Harrel de demander excuse à la compagnie sur son négligé, elle s'affit entre deux jeunes demoiselles, & parut n'y plus songer.

L'habit de voyage que portoit Cecile, quoique fort simple, lui seyoit à merveille. Son air noble & décent, les graces de sa figure, ce que l'on savoit de son état & de sa fortune, tout prévenoit en sa faveur & lui attira les regards de l'assemblée. Les hommes louerent tout bas sa beauté naïve ; les femmes lui pardonnerent d'être belle à cause de sa modestie & de son air un peu provincial.

Quoiqu'elle vit la capitale pour la première fois, notre héroïne n'en ignoroit pourtant pas entièrement les usages ; elle avoit passé sa vie dans la retraite & non dans la solitude, & depuis plusieurs années elle étoit chargée de faire les honneurs de la table de son oncle,

qui recevoit les personnes les plus distinguées de la province. Les repas étoient fréquens, les convives peu nombreux, mais choisis. On y parloit souvent de Londres & de ce qui s'y passoit d'intéressant; & c'étoit dans cette compagnie que Cecile avoit acquis des idées sur le monde & la société, & perdu un peu de cette extrême timidité qui est le partage des jeunes personnes élevées à la campagne.

En conséquence, elle regardoit tour-à-tour les deux jeunes demoiselles entre lesquelles elle se trouvoit placée, avec le desir d'entrer en conversation avec elles. Mais la plus âgée, mademoiselle Larolles, s'entretenoit sérieusement avec son voisin; & la plus jeune, mademoiselle Leeson, déconcerta toutes ses avances, par l'air froid & sérieux avec lequel elle la fixa chaque fois qu'elle cherchoit à lui adresser la parole.

N'étant donc interrompue que par quelques paroles que M. & madame Harrel lui disoient par politesse, Cecile qui aimoit à observer, réfléchissoit en silence, lorsque la personne qui parloit à mademoiselle Larolles étant sortie de la salle, celle-ci se tourna tout-à-coup de son côté, & lui dit: Il faut avouer que M. Meadows est, on ne peut pas plus, singulier; croiriez-vous qu'il soutient que sa santé ne lui permettra pas de se trouver à l'assemblée de Milady Nyland? Quelle ridicule!

Cecile, surprise d'une attaque aussi imprévue,

vue,

vue, se contenta de l'écouter en silence. Vous y viendrez sans doute, ajouta-t-elle ?

Non, Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connue de Milady.

Oh, cela n'y fait rien, répliqua-t-elle ; car madame Harrel l'instruira que vous êtes à Londres, & vous pouvez être sûre qu'elle vous enverra un billet : alors rien ne vous empêchera d'y aller.

Un billet ! répéta Cecile ; n'est-on admis chez Milady Nyland que par un billet ?

Juste ciel ! s'écria mademoiselle Larolles, en riant de toutes ses forces, ne comprenez-vous pas ce que je veux dire ? Ce qu'on appelle ici un billet, est une carte de visite, avec le nom de la personne, & nous donnons le même nom à toutes celles d'invitation.

Cecile la remercia de cette explication : après quoi mademoiselle Larolles lui demanda combien de milles elle avoit faits depuis le matin.

Soixante & treize, répondit Cecile ; & j'espère qu'une aussi longue course servira à faire excuser mon habillement.

Oh ! vous êtes au mieux, dit l'autre ; pour moi, je ne fais jamais attention à la parure. Imaginez ce qui m'arriva l'année passée. Savez-vous que je vins à Londres le vingtième de mars ? Cela n'étoit-il pas désespérant ?

Cela peut être, repartit Cecile ; mais ce

qu'il y a de certain , c'est que je ne faurois dire pourquoi.

Vous ne sauriez dire pourquoi ? répéta mademoiselle Larolles. Comment, ne savez-vous pas que ce jour-là fut celui du grand bal masqué de Milord Dariens ? Je n'aurois pas voulu le manquer pour toute chose au monde. Je n'ai jamais eu autant d'impatience que dans ce malheureux voyage. Nous n'arrivâmes à Londres qu'excessivement tard , & je n'avois ni billet , ni habit. Concevez quel devoit être mon embarras ! Eh bien ! j'envoyai chez toutes mes connoissances pour tâcher de me procurer un billet ; toutes répondirent qu'il étoit impossible d'en avoir. Je crus que je deviendrois folle. Vers dix à onze heures , une jeune demoiselle , mon intime amie , par le plus grand bonheur du monde , se trouva tout-à-coup assez mal ; de sorte que , ne pouvant faire usage du sien , elle me l'envoya. Cela n'étoit-il pas charmant ?

Pour elle , extrêmement ! repartit Cecile en riant.

Eh bien ! continua-t-elle , j'étois si joyeuse que je savois à peine ce que je faisois ; je me tournai de tant de côtés , que je me procurai un des plus jolis habits de bal que vous ayez jamais vu ; si vous vous donnez la peine de passer chez moi une matinée , je vous le montrerai.

Cecile , peu préparée à une invitation aussi

brusque, fit une inclination de tête sans rien dire; & mademoiselle Larolles, trop heureuse de parler sans être interrompue, loin de s'offenser de son silence, continua son récit.

Nous en sommes actuellement au plus fâcheux de l'aventure. Pensez donc que tout étant prêt, je ne pus jamais avoir mon perruquier. Je le fis chercher par toute la ville; on ne le trouva nulle part; je crus que je mourrois de chagrin; je vous assure que je pleurai tant, que si je n'avois pas eu un masque, je n'aurois jamais osé me montrer. Enfin, après avoir essuyé cette horrible fatigue, je fus réduite à me laisser coëffer par ma femme - de - chambre, de la maniere du monde la plus simple, & de façon à ne point être remarquée. Pouvoit - il jamais m'arriver rien de plus mortifiant ?

Certainement, répondit Cecile, il me paroît que cela l'étoit assez pour vous rappeler avec chagrin la maladie de la jeune Demoiselle qui vous avoit envoyé son billet.

Ici, leur conversation fut interrompue par madame Harrel, qui s'avança vers Cecile, suivie d'un jeune homme dont l'air étoit férier & l'extérieur modeste. Pardon si je vous interromps, lui dit-elle; mais mon frere vient de me reprocher d'avoir présenté toute la compagnie à Miss Beverley sans avoir pensé à lui.

Je ne saurois me flatter, dit M. Arnott,

d'avoir conservé quelque part dans le souvenir de Miss Beverley. Pour moi , quoique j'aie quitté depuis longtems la province de Suffolk , je suis cependant bien convaincu qu'après cet espace de tems , grandie & formée comme elle l'est , je l'aurois tout de suite reconnue.

Je me rappelle bien , dit Cecile , que lorsque vous quittâtes la province , je crus avoir perdu l'un de mes meilleurs amis.

Cela seroit-il possible ! reprit M. Arnott , de l'air du monde le plus enchanté.

Pouvez-vous en douter , & n'avois-je pas raison ? N'étiez-vous pas toujours mon défenseur , mon camarade d'amusemens , mon support dans toutes les occasions ?

Madame , s'écria d'un ton railleur un homme entre deux âges qui les écoutoit , si vous l'aimiez parce qu'il étoit votre défenseur , votre camarade & votre support , je vous prie de m'aimer aussi : je vous promets de vous en servir.

Vous êtes trop bon , répondit Cecile , actuellement je n'ai plus besoin de défenseur.

C'est dommage ; car M. Arnott me paroît très-disposé à s'acquitter encore de cet emploi : il n'auroit besoin que de rétrograder de quelques années pour revenir à celles de l'enfance. Ah , plût au ciel ! dit M. Arnott. Ces jours ont été les plus fortunés de ma vie.

Ici , Mlle. Larolles , pour qui toute con-

versation où il n'étoit pas question d'elle devenoit ennuyeuse, se leva; & M. Gosport ayant pris sa place, continua sur le même ton. J'ai souvent désiré, dit-il, que dans les assemblées nombreuses telles que celle-ci, après la première demi-heure destinée aux complimens, il fût permis de proposer quelque jeu d'exercice, auquel chacun prendroit part. Cela vaudroit bien les cartes, la médifance, les modes, l'histoire du jour, & toutes les sottises dont nous faisons notre amusement dans la capitale.

Cecile, quoique surprise d'une telle sortie contre la société de ses amis, & de la part d'un homme qui en faisoit partie, n'eut rien à répondre à sa critique. L'assemblée se sépara un moment après, & le reste de la soirée fut consacré à l'amitié, aux tendres caresses & aux doux souvenirs. Les deux amies s'entretenirent long-tems de leurs premières années, & ne se séparèrent qu'à regret.

C H A P I T R E IV.

Esquisse du bon ton.

EMPIRESSÉE de reprendre une conversation qui lui avoit fait tant de plaisir, Cecile,

oubliant la fatigue de son voyage & le peu qu'elle avoit dormi, se leva avec le jour; &, dès qu'elle fut habillée, elle se rendit sans perdre de tems dans le fallon.

Elle n'avoit pas eu plus d'impatience d'y entrer qu'elle n'en eut bientôt d'en sortir; car, quoique peu surprise d'y avoir précédé son amie, trouvant que le feu étoit à peine allumé, & que la chambre en désordre n'étoit point encore réchauffée, elle renonça à l'y attendre. A dix heures elle fit une nouvelle tentative: le fallon étoit rangé, mais il n'y avoit personne. Elle se retiroit pour la seconde fois, lorsque l'arrivée de M. Arnott l'engagea à rester.

Il lui témoigna sa surprise de ce qu'elle s'étoit levée si matin, de maniere à prouver le plaisir qu'il avoit de la voir; ensuite, reprenant la conversation de la veille, il parla avec sensibilité, avec chaleur, du bonheur des jours de son enfance, rappela les moindres circonstances des amusemens qu'ils avoient partagés, & s'arrêta avec complaisance sur les incidens qui en avoient été la suite; tout cela d'un ton à prouver combien ce sujet lui étoit agréable.

Ils ne cessèrent de s'en entretenir qu'à l'arrivée de madame Harrel, & alors la conversation devint plus animée & plus générale.

Pendant le déjeûné, l'on annonça à Cecile la visite de Mlle. Larolles, qui s'avança vers

elle de l'air dont elle auroit abordé une ancienne amie ; elle lui prit la main , & l'assura qu'elle n'avoit pu différer plus long - tems de se procurer l'honneur de la voir.

Cecile , étonnée de cet excès de politesse de la part d'une personne qu'elle connoissoit à peine , reçut son compliment avec un peu de froideur ; mais Mlle. Larolles , sans s'embarrasser de son air , continua de lui exprimer le desir ardent qu'elle avoit depuis long-tems de la connoître , lui témoigna qu'elle espéroit la voir fréquemment ; assurant que rien au monde ne lui feroit plus de plaisir , & la pria de permettre qu'elle lui recommandât sa marchande de modes.

Je vous assure , continua-t-elle , qu'elle a tout Paris à sa disposition : vous y verrez les plus charmans bonnets , les plus magnifiques garnitures ; ses rubans sont divins. Rien au monde de si dangereux que sa boutique : je n'entre jamais chez elle que je ne sois sûre d'en sortir ruinée. Je vous y menerai ce matin , si vous voulez.

Je vous remercie , dit Cecile ; si sa connoissance est si redoutable , je ferai mieux de n'y pas aller.

Cela est impossible , on ne sauroit vivre sans elle. Il est vrai qu'elle est horriblement chere , je ne saurois le nier ; mais doit-on s'en étonner ? Elle fait de si jolies choses qu'on ne peut trop les payer.

Madame Harrel ayant joint sa recommandation à la sienne, la partie fut arrangée, & les dames, accompagnées de M. Arnott, se rendirent chez la marchande de modes.

Ce fut là où Mlle. Larolles recommença ses louanges & ses extases : elle examina avec un plaisir inexprimable les ajustemens qu'on étala, demanda le nom des personnes auxquelles ils étoient destinés, les entendit nommer avec envie, & soupira avec toute l'amertume de l'humiliation, de ce qu'elle n'étoit pas assez riche pour acheter presque tout ce qu'elle vit.

Leurs emplettes finies, ils visiterent encore plusieurs manufactures de ce genre, & Mlle. Larolles prodigua par-tout les mêmes éloges & les mêmes desirs de tout acquérir. Après l'avoir ramenée chez elle, madame Harrel & son amie rentrerent pour le dîner, celle-ci se félicitant de passer la soirée tête à tête avec elle.

Mais non, dit madame Harrel, pas absolument, car j'attends du monde ce soir.

Encore du monde ce soir ?

Oui : ne vous épouvantez - pas ; la compagnie sera peu nombreuse, tout au plus quinze à vingt personnes.

Regardez - vous quinze à vingt personnes comme une compagnie peu nombreuse ? repartit Cecile en souriant. Il n'y a pas bien long-tems

que vous & moi l'aurions trouvée toute autrement.

Oh ! vous parlez du tems où je vivois en province , repartit madame Harrel ; quelle idée pouvois - je alors me former de la compagnie ou des sociétés ?

Peu ou point , repliqua Cecile , & c'est ce que prouve mon ignorance actuelle.

La compagnie étoit , comme la veille , composée de gens inconnus à Cecile , à l'exception de Mlle. Leeson , qui se trouva placée à côté d'elle , & dont l'air froid l'obligea de nouveau à observer le silence. Elle fut cependant surprise qu'une demoiselle qui paroissoit décidée à n'être amusée , & à n'amuser personne , eût quelqu'envie de se montrer deux fois de suite dans une assemblée où rien ne sembloit l'intéresser. M. Arnott ayant trouvé le moyen d'occuper la chaise qui étoit à son autre côté , vint la dédommager du silence de sa voisine : il l'entretint encore des amusemens de leur enfance , dont le souvenir lui étoit cher ; & , quoiqu'elle essayât de changer de sujet , il y revint toujours avec empressement.

Lorsque la compagnie se fut retirée , M. Arnott étant resté seul avec les dames , Cecile , surprise de ne point voir M. Harrel , demanda de ses nouvelles , & observa qu'il n'avoit point paru de toute la journée.

Oh ! s'écria sa femme , il ne faut pas que vous vous en étonniez , puisque cela arrive

continuellement. Il dîne ordinairement au logis ; fans cela je ne le verrois jamais.

Réellement ? Et à quoi emploie - t - il son tems ?

C'est ce que je ne faurois vous dire , car il ne me consulte jamais là - dessus ; cependant j'imagine qu'il l'emploie à-peu-près de même que ses pareils.

Ah ! Priscille , s'écria Cecile d'un ton férieux , je ne m'attendois gueres à vous trouver aussi changée , & que vous eussiez adopté en si peu de tems les maximes des femmes du bon ton.

Des femmes du bon ton , répéta madame Harrel ; eh bien , ma chere , je suis l'usage établi parmi les personnes de mon état. On ne fauroit , je pense , trouver rien à redire à mon genre de vie. Miss Beverley , dit tout bas M. Arnott , vous donnerez , j'espere , l'exemple aux autres , & vous ne le prendrez jamais d'eux. Un moment de silence suivit cette conversation , & bientôt ils se retirèrent chacun dans sa chambre.

Le lendemain matin , Cecile ne manqua pas d'employer son tems d'une maniere plus profitable que la veille ; & , sans s'amuser à parcourir la maison pour chercher une compagnie qu'elle étoit sûre de n'y pas trouver , elle ramassa ses livres , les arrangea , & s'affura pour la suite d'une occupation de son goût pour ses momens de loisir , qu'elle destina

à des lectures , dont elle se promettoit un fonds inépuisable d'instruction & d'amusement.

Ils reçurent , pendant qu'ils étoient encore à déjeûner , une nouvelle visite de Mlle. Larolles. Je suis venue , s'écria-t-elle vivement , pour courir avec vous à l'encan de milord Belgrade ; tout l'univers y fera , & nous entrerons au moyen de nos billets. Vous ne sauriez vous figurer la foule qu'il y aura.

Qu'est-ce qu'on y vendra ? demanda Cecile.

Oh ! tout ce qu'on peut imaginer ; des maisons , des écuries , de la porcelaine , des dentelles , des chevaux , des bonnets , toutes sortes de choses.

Et vous proposez - vous d'y faire quelque emplette ?

Mon dieu ! non ; mais on est bien aise de voir tout cela.

Cecile la pria de vouloir bien l'excuser si elle se dispenoit de l'accompagner.

Non , je ne saurois y consentir , s'écria Mlle. Larolles , il faut que vous y veniez ; je vous assure qu'il y aura la plus terrible foule que vous ayez jamais vue de votre vie. Je suis certaine que nous y serons à moitié étouffées à force d'être pressées.

Cette expectative , dit Cecile , est peu flatteuse , & ne sauroit avoir beaucoup de poids sur une pauvre provinciale nouvellement débarquée : il faudroit , pour en sentir tout le

prix, que j'eusse passé plus de tems dans la capitale.

Oh, venez ! car ce fera sûrement l'encan le plus fameux qu'il y ait de toute cette saison. Je ne saurois imaginer, Madame Harrel, le parti que prendra la malheureuse Milady Belgrade ; j'apprends que les créanciers ont saisi tout ce qui restoit. Ces gens-là sont à mon gré la plus cruelle engeance qu'il y ait au monde ; ils lui ont saisi jusqu'à ces belles boucles de souliers que nous lui connoissions. Pauvre femme ! Je vous déclare que j'aurai le cœur déchiré en les voyant exposées en vente : sur ma parole, rien de plus révoltant ; je suis curieuse de savoir qui les achettera. Je n'en ai point encore vu d'aussi bien travaillées ; mais, allons, il est tard. Si nous ne partons pas sur le champ, nous ne pourrons jamais entrer.

Cecile la pria de nouveau de l'excuser, & de la dispenser de l'accompagner, ajoutant qu'elle étoit décidée à rester au logis.

Au logis, ma chere ? repartit Mde. Harrel ; cela ne se peut pas ; il y a plus d'un mois que nous avons promis à Madame Mears, & elle m'a priée de vous engager à être de la partie. J'attends à tout instant qu'elle vienne elle-même, ou qu'elle vous envoie un *billet* d'invitation.

Il est bien malheureux pour moi, dit Cecile, que vous ayez dans ce moment un si grand

nombre d'engagemens ; je me flatte du moins , que vous n'en aurez point pour demain.

Pardonnez-moi ; demain nous ferons chez madame Elton.

Encore demain ? Et combien cela durera-t-il ?

Dieu le fait ! Je vous montrerai ma liste.

Alors elle tira de sa poche un petit livre qui contenoit les noms des différentes personnes auxquelles elle avoit promis. Il y en avoit au moins pour trois semaines. Je les efface , dit-elle , à mesure que ces promesses s'acquittent , & j'y substitue les nouvelles : cela nous menera , je crois , jusqu'au jour de la naissance du roi.

Cette liste ayant été examinée & commentée par mademoiselle Larolles , & parcourue avec étonnement par Cecile , on la remit à sa place , & les deux Dames allerent à l'encan , permettant cependant pour cette fois à Cecile de ne pas les suivre.

Elle retourna à son appartement tout aussi peu satisfaite de la conduite de son amie que de sa position. L'éducation qu'elle avoit reçue , lui ayant inspiré de bonne heure le plus grand respect pour les préceptes salutaires de la religion & les regles fondamentales de la plus exacte probité , lui avoit en même-tems fait envisager une continuelle dissipation comme un acheminement au vice , & la prodigalité comme un avant-coureur de l'injustice. Ac-

contumée depuis longtems à voir madame Harrel dans la solitude qu'elles avoient habité ensemble , lorsque les livres faisoient leur principal amusement , & leur société mutuelle leur plus grand bonheur , le changement qu'elle remarquoit dans sa façon de penser & d'agir , la surprenoit autant qu'il l'affligeoit. Elle la voyoit devenue insensible à l'amitié , indifférente pour son mari , & ne s'occupant jamais de soins domestiques ; la parure , la compagnie , les parties de plaisir & les spectacles paroissoient , non-seulement prendre tout son tems , mais être encore l'objet de tous ses desirs. Cecile , dont le caractere noble & généreux ne respiroit que la bienveillance & le goût sincere de toutes les vertus , fut cruellement mortifiée de cette métamorphose. Elle eut cependant assez de raison pour s'abstenir de lui en faire des reproches : convaincue que l'unique effet qu'ils puissent produire sur un cœur insensible , c'est de métamorphoser l'indifférence en aversion.

Dans le fond , celui de madame Harrel étoit pur , quoique sa vie fut très-dissipée. Mariée fort jeune , elle avoit passé tout d'un coup de la tranquillité d'une petite ville de province au tumulte de la capitale , & s'étoit trouvée maîtresse d'une des maisons les plus élégantes de la place de *Portman* , jouissant d'une fortune considérable , & femme d'un homme dont la conduite lui prouva bientôt le peu de cas

qu'il faisoit du bonheur domestique. Engagée dans un cercle continuel de société & d'amusemens, son esprit, qui n'étoit pas des plus solides, se laissa bientôt éblouir par l'éclat de sa situation; elle adopta facilement les maximes générales des gens du monde, & n'eut bientôt plus d'autre desir que de surpasser ses égales par sa parure & sa dépense.

Le doyen de ***, en choisissant M. Harrel pour l'un des tuteurs de sa niece, avoit simplement cherché à satisfaire le penchant qu'il supposoit qu'elle auroit à vivre sous le même toit que son amie: il connoissoit très-peu son mari, qu'il avoit ouï souvent nommer, & avec la famille duquel il avoit des liaisons; ce qui, sans chercher à en savoir davantage, lui parut suffisant pour présumer que ce tuteur conviendroit aussi bien qu'un autre à Miss Beverley.

Il avoit été plus circonspect dans le choix des deux autres. Le premier, M. Delvile, étoit un homme de très-grande naissance, & d'une probité reconnue; le second, M. Briggs, avoit passé sa vie dans le commerce, où il avoit déjà amassé une fortune immense; il n'avoit pas de plus grand plaisir que celui de l'augmenter. Il se promettoit en conséquence des sentimens nobles & généreux du premier, que sa niece seroit protégée, & à l'abri de toute tromperie; & vu l'expérience de monsieur Briggs en matière d'intérêt, & son habi-

leté dans les affaires, il attendoit de ses soins que sa fortune, tant qu'elle resteroit entre ses mains, ne manqueroit pas de prospérer. De cette maniere, il se flattoit d'avoir également pourvu à ses plaisirs, à sa sûreté, & à la conservation de son bien.

Lorsque Cecile descendit pour dîner, monsieur Harrel lui présenta le chevalier Robert Floyer comme son plus intime ami. C'étoit un homme d'environ trente ans, ni beau ni laid; tout ce qui le distinguoit, c'étoit une assurance à toute épreuve, des manieres libres, un air hautain, un ton dédaigneux & brusque; il monroit tous les vices des hommes à la mode, sans en avoir les graces ni la politesse.

Au moment où Miss Beverley parut, elle devint l'objet de son attention. Il ne la fixoit cependant point avec cette admiration qu'on doit à la beauté, ni même avec l'air de curiosité que s'attire ordinairement la nouveauté; mais avec le regard d'un observateur exact, tel que celui d'un homme qui, sur le point de conclure un marché, considère & cherche à découvrir les défauts de la chose qu'il se propose d'acquérir.

Cecile, peu accoutumée à un tel examen, rougit, & chercha à éviter les yeux d'un homme dont les discours lui plurent encore moins que les regards: il ne parla que de courses de chevaux, des pertes qu'il avoit faites

au jeu , & des disputes qu'elles avoient occasionnées ; objets qui l'amuserent d'autant moins , qu'ils lui étoient absolument nouveaux. D'ailleurs , il les entremêla d'épisodes qui avoient trait à quelques beautés célèbres du jour , à des bruits sourds de banqueroutes prochaines , & plaisanta sur des divorces récents ; choses qui furent encore plus désagréables pour elle , parce qu'elles lui étoient encore moins intelligibles. Fatiguée à la fin de ces anecdotes peu intéressantes , & révoltée des sujets qu'il choisissoit pour ses plaisanteries , elle attendoit avec impatience le moment où elle pourroit se retirer : mais Mad. Harrel , moins impatientée , parce qu'elle s'amusoit , n'étoit point d'humeur à quitter si-tôt la partie ; elle fut obligée de rester jusqu'au moment où il fallut partir pour remplir leur engagement avec madame Mears.

En se rendant au logis de cette Dame , dans le vis-à-vis de madame Harrel , persuadée que son amie pensoit comme elle sur le compte du chevalier baronnet , elle témoigna hautement & sans préambule , combien elle désapprouvoit tout ce qu'il avoit dit. Madame Harrel , loin de répondre à son attente , lui répliqua froidement : Je suis fâchée que vous ne le goûtiez pas , car il vient presque tous les jours au logis.

Seroit-il possible que vous le goûtassiez ?

Extrêmement ; il est très-amusant , fort aimable , & connoît le monde.

Que vous le louez avec discernement ! s'écria Cecile. Il vous faudroit bien du tems pour imaginer quelque'autre louange pour ajouter à son panégyrique.

Madame Harrel , contente d'en avoir parlé si avantageusement , ne chercha point à entreprendre son apologie , & changea de conversation. Cecile , quoiqu'affligée de ce que le mari de son amie avoit si mal placé sa confiance , se flatta pourtant que l'indulgence de sa femme ne venoit que de l'envie qu'elle avoit d'excuser une intimité qu'elle n'osoit désapprouver.

C H A P I T R E V.

Assemblée.

MADAME Mears , dont le caractère n'avoit rien de singulier ni de remarquable , les reçut avec les formalités d'usage en pareille occasion. Madame Harrel ne tarda pas à se mettre au jeu ; & Cecile , qui refusa de suivre son exemple , fut se placer à côté de mademoiselle Leeson , qui se leva pour lui rendre la révérence qu'elle lui avoit faite en l'abordant ;

après quoi, elle ne daigna pas seulement la regarder.

Quoique Cecile aimât beaucoup la conversation, & fût née pour la société, elle étoit cependant trop réservée pour se hasarder à parler à une personne qui répondoit si mal à ses avances ; en conséquence, elles gardèrent toutes les deux le plus profond silence jusqu'au moment où le chevalier Robert Floyer, M. Harrel & M. Arnott entrèrent ensemble dans l'appartement, & s'avancèrent tout de suite vers Cecile.

Se peut-il, s'écria M. Harrel, Miss Beverley, que vous ayez refusé de faire une partie ?

Je souhaiteroie fort, ajouta M. Arnott, pouvoir penser que Miss Beverley n'aimât pas le jeu, puisqu'en pareil cas j'aurois du moins l'avantage d'avoir quelque chose de commun avec elle.

Je ne joue que bien rarement, répondit Cecile, & par conséquent très-mal.

Oh ! il faut que vous preniez quelques leçons, dit M. Harrel ; je suis sûr que le chevalier Floyer se fera un honneur de vous en donner.

Le chevalier, qui s'étoit placé vis-à-vis d'elle pour la fixer plus à son aise, fit une légère inclination de tête, & répondit : certainement.

Je serois une bien mauvaise écoliere, répon-

dit Cecile , car , outre l'application , je manquerois encore de volonté.

Oh ! cela changera , dit M. Harrel , vous n'avez encore été que trois jours avec nous. Je vous attends au bout de trois mois , & alors nous verrons la différence.

Je ne le souhaite pas , s'écria monsieur Arnott ; j'espère au contraire qu'il n'y en aura aucune.

M. Harrel ayant été joindre d'autres personnes , & M. Arnott trouvant tous les sieges voisins de celui de Cecile occupés , fit le tour & fut se placer derriere elle , où il resta patiemment pendant tout le reste de la soirée. Le chevalier , de son côté , conserva son poste , & sans se donner la peine d'articuler un seul mot , ne cessa de tenir les yeux attachés sur elle.

Cecile , piquée de son impudence , tourna la vue de tous côtés pour se dérober à ses regards. Son embarras , prêtant un nouvel éclat à sa beauté , ne servit qu'à redoubler une attention qui , sans cela , auroit pu se lasser. Elle fut presque tentée de tourner sa chaise , & de se mettre vis-à-vis de M. Arnott. Cependant , quelque envie qu'elle eût de témoigner son mécontentement au chevalier , elle n'osa le faire ; elle ne savoit pas encore qu'il fût permis de s'entretenir en particulier avec quelqu'un , sous les yeux d'une nombreuse assemblée.

Placée aussi désagréablement, elle trouva peu de ressources dans le voisinage de monsieur Arnott, le desir qu'il avoit de s'entretenir avec elle étant absolument réprimé par une impulsion involontaire & inquiétante, qui le forçoit à observer attentivement les regards & les mouvemens du chevalier. A la fin, ennuyée de rester toujours dans cette position fâcheuse, & de servir de but à ses œillades, elle prit le parti de chercher à lier conversation avec mademoiselle Leeson.

La difficulté étoit de savoir comment s'y prendre; elle ne connoissoit aucune des liaisons de cette demoiselle ou de ses amies, n'étoit point instruite de sa façon de penser; le son de sa voix même lui étoit étranger, & son air froid la glaçoit. Comme il ne lui restoit pourtant que cette seule ressource, elle résolut de la tenter, aimant mieux s'exposer à ses regards peu engageans, que d'être continuellement déconcertée par ceux du chevalier.

Après une mûre délibération sur le sujet qu'elle choisiroit, elle se rappela que mademoiselle Larolles avoit été présente à leur première entrevue, & il lui parut assez vraisemblable qu'elles se connussent. En conséquence, se penchant en avant, elle hasarda de lui demander si elle avoit vu depuis peu cette jeune demoiselle.

Mademoiselle Leeson, d'une voix qui n'annonçoit ni satisfaction ni mécontentement,

lui répondit tranquillement : Non , Mademoiselle.

Cecile , découragée par le laconisme de cette réponse , garda quelque-tems le silence ; mais la persévérance du chevalier à la fixer , excita la sienne à tâcher d'éviter ses yeux ; elle fit un nouvel effort , & ajouta : Madame Mears attend-elle ici ce soir mademoiselle Larolles ?

Mademoiselle Leeson lui répliqua gravement , sans lever la tête : Je ne fais pas , Mademoiselle.

Elle se trouvoit après cela absolument au bout de son rôle , & ne savoit plus de quoi lui parler ; car elle n'imagina plus aucune autre question à pouvoir lui faire , relativement à mademoiselle Larolles.

Cecile avoit peu d'expérience du monde ; mais ce qu'elle en avoit appris , elle le savoit bien , & ses observations l'avoient convaincue que , pour les gens du monde , les spectacles & les lieux d'assemblée étoient une source intarissable de conversation. Elle espéra donc qu'en traitant un pareil sujet , elle réussiroit mieux qu'elle n'avoit fait jusqu'alors ; & comme ceux qui ont passé plus de tems dans la province qu'à Londres ne trouvent rien d'aussi intéressant que le théâtre , elle faisoit avec avidité cette idée , & lui demanda si l'on avoit donné depuis peu quelque nouveauté.

Mademoiselle Leeson lui répondit avec au-

tant de fécheresse que la premiere fois : Je ne saurois vous le dire.

Il se fit ici une autre pause ; le courage de Cecile se trouva considérablement ralenti ; mais venant par hasard à se rappeler le nom d'Almack , elle prit de nouvelles forces , & se félicitant en elle-même de pouvoir lui parler d'une maison trop fréquentée de la bonne compagnie pour qu'on pût ne pas la connoître , elle lui demanda , d'un ton un peu plus assuré , si elle n'étoit pas du nombre des abonnés ?

Oui , Mademoiselle.

Y allez-vous régulièrement ?

Non , Mademoiselle.

Après quoi elles observerent le plus profond silence. Rebutée du mauvais succès de ses différentes questions particulieres , elle imagina qu'une autre plus générale obtiendrait une réponse moins laconique ; elle lui demanda donc quel étoit pour la saison l'amusement le plus à la mode , & le spectacle le plus fréquenté.

Cette question cependant fut toute aussi facile à répondre pour mademoiselle Leeson , qu'aucune de celles qui l'avoient précédée ; car elle répliqua simplement : En vérité , je l'ignore.

Cecile commença à désespérer de ses tentatives , & pendant quelques minutes à y renoncer comme inutiles ; ensuite réfléchissant sur la frivolité des questions qu'elle lui avoit fai-

tes, elle en eut plus de penchant à excuser ses réponses, & elle finit par se persuader qu'elle s'étoit trompée en prenant pour stupidité ce qui n'étoit que mépris, & à être moins fâchée contre mademoiselle Leeson, que confuse de sa propre erreur.

Cette supposition l'engagea à faire encore une épreuve de ses talens : s'étant donc armée d'un nouveau courage, elle la pria d'excuser la liberté qu'elle osoit prendre, & de vouloir permettre qu'elle lui demandât s'il paroïssoit actuellement quelque production littéraire de son goût, qu'elle jugeât valoir la peine d'être lue.

Alors, mademoiselle Leeson leva les yeux, & la regarda d'un air qui annonçoit qu'elle doutoit si elle avoit bien entendu ; & lorsque la contenance attentive de Cecile lui prouva qu'elle ne s'étoit pas trompée, son insensibilité fit place pour quelques instans à la surprise, & avec un peu plus de vivacité qu'elle n'en avoit encore montré, elle repartit : En vérité, je ne me mêle point du tout de cela.

Cecile tout-à-fait déconcertée, presque fâchée contre elle-même, & très-irritée contre sa silencieuse voisine, se promit bien que rien ne seroit plus capable à l'avenir de l'engager à renouveler une pareille épreuve auprès d'un sujet qui répondoit si mal.

Heureusement, elle fut alors délivrée de l'inquisition du chevalier, qui, satisfait de
l'avoir

l'avoir si longtems considérée , s'éloignant pour sortir , fut arrêté par M. Gosport qui l'attendoit.

Ce dernier étoit un homme d'esprit , un peu fatirique , bon observateur , & qui manioit adroitement l'ironie.

Quoi , chevalier ! s'écria-t-il , vous ne jouez pas ?

Où , ici ! Non , je m'en vais chez Brooke.

Que dites-vous de la pupille de Harrel ? Il me paroît que vous l'avez examinée tout à votre aise.

Ma foi , je ne fais trop qu'en dire ; pas grand-chose , je crois ; elle est diablement jolie , mais elle n'a ni esprit ni vie.

L'avez-vous fondée ? lui avez-vous parlé ?

Pas du tout.

Comment pouvez-vous donc en juger ?

Oh ! ma foi , j'en ai bien assez. Qui diable pense à parler aux femmes pour les connoître ?

Quelle est donc la méthode que vous suivez à cet égard ?

Aucune.

Aucune ? Et comment faites-vous donc ?

C'est elles qui nous parlent ; à présent ce sont les femmes qui font toutes les avances.

Dites - moi , je vous prie , depuis quand avez-vous commencé à vous donner pour un fade *macaroni* ! (*) Ce rôle ne vous étoit pas

(*) Nom qu'on donne en Angleterre aux petits-maitres.

encore familier, & j'ignorois que vous l'eussiez adopté.

Oh, morbleu, ce n'est point par air; non, ce n'est que paresse de ma part. Qui diable seroit assez sot pour faire le pied de grue auprès des femmes, tandis qu'en les négligeant un peu, on est sûr qu'elles le feront avec nous?

En finissant, il s'approcha de M. Harrel, le prit par le bras, & ils sortirent ensemble.

M. Gosport vint alors aborder Cecile, & lui parlant de façon à ne pouvoir être entendu de Mlle. Leeson, il lui dit: il y a déjà quelque tems que je desirois de vous joindre; mais la crainte que j'avois que vous ne fussiez déjà trop étourdie du babil de votre belle voisine, m'a empêché d'entrer en conversation.

Vous voulez, repartit Cecile, vous moquer de ma démangeaison de parler; & vous avez raison, car je conviens que le peu de succès de mes tentatives les rend assez ridicules.

Ne savez-vous donc pas encore, ajouta-t-il, qu'il y a de jeunes demoiselles qui se font prescrire la loi de ne jamais parler qu'à leurs intimes amies? Mlle. Leeson est de ce nombre; & jusqu'à ce que vous soyez initiée dans sa coterie, vous ne sauriez espérer de lui entendre prononcer un seul mot composé de plus de deux syllabes. Les demoiselles, qu'on nomme du bon ton, dont la ville est actuellement infestée, sont divisées en deux classes, celles

qui affectent la gravité, & celles qui se piquent de volubilité. Les premières, du nombre desquelles est Mlle. Leeson, sont silencieuses, méprisantes, froides, affectées, se font un devoir de ne converser qu'avec leurs semblables. Les autres, telles que Mlle. Larolles, sont étourdies, communicatives, turbulentes, & entrent sur-le-champ en conversation avec le premier venu, pour peu qu'il attire leur attention. Voici cependant ce que ces deux classes ont de commun : l'une & l'autre ne pensent, quand elles sont au logis, qu'à leur parure ; dans le monde, qu'à être admirées, & partout elles ont le plus grand mépris pour tout ce qui n'est pas elles.

Probablement, dit Cecile, j'ai passé ce soir pour être de la classe de celles qui se piquent de volubilité. Il est vrai que l'avantage a été tout entier du côté de celles qui affectent le sérieux ; car j'ai été absolument repoussée.

Etes-vous bien sûre, cependant, de ne vous être pas exprimée trop favorablement pour elle ?

Un enfant de cinq ans, qui ne se seroit pas mieux exprimé, auroit mérité le fouet.

Lorsque vous parlez avec des Demoiselles du bon ton, ce n'est pas leur capacité seule que vous devez consulter ; car si l'on ne faisoit attention qu'à leur jugement, rien ne seroit si facile que de se procurer accès auprès d'elles. Pour rendre donc leur commerce un peu plus pénible, il suffit qu'elles se laissent

aller à leur humeur , qui est toujours plus variée & plus extraordinaire , à proportion que leur esprit est plus foible ou moins cultivé. Je possède pourtant une recette que j'ai toujours trouvée infallible pour s'attirer l'attention des jeunes demoiselles, quels que puissent être leur caractère ou leurs titres.

Si cela est ainsi , s'écria Cecile , daignez , je vous prie , m'en faire part , puisqu'il se présente ici la plus belle occasion d'en faire usage , & d'éprouver son efficacité.

Je vous la donnerai , répondit-il , ainsi que les instructions pour vous en servir. Lorsque vous rencontrerez une jeune demoiselle qui paroîtra bien décidée à garder le silence , ou qui , se trouvant forcée de répondre à une question qui lui sera directement adressée , se contentera d'articuler une brève affirmative , ou froidement une laconique négative. . .

Comme dans le cas présent , interrompit Cecile.

Eh bien , en pareille circonstance , continua-t-il , le remède que j'ai à vous proposer consiste en trois sujets de discours.

Quels sont-ils , je vous prie ?

La parure , les lieux publics d'assemblées , & l'amour.

Cecile , surprise autant qu'empressée d'entendre la fin , attendit qu'il s'expliquât plus clairement , & se garda bien de l'interrompre une seconde fois.

Ces trois sujets, ajouta-t-il, vont au but, puisqu'il n'y a pas moins de trois causes qui puissent occasionner le silence des jeunes demoiselles; le chagrin, l'affectation & la stupidité.

N'accordez-vous donc rien, s'écria Cecile, à la modestie ?

Au contraire, repartit-il; considérée comme servant d'excuse, & même comme une espèce d'équivalent pour le manque d'esprit, je lui accorde beaucoup: mais, quant à ce silence stupide qui résiste à toutes les avances, elle n'est qu'un simple prétexte, & point une cause.

Il faut cependant, si vous voulez que je profite de vos instructions, que vous preniez la peine de vous expliquer plus clairement.

Eh bien donc, répondit-il, je vais vous faire une courte énumération de ces trois causes, avec les instructions nécessaires pour les trois méthodes propres à les guérir. Pour commencer par le chagrin: la taciturnité qui en résulte est ordinairement suivie d'une distraction incurable, & d'une insouciance totale de toute observation: alors, les lieux d'assemblées publiques peuvent être vainement fréquentés, & la parure même être sans effet; mais l'amour!

Etes-vous sûr donc, dit Cecile en riant, que le chagrin n'ait pas d'autre source ?

Nullement, répondit-il; car il peut arriver que le papa ait eu de l'humeur, que maman

Pour vous, Mademoiselle, ajouta-t-il en lui rendant son salut, vous êtes sûrement une heureuse exception à la règle générale. Vous ne paroissez pas susceptible de chagrins de cette espèce. Je passe à présent au silence affecté qui se manifeste d'abord par des regards à l'aventure autour de soi, pour voir si l'on est apperçue, par une attention scrupuleuse à s'abstenir du moindre sourire, & par une variété d'attitudes qui toutes expriment le mécontentement d'être si peu remarquée. La parure & les spectacles deviennent alors une ressource insuffisante : il faut parler de galanterie, d'aventures où l'amour ait eu part ; alors la statue s'anime, vous écoutez peu-à-peu ; un sourire que l'on cherche vainement à déguiser, décompose entièrement les traits du visage, & l'affaire se trouve tout-à-coup terminée ; car la jeune Demoiselle soutient un système, ou argumente contre quelque proposition, avant qu'elle s'aperçoive qu'on est parvenu à lui faire rompre son triste silence.

En voilà assez, dit Cecile, relativement au chagrin & à l'affectation. Il est tems d'en venir à la stupidité, qui est vraisemblablement la plus connue des trois causes, & que je serai le plus souvent dans le cas de rencontrer.

Celle-ci ne sera pas aussi facile à définir que les autres, repartit-il. En ce cas, on peut parler d'amour sans exciter la moindre émotion, ou sans s'attirer aucune réponse, &

ait grondé, que la marchande de modes ait envoyé un pompon pour un autre; que celle sous la conduite de qui elle devoit aller à l'assemblée soit tombée subitement malade.

Voilà, en vérité, des sujets bien graves d'affliction! sont- ce les seuls que vous nous assignez ?

Oui, sans doute, je n'entends parler que des jeunes Mifs du bon ton; & que peut-il jamais leur arriver de plus sérieux ? Ainsi donc, si le chagrin de la belle patiente procede de papa, de maman, ou de la gouvernante, alors la moindre mention des lieux publics d'assemblées, ces causes éternelles de dissention entre les vieilles & les jeunes gens, attirent leurs plaintes, & les plaintes portent avec elles leur propre remede; car ceux qui se plaignent se consolent facilement. Si la marchande de modes a occasionné la détresse, les détails de la parure produiront le même effet; &, dans le cas où ces deux remedes viendroient à manquer, l'amour, ainsi que je l'ai déjà dit, se trouvera être une ressource infallible; car alors on aura épuisé tous les sujets de chagrin dont une jeune Demoiselle du monde soit jamais susceptible.

Il faut avouer qu'elles vous ont de grandes obligations, repartit Cecile, en lui faisant une profonde inclination, de leur accorder des objets de chagrin aussi honorables; & je vous en remercie au nom de mon sexe.

differter sur la parure , sans produire d'autre effet que celui d'une surprise momentanée ; tandis qu'en parlant des lieux d'assemblées , on est parfaitement sûr de réussir. Les personnes d'un caractère froid & pesant , que l'esprit ou la raison n'ont point le pouvoir d'émouvoir , parce qu'elles sont incapables d'en sentir le prix , qui sont destituées intérieurement de toute espee de facultés de s'amuser , ont besoin d'être aiguillonnées par le brillant , le bruit & le fracas ; sans quoi l'on ne sauroit ni les intéresser , ni les tirer de leur léthargie. Entretenez - les de pareils sujets , & elles vous adoreront ; il est égal que ce que vous leur raconterez soit propre à inspirer la joie ou l'horreur : pourvu que la sensation soit forte , elles seront satisfaites. Le récit d'un combat leur est aussi agréable que celui de la cérémonie d'un couronnement ; & une pompe funebre les amuse tout autant qu'un mariage.

Je vous suis très-redevable , ajouta Cecile en souriant , de vos instructions ; j'avoue que je ne saurois trop comment en faire usage dans cette conjoncture. J'ai déjà parlé des lieux d'assemblées , & cet essai ne m'a pas réussi ; je n'ose pas faire mention de la parure , dont je ne possède point encore les termes techniques.

Ayez bon courage , & ne vous désespérez pas ; vous pouvez encore essayer le troisieme sujet.

Oh ! pour celui-là , repartit - elle en riant , je vous le laisse.

Pardonnez-moi. Pour les personnes de votre sexe , l'amour n'est une source intarissable de discours qu'entr'elles. Lorsque des hommes traitent cette question , les jeunes demoiselles se contentent simplement d'écouter. J'avoue qu'elles deviennent alors de *gracieuses écou-teuses*. Mais cette matiere ne se fera discutée à fond qu'en notre absence.

Ils furent alors interrompus par l'arrivée de mademoiselle Larolles , qui , s'approchant en sautant de Cecile , s'écria : Bon Dieu ! que je suis enchantée de vous voir ! Vous n'avez donc pas voulu venir à l'encan ? Vous avez prodigieusement perdu , je vous assure : toute la garde-robe & tous les bijoux de Milady Belgrade ont été vendus. Je n'ai vu de ma vie autant de belles choses rassemblées. J'étois prête à pleurer , de ne pouvoir en acheter au moins la moitié : j'ai passé toute la matinée dans l'état le plus affreux ; je ne voudrois pas pour rien au monde ne m'y être pas rencontrée. Pauvre Milady Belgrade ! Vous ne sauriez imaginer combien j'ai été affligée pour elle. Tout ce qu'elle avoit de plus beau , adjudgé presque pour rien ! Il est sûr que si vous aviez vu le peu qu'on en donnoit , vous auriez perdu patience. Il est bien malheureux que vous ne vous y soyez pas trouvée.

Je n'en ai aucun regret , repartit Cecile ;

perdre patience , voir une multitude de bijoux , de choses charmantes passer devant moi sans pouvoir les posséder , c'eût été une mortification que je suis charmée d'avoir évitée.

Vous avez raison , dit M. Gosport ; mais quand vous aurez vécu quelque tems dans cette ville commerçante , vous trouverez que l'échange de la patience pour de la mortification est le trafic le plus ordinaire & le plus constant de ses habitans.

Je vous prie , y a-t-il long-tems que vous êtes ici ? s'écria Mlle. Larolles. J'ai parcouru plus de vingt endroits , fort étonnée de ne vous avoir pas plutôt rencontrée. Mais où Madame Mears peut-elle s'être fourrée ? Oh ! la voilà , je commence à l'appercevoir ; il est impossible de la méconnoître ; cette vieille robe couleur de pêche l'annonce de plus d'un demi-mille. Avez-vous jamais rien vu d'aussi épouvantable ? Jamais elle ne la quitte. Je suis certaine qu'elle n'a pas porté autre chose de tout l'hiver ; mes yeux en sont fatigués , personne ne se met plus mal qu'elle. A propos , savez-vous qu'il m'est arrivé cette soirée la chose du monde la plus provoquante ? J'en suis tout-à-fait malade ! Je n'ai jamais de ma vie été si en colere. Vous ne sauriez concevoir rien de pareil.

De pareil à quoi ? s'écria Cecile en éclatant de rire ; à votre colere , ou à votre provocation ?

Je vais vous dire ce dont il s'agit, & vous jugerez vous-même si cela peut se souffrir. Vous saurez que j'avois chargé une de mes intimes amies, Miss Moffat, de m'acheter, lors de son voyage à Paris, une garniture de robe; eh bien, il y a environ un mois qu'elle me l'envoya par M. Meadows. C'est certainement tout ce qu'on peut voir au monde de plus joli. Je n'ai pas voulu encore m'en servir, parce qu'il n'y avoit presque personne à Londres; je comptois donc la faire paroître au bout de huit jours, & qu'elle seroit la seule & la première de son espece; vous savez que jusqu'à Noël tout passe. Eh bien, ce soir, à l'assemblée de Milady Jeanne Dranet, le croiriez-vous? j'ai rencontré Miss Moffat en personne; il y avoit déjà quelques jours qu'elle étoit arrivée, & elle avoit eu tant d'affaires, qu'il ne m'avoit pas été possible de la trouver chez elle. J'ai été enchantée de la voir, car vous saurez que je l'aime prodigieusement; j'ai donc couru pour l'embrasser. Croiriez-vous bien que la première chose qui m'a frappé la vue a été une garniture précisément la même que la mienne, sur une vilaine & odieuse robe presque sale! Peut-on rien imaginer de plus chagrinant? J'aurois pleuré de bon cœur.

Pourquoi cela? dit Cecile. Si sa garniture est sale, la vôtre en aura plus d'éclat.

Oh ciel! tout le monde la croira passée de

mode. La moitié de la ville en aura de pareilles; & je me suis presque ruinée pour la payer. Je ne crois pas qu'il soit jamais rien arrivé d'aussi mortifiant. J'en ai été si fort affectée, qu'à peine ai-je eu la force de lui parler. Si elle avoit séjourné un mois ou deux de plus à Paris, cela ne m'auroit rien fait; mais il est bien cruel qu'elle arrive précisément dans ce moment. Je voudrois qu'on eût retenu ses hardes à la douane jusqu'à l'été prochain.

Ces vœux sont bien flatteurs, dit Cecile, de la part d'une *intime amie*.

Madame Mears ayant fini sa partie, Mlle. Larolles s'empressa de l'aller saluer.

Avec celle-ci, du moins, dit Cecile, il est inutile de recourir aux remèdes pour la guérir du trop de silence. Je voudrois que Mlle. Larolles ne quittât jamais Mlle. Leeson: elles s'accorderoient parfaitement ensemble, puisque la silencieuse paroît décidée à ne pas ouvrir la bouche, & que la communicative l'est à ne jamais se taire. Si chacune d'elles empruntoit quelque chose de sa compagne, elles n'en feroient que mieux toutes deux.

Ce composé seroit toujours assez fâcheux, repliqua M. Gosport; je les crois l'une & l'autre également ignorantes & peu sensées. La seule différence qu'il y ait, c'est que si l'une manque de tête, elle ne laisse pas d'être vive & semillante; & l'autre, quoique circonspecte,
est

est sotté & stupide. Après une courte fréquentation, cet engourdissement, qui fait qu'on laisse aux autres tout le poids de la conversation & le soin d'amuser la compagnie, est le plus insupportable ; mais, après une longue expérience, il devient cependant moins fâcheux & moins choquant que cette déman-gaïson de parler, qui empêche qu'on n'écoute personne que soi.

Madame Harrel s'étant levée pour prendre congé, Cecile, aussi fatiguée du commencement de la soirée qu'amufée de la fin, accepta la main de M. Arnott pour monter en carrosse.

CHAPITRE VI.

Déjeûné.

LE lendemain matin, à déjeûné, un domestique vint dire à Miss Beverley qu'un étranger desiroit avoir l'honneur de la voir. Elle pria qu'on lui permît de le faire entrer, & Mde. Harrel demanda en riant si elle sortiroit pour les laisser en liberté ; tandis que M. Arnott, encore plus sérieux qu'à l'ordinaire, avoit les yeux fixés sur la porte pour voir la personne qui alloit paroître.

Aucun d'eux cependant ne fut satisfait lorsqu'elle s'ouvrit ; car l'homme qui se présenta leur étoit absolument inconnu. Mais l'émotion de Cecile fut bien moindre que sa surprise, lorsqu'elle reconnut M. Morrice.

Il s'avança de l'air du monde le plus respectueux pour toute la compagnie en général ; puis , s'approchant humblement de Cecile , il s'informa avec le plus vif intérêt comment elle s'étoit trouvée après le voyage qu'elle venoit de faire , & lui témoigna combien il seroit charmé d'apprendre que les nouvelles qu'elle avoit reçues de ses amis de province fussent telles qu'elle pouvoit le desirer.

Madame Harrel supposant naturellement , par sa visite & sa conduite, qu'il étoit quelque chose de plus qu'une connoissance ordinaire , lui offrit poliment un siége , & à déjeuner ; il accepta l'un & l'autre sans se faire presser. M. Arnott , qui éprouvoit déjà toute l'agitation d'une passion naissante , trop respectueuse pour être confiante , le regardoit d'un air inquiet , & attendoit son départ avec impatience.

Cecile commença à croire que M. Monckton l'avoit chargé de quelque commission pour elle : car il ne lui étoit point entré dans l'esprit , qu'ayant passé simplement & par hasard une heure ou deux dans un même appartement qu'elle , cela pût l'autoriser à lui faire une visite , & à se donner avec elle un air de fa-

miliarité. M. Morrice avoit cependant la plus heureuse facilité pour accorder ses prétentions avec ses inclinations; & elle reconnut bientôt que le motif qu'elle avoit soupçonné n'existoit pas, & qu'il n'avoit pas cru en avoir besoin. Pour le mettre sur le sujet dont elle attendoit qu'il se prévandroit pour s'excuser, elle lui demanda depuis quand il avoit quitté la province de Suffolk.

Ah! seulement depuis hier après diné, repliqua-t-il; sans quoi je n'aurois certainement pas tardé si longtems à vous rendre mes hommages.

Cecile, qui s'étoit tourmentée à chercher le sujet qui avoit pu l'engager à venir chez elle, le regarda alors sérieusement, & d'un air de surprise qui auroit déconcerté tout autre homme moins hardi que M. Morrice; mais il avoit un fonds inépuisable de prétentions, dont il connoissoit cependant le peu de valeur, & une constance admirable à les soutenir. Rien ne le rebutoit quand il appercevoit quelque espoir de réussir; les refus, les affronts même ne faisoient que glisser sur son esprit souple & rampant. Il se pouvoit que dans tout cela il y eut quelque chose à gagner pour lui, & il connoissoit trop bien qu'il étoit impossible qu'il pût jamais y avoir rien à perdre.

J'ai eu la satisfaction, continua-t-il, de laisser tous nos amis en bonne fanté, à l'exception de la pauvre Milady Marguerite, qui

a eu une nouvelle attaque de son asthme , pour laquelle elle n'a point voulu qu'on appelât de médecin. M. Monckton a cependant fait tout son possible pour qu'elle y consentît. Je crois que la vieille Dame fait fort bien à quoi s'en tenir à cet égard. En finissant ces mots , il regarda Cecile d'un air malin : mais s'étant aperçu qu'une pareille insinuation lui déplaisoit , il changea tout-à-coup de ton , & ajouta : Rien de si étonnant que la maniere dont ils vivent ensemble ; à voir leur union , on n'imagineroit jamais la grande disproportion d'âge qui se trouve entr'eux. Pauvre vieille Milady ! sa mort fera une terrible perte pour M. Monckton.

Une terrible perte ! répéta Madame Harrel. Je la connois pour la femme la plus hautaine , la plus acariâtre qui existe. Lorsque je demurois à Bury , je ne pouvois jamais l'envisager sans frayer.

Réellement , Madame , repliqua Morrice , j'avoue que l'extérieur n'est pas en sa faveur : j'avois moi-même , à la première vue , beaucoup d'aversion pour elle ; mais sa maison est amusante , très - amusante ; j'aime de tems en tems à y passer quelques jours. Mlle. Bennet est aussi une personne fort agréable , &c. . .

Mlle. Bennet agréable ! s'écria madame Harrel ; c'est , selon moi , la plus abominable créature que j'aie jamais connue , une vieille fille maussade & envieuse.

Mais oui, Madame, comme vous dites, répondit Morrice. Elle n'est pas bien jeune; & quant à son humeur, j'avoue que je la connois fort peu; il est cependant assez vraisemblable que M. Monckton contribue souvent à l'aigrir, car il est quelquefois assez dur.

M. Monckton (s'écria Cecile, très-piquée de l'entendre censurer par un homme auquel il lui paroissoit qu'il faisoit beaucoup d'honneur en lui permettant de l'approcher) toutes les fois que j'ai été invitée chez lui, n'a mérité de ma part que des louanges & de la reconnoissance.

Oh! répondit avec feu M. Morrice; je ne connois pas au monde un plus digne homme. Il a tant d'esprit, tant de politesse! Je ne vois nulle part personne d'aussi charmant que mon ami Monckton.

Cecile s'appercevant que les sentimens de sa nouvelle connoissance étoient aussi souples que ses jarrets, prit le parti de ne plus faire attention à ce qu'il diroit, & se flatta qu'en gardant le silence, elle l'obligerait enfin à déclarer l'objet de sa visite, au cas qu'elle en eût un; ou si, comme elle commençoit alors à le soupçonner, elle n'en avoit pas, de l'impatienter assez pour qu'il prit le parti de la retraite.

Ce plan, tout prudent qu'il étoit dans le cas où elle auroit eu affaire avec quelqu'un qui pensât comme elle, n'eût aucun succès

avec M. Morrice, qui joignoit à une provision considérable de complaisance, qui le portoit à obliger constamment les autres, une portion égale d'insensibilité qui l'endurcissoit contre les affronts. S'apercevant donc que Cecile, à qui il avoit destiné sa visite, paroissoit déjà plus que satisfaite de sa longueur, il s'abstint prudemment de l'ennuyer plus longtems; mais, remarquant que la maîtresse du logis étoit plus accessible, il porta sur-le-champ toute son attention de son côté, & lui adressa la parole avec le même empressement que si elle avoit été la seule qu'il fût venu voir, & avec autant de familiarité que s'il l'avoit connue toute sa vie.

Avec madame Harrel, une pareille conduite étoit assez judicieuse; elle fut flattée de son attention, amusée de ses saillies, & passablement contente de son esprit. En conséquence, leur conversation fut également satisfaisante pour tous deux; & ils n'en étoient point encore lassés, quand ils furent interrompus par M. Harrel, qui entra dans la chambre pour demander s'ils avoient vu ou entendu parler du chevalier Robert Floyer.

Non, répondit, madame Harrel, nous n'en avons eu aucune nouvelle.

Je voudrois qu'il fût pendu, repliqua-t-il; il y a plus d'une heure qu'il me fait attendre. Il m'a fait promettre de ne partir qu'avec lui,

& à présent il ne viendra peut-être pas de toute la matinée.

Monfieur, dit Morrice fe levant tout-à-coup, indiquez-moi, je vous prie, fa demeure.

Il demeure à la place de Cavendish, répondit M. Harrel, en le fixant d'un air étonné.

Morrice fortit fans rien repliquer.

Dites-moi, je vous prie, qui est ce lutin, s'écria M. Harrel; & pourquoi paroît-il fi empreflé?

D'honneur, je ne le connois pas, répondit madame Harrel; c'est une connoiffance de Mifs Beverley, qu'il est venu voir.

Je pourrois, ajouta Cecile, en dire à-peu-près de même; car, quoique je l'aie vu une feule fois en ma vie, il ne m'a jamais été nommé.

Elle leur apprit alors comment elle l'avoit rencontré chez M. Monckton; & elle avoit à peine fini fa narration, qu'il parut de nouveau tout effoufflé.

Le chevalier Robert Floyer, Monfieur, dit-il à M. Harrel, fera ici dans deux minutes.

Je me flatte, Monfieur, repartit M. Harrel, que vous ne vous êtes pas donné la peine d'aller jufque chez lui.

Monfieur, loin de me donner de la peine, ce n'a été pour moi qu'un vrai plaifir; rien

ne convient mieux à ma santé dans cette saison qu'une course de cette nature.

— Monsieur, vous êtes trop poli, dit M. Harrel; je suis fâché que, pour m'obliger, vous ayez tant fait de chemin.

— Il le pria alors de s'asseoir, de se reposer, & de prendre quelque rafraîchissement; & celui-ci profita sans scrupule de ses offres.

Mifs Beverley, dit M. Harrel en se tournant tout-à-coup de son côté, vous ne me dites point ce que vous pensez de mon ami.

De quel ami, Monsieur?

— Mais, du chevalier Robert Floyer; j'ai remarqué qu'il ne vous avoit pas quittée un seul moment pendant tout le tems qu'il a resté chez madame Mears.

— Il n'y a pas cependant assez demeuré pour qu'il m'ait été possible d'en concevoir une opinion favorable & avantageuse.

— Peut-être, s'écria Morrice, l'avez-vous assez vu pour en concevoir une défavorable.

— Cecile ne put s'empêcher de rire en lui entendant prononcer par hasard une pareille vérité. M. Harrel, au contraire, parut peu satisfait, & dit: je suis sûr que vous ne sauriez lui trouver de défauts. C'est un des hommes les plus à la mode que je connoisse.

— En ce cas, les défauts que je pourrois lui trouver, répondit Cécile, ne serviroient qu'à prouver un fait qui ne me paroît déjà que

trop évident ; c'est que je suis encore très-novice dans l'art d'admirer.

M. Arnott, ranimé par ces derniers mots, se glissa derrière sa chaise, & lui dit : j'étois sûr que vous ne pouviez l'aimer. Il suffisoit pour cela de connoître votre façon de penser ; je le présumois même à l'air de votre visage.

Peu après, le chevalier entra.

Vous êtes réellement bien singulier, s'écria M. Harrel, de m'avoir fait attendre si longtemps.

Il m'a été impossible de venir un moment plutôt : je n'espérois même jamais de pouvoir me rendre ici ; car mon cheval est si rétif, que j'ai eu toutes les peines du monde à le faire avancer.

Chevalier, parcourez-vous les rues à cheval ? lui demanda madame Harrel.

Quelquefois, quand je suis las. . . Je ne saurois concevoir ce que ce diable de cheval peut avoir ; il a fait des écarts à chaque pas. Je soupçonne quelqu'un de m'avoir joué un tour.

Est-il à la porte, Monsieur ? s'écria Morrice.

Oui, répondit le chevalier.

En ce cas, je vous dirai bientôt d'où cela vient. Et Morrice se mit à courir de nouveau.

A quelle heure vous êtes-vous retiré cette nuit, Harrel ? demanda le chevalier.

Assez tard ; vous étiez trop occupé pour

vous en appercevoir. A propos , dit - il en baissant la voix , combien croiriez - vous que j'aie perdu ?

Je ne le fais pas ; mais je fais bien ce que j'ai gagné : je n'ai pas eu autant de bonheur de tout l'hiver.

Alors ils s'approchèrent d'une fenêtre , pour n'être pas entendus & s'entretenir plus à leur aise.

A ces mots , *combien croyez - vous que j'aie perdu ?* Cecile , émue , fixa les yeux avec inquiétude sur madame Harrel , sur le visage de laquelle elle ne remarqua pas la moindre altération. M. Arnott paroissoit cependant tout aussi peu satisfait qu'elle : il regarda à son tour , & pour la même raison , sa sœur tristement.

Morrice , rentrant dans ce moment , s'écria : je vous assure qu'il a fait une chute.

Le diable l'emporte , dit le chevalier ! Que ferai-je ? Il me coûte horriblement , & il n'y a pas une année qu'il me fert. Harrel , pouvez-vous me prêter un autre cheval pour la matinée ?

Non , je n'en ai aucun qui vous convienne. Envoyez chez Astley.

Qui pourrais-je envoyer ? Il faut que John y aille.

J'irai , Monsieur , s'écria Morrice , si vous le souhaitez , & que vous me chargiez de la commission.

Point du tout, Monsieur, répondit le chevalier; je me garderai bien de vous en donner une pareille.

Rien ne fauroit m'être plus agréable, répartit-il; je me connois en chevaux, & j'aime mieux aller chez Astley qu'en tout autre endroit.

L'affaire s'étant arrangée au bout de quelques minutes, & Morrice ayant reçu ses instructions & une invitation à dîner, s'en fut en sautant, le cœur encore plus léger que les jambes.

En vérité, Miss Beverley, dit M. Harrel, vous avez là l'ami le plus obligeant que j'aie encore rencontré; je n'ai pu me dispenser de l'inviter à dîner.

Souvenez-vous, je vous prie, répliqua Cecile, en riant involontairement du succès que les empressements officieux de sa nouvelle connoissance avoient eus, que si vous le priez par la suite, ce sera son seul mérite auquel il en sera redevable, & que je n'y entrerai pour rien.

A dîné, Morrice, qui avoit accepté avec empressement l'invitation de M. Harrel, fut le plus enjoué & le plus content de toute la compagnie: il est vrai que ses efforts pour se faire admettre par Cecile, comme sa connoissance, n'avoient pas été fort heureux; mais comme, en faisant cette épreuve, il savoit que la chance étoit contre lui, la satisfaction qu'il

ressentoit, de pouvoir se flatter qu'on le souffriroit dans une maison telle que celle de M. Harrel, suffisoit non-seulement à réparer ce qu'il regardoit à peine comme un contretems, mais lui fournissoit encore un sujet réel de consolation, en réfléchissant à l'utilité qui pourroit résulter pour lui d'une pareille liaison; il s'applaudissoit donc en secret de sa dextérité, & de la façon dont il s'y étoit pris pour se procurer cet avantage.

Le soir, les dames allèrent à une assemblée où M. Arnott les accompagna comme à l'ordinaire. Les autres hommes, qui avoient dîné avec elles, se trouverent engagés ailleurs.

C H A P I T R E V I I.

Projet.

PLUSIEURS jours se passerent à peu près de la même manière; les matinées à causer, à courir les boutiques & à se parer; & les soirées, régulièrement employées à fréquenter les spectacles, ou en nombreuse compagnie.

Dans ces entrefaites, M. Arnott ne bougeoit presque pas de la maison de sa sœur. Il est vrai qu'il couchoit chez lui; mais il mangeoit constamment chez son beau-frère, où il

restoit toute la journée, & il n'en sortoit que pour accompagner Cecile & madame Harrel dans leurs visites & dans leurs courses.

M. Arnott étoit un jeune homme d'un excellent caractère; son esprit étoit juste, solide, son humeur douce & égale, son cœur aussi sensible que bienfaisant. Ses principes & sa conduite sage & prudente lui avoient mérité l'estime générale. Mais ses manières un peu compassées, son abord froid & sérieux, le silence qu'il gardoit souvent; enfin un air d'austérité répandu sur toute sa personne, étoient cause que l'on se faisoit moins un plaisir qu'un devoir de sa société.

Son cœur fut tout-à-coup atteint vivement & profondément des charmes de Cecile, au point qu'il ne lui étoit plus possible de la quitter, & qu'il n'existoit qu'aux lieux où elle étoit. Les sentimens qu'elle excitoit en lui tenoient plus de l'adoration que de l'amour: plus il la contemploit, plus sa beauté lui paroissoit participer de celle de la divinité; il ne pouvoit prêter l'oreille à d'autres accens qu'à ceux de sa voix; il croyoit les entendre encore, quoiqu'elle eût cessé de parler. Il avoit si peu d'espérance d'en être favorisé, qu'il n'osa jamais laisser entrevoir ses sentimens à sa sœur. Heureux d'avoir accès auprès d'elle, il se contentoit de la voir, de l'entendre, & d'observer tous ses mouvemens;

ses vues ne s'étendoient pas plus loin, & à peine formoit-il de simples vœux.

Le chevalier Robert Floyer fréquentoit aussi régulièrement la maison de M. Harrel, où il dînoit presque tous les jours. Cecile auroit fort désiré qu'il y vînt plus rarement. Elle étoit choquée de se voir continuellement l'objet de ses regards & de son affectation indiscrete à remarquer toutes ses actions : elle fut cependant encore plus peinée pour madame Harrel, lorsqu'elle découvrit que le compagnon inséparable & le plus intime de son mari, étoit un prodigue sans principes, un joueur déterminé. Elle frémit en réfléchissant à l'influence que son exemple & ses conseils pourroient avoir sur la conduite de ce dernier.

Elle vit encore, avec une surprise qui augmentoit tous les jours, combien une vie trop dissipée étoit fatigante & une illusion continuelle. M. Harrel paroissoit ne regarder sa maison que comme un simple hôtel garni, où il lui étoit licite à toutes les heures de la nuit de troubler le repos des habitans, en y rentrant avec grand fracas, où les lettres & les billets qu'on lui adressoit étoient reçus, où il dînoit lorsqu'il n'étoit pas invité ailleurs, & où il donnoit ses audiences, à certaines heures, à ceux avec lesquels il avoit quelque affaire. Sa femme, quoique plus souvent au logis, n'en redoutoit pas moins la solitude : elle avoit un grand nombre de liai-

sons qui l'entraînoient à la dépense ; tous les momens qu'elle ne passoit pas en compagnie , étoient uniquement dévoués à des arrangements pour former de nouvelles parties.

Au bout de quelque tems , Cécile , qui s'attendoit chaque jour , que celui qui le suivroit , lui donneroit plus de satisfaction , trouvant néanmoins que le jour présent ne valoit pas mieux que le précédent , commença à se lasser de faire toujours la même chose , & à s'ennuyer d'une dissipation continuelle. Dans le tourbillon où elle vivoit , elle n'avoit encore trouvé personne dont la société lui convînt , aucun individu dont le caractère & le langage sympatisât avec le sien. C'étoient des gens aimables , à la vérité ; mais elle savoit que leur amabilité , ainsi que leur parure , n'étoit qu'un dehors brillant & trompeur. Douce , sensible , elle cherchoit à s'attacher , & ne trouvoit que des cœurs froids & arides , sous l'apparence du sentiment & des protestations les plus vives.

Plus d'une fois , séduite par l'accueil qu'elle recevoit , elle prit la politesse pour de la sincérité : elle crut que l'intérêt qu'elle paroïssoit faire naître pourroit ensuite se changer en affection ; mais bientôt détrompée , elle s'aperçut avec regret qu'elle n'avoit excité que la curiosité , qui , une fois satisfaite , devenoit de l'indifférence.

Enfin , elle vit par-tout l'ennui prendre la place du plaisir qu'on cherchoit avec tant

d'avidité. Elle vit tous ceux qui composoient la société où on l'avoit initiée, aussi fatigués qu'elle de leur genre de vie, ne continuer leurs insipides amusemens, que parce qu'ils n'avoient pas la force d'en changer.

Elle commença pour lors à regretter sincèrement le séjour de la province ; elle sentit la perte du voisinage & de la conversation de M. Monckton, & plus encore celle de la société & des bontés de sa respectable amie, madame Charlton, chez qui elle avoit passé des jours heureux & tranquilles. Ce bonheur des premières années de sa jeunesse étoit disparu sans retour ; l'espoir de renouveler ses anciennes liaisons avec madame Harrel s'étoit évanoui ; elle sentoit même que ce qu'elle avoit pris pour de l'amitié n'étoit qu'une intimité infantine, causée par les circonstances, & elle ne pensoit à la perte d'un sentiment qui lui fut si cher, qu'avec un attendrissement douloureux.

En quoi consiste donc, s'écrioit-elle, cette félicité humaine ? Qui est-ce qui l'a éprouvée ? où existe-t elle ? puisque moi, que l'on croiroit devoir être privilégiée, favorisée de la fortune, caressée de tout le monde, liée avec les gens du premier rang, & entourée de tous les plaisirs, je la cherche vainement, & en la perdant, à peine fais-je comment elle m'est échappée !

Honteuse après cela d'imaginer qu'elle pût

être envisagée par les autres comme un objet digne d'envie, tandis qu'elle-même étoit mécontente & murmuroit de son sort, elle prit le parti de ne pas se montrer plus longtems insensible à des jouissances d'un autre genre, qu'il étoit en son pouvoir de se procurer; mais de former & d'adopter un plan de conduite plus conforme à ses inclinations que l'insipidité frivole de la vie qu'elle menoit; de faire à la fois un usage plus noble & plus digne de l'opulence, de la liberté & des facultés dont elle jouissoit.

Il s'en présenta bientôt un à son esprit aussi raisonnable que vertueux. Elle sentit que, pour le mettre en pratique, il falloit qu'elle devînt absolument maîtresse de son tems, & qu'elle devoit, pour y parvenir, renoncer à toutes especes de liaisons inutiles & frivoles, qui n'étant ni avantageuses, ni agréables, lui déroboient une partie précieuse de son existence: qu'alors elle feroit à même de manifester son discernement par le choix qu'elle feroit de ses amis; & elle résolut de n'admettre pour tels que des gens dont la piété sincère lui éleveroit l'ame, dont la science perfectionneroit son jugement, ou dont les talens & les manieres mériteroient sa considération.

En se conformant régulièrement à la loi qu'elle s'imposoit, elle sentit qu'elle se verroit bientôt débarrassée de ce grand nombre de

visites fatigantes, & qu'elle jouiroit de tout le loisir dont elle avoit besoin pour s'adonner librement aux occupations de son goût, qui étoient l'étude, la musique & la lecture.

Ayant ainsi, d'après les idées qu'elle s'étoit formées de la perfection dont l'humanité est susceptible, choisi tout ce qu'il y avoit au monde de plus noble pour sa société; passionnée pour une vie sédentaire, elle distribua les différentes heures de loisir que lui laisseroit sa solitude, & fut très-satisfaite de la portion de félicité qu'elle se promettoit de l'exécution de son plan, envisagé de tous les côtés, & sur-tout relativement à ce que le monde étoit en droit d'attendre & d'exiger d'elle.

Ce ne fut pas néanmoins sans trembler, que, portant les yeux sur l'avenir, elle vit les obligations que les revenus considérables qu'elle posséderoit bientôt alloient lui imposer. Une juste idée de ce qu'on nomme *devoir*, un desir sincère de faire le bien, étoient les caractères distinctifs de son ame: en conséquence, elle envisageoit son opulence comme une dette contractée envers les pauvres; & son indépendance, comme une hypothèque sur sa libéralité, dont elle étoit tenue d'acquitter le capital & les intérêts. Que d'incidens différens & nombreux son imagination n'enfantoit-elle pas! Combien son esprit n'étoit-il pas satisfait! & à quel point

sa sensibilité n'en étoit - elle pas affectée !

Tantôt elle secouroit un orphelin , une autre fois elle consolait une veuve , ou elle arrachoit à l'injustice le foible menacé de l'indigence , & déroboit à l'infamie le pauvre honteux qui luttoit contre l'infortune. Cette perspective , en relevant ses espérances , charmoit en même-tems son cœur : elle se considéroit sous l'aspect d'un agent de la Divinité , & jouissoit d'avance en idée des récompenses destinées à ceux qui s'acquittent exactement & fidèlement d'un si digne emploi.

C'est ainsi que les projets d'une charité désintéressée élèvent le courage ; & telle est la pureté des biens que procure une philanthropie éclairée.

Il lui fut cependant impossible de réaliser tout de suite ses vues ; la société qu'elle se proposoit de former , ne pouvoit pas être rassemblée dans une maison étrangère , où , quoique rien ne s'opposât à ce qu'elle marquât de la préférence à certains individus , elle n'en pouvoit cependant exclure aucun ; elle n'étoit pas même en état de satisfaire entièrement , & autant qu'elle l'auroit désiré , aux libéralités que son excessive générosité projettoit. Il auroit fallu pour cela qu'elle eût été chez elle , & qu'elle eût eu sa fortune à sa disposition. L'un & l'autre étoit impossible avant sa majorité. Cette époque , il est vrai , n'étoit encore éloignée que de huit mois , mais elle se

consoloit de ce retard par l'espérance de perfectionner son plan pendant cet intervalle, & de préparer tout ce qui seroit nécessaire à son exécution.

Mais, quoique semblable en cela au reste des mortels qui, sans jouir du présent, ne s'occupent que de l'avenir, & quoiqu'elle attendît du tems ce bonheur que le moment actuel lui refusoit; elle avoit cependant l'esprit & le bon sens de ne rien négliger pour rendre, s'il étoit possible, son genre de vie actuel plus utile & plus supportable qu'il ne l'avoit été jusqu'alors.

D'après cette résolution, le premier vœu que forma la bienfaisante héritière, fut celui de quitter la maison de M. Harrel, où elle trouvoit aussi peu d'agrément que d'instruction, & où elle étoit continuellement humiliée à la vue de l'indifférence marquée de l'amie dont la société l'avoit le plus flattée, & de l'affection de laquelle elle avoit cru pouvoir se promettre beaucoup de satisfaction.

Quoique le testament de son oncle exigeât que, pendant sa minorité, elle vécût chez l'un de ses tuteurs, il lui laissoit cependant la liberté du choix, & de quitter l'un pour aller habiter chez l'autre toutes les fois que cela lui conviendrait. Elle résolut donc de se rendre elle-même chez eux, & dans la visite qu'elle leur feroit, d'observer leurs manières & leur façon de vivre; puis, d'après ce qu'elle

auroit vu & examiné, de décider celui qui lui conviendroit le mieux, & chez lequel elle croiroit être mieux placée; se gardant cependant bien de leur laisser pénétrer son dessein, jusqu'au moment où elle seroit prête à l'exécuter; & se réservant d'avouer alors franchement les raisons de son changement de demeure.

Le lendemain de son arrivée à Londres, elle avoit eu soin de les en prévenir l'un & l'autre. Ils lui étoient à peu près inconnus, n'ayant pas vu M. Briggs depuis sa neuvième année, ni M. Delville d'aussi loin qu'elle pouvoit se souvenir.

La même matinée dans laquelle elle avoit arrangé dans sa tête les démarches qu'elle croyoit indispensables pour l'exécution de son projet, elle se proposoit de prier M. Harrel de lui prêter son carrosse, & de faire sans délai les visites qui devoient préparer son changement de demeure. Mais en entrant dans la salle où on l'avoit avertie que le déjeuner l'attendoit, son empressement de quitter la maison céda pour le moment au plaisir qu'elle éprouva à la vue de M. Monckton, qui arrivoit tout récemment de la province de Suffolk.

Elle lui témoigna, dans les termes les plus expressifs, sa satisfaction, & ne se fit même aucune peine de l'assurer, qu'à l'exception du moment où elle avoit embrassé M^{me} Harrel, elle n'en avoit pas éprouvé de plus vive depuis qu'elle étoit à Londres.

M. Monckton, dont le contentement surpassoit de beaucoup le sien, & dont la joie de la revoir étoit encore redoublée par la maniere franche & amicale dont elle l'accueilloit, étouffa les mouvemens de joie que lui causoit sa présence; &, se refusant la consolation de lui manifester ses sentimens, il s'efforça de lui paroître moins charmé qu'elle de leur entrevue, ne laissa pas échapper le moindre mot, ou un simple coup-d'œil qui pût le trahir, & se contint exactement dans les bornes que la politesse & l'amitié autorisoient.

Il s'empressa de renouveler connoissance avec madame Harrel, qu'il avoit eu occasion de voir avant qu'elle fût mariée, & à laquelle il n'avoit plus pensé dès que l'éloignement de Cecile, relativement à laquelle elle lui avoit paru mériter quelque attention de sa part, la lui eut rendue absolument inutile. Cette Dame lui présenta son frere, & il s'en suivit une conversation très-intéressante pour les deux Dames, puisqu'elle roula sur différentes familles avec lesquelles elles avoient eu des liaisons, ainsi que sur le canton qu'elles avoient précédemment habité.

M. Arnott prit fort peu de part à ces éclaircissémens & à ces questions. L'accueil gracieux que Cecile avoit fait à M. Monckton, lui avoit causé un sentiment de jalousie aussi involontaire que pénible; il ne se doutoit cependant en aucune maniere des vues secretes

de ce dernier. Aucune raison valable ne l'autorisoit à les soupçonner, & sa pénétration n'alloit pas au-delà des apparences. Il favoit très-bien qu'il étoit marié; par conséquent il n'avoit nul sujet d'en être alarmé. Cependant elle lui avoit souri: & il sentoit que, pour se procurer un pareil sourire, il auroit sacrifié de bon cœur tout ce qu'il possédoit de plus précieux.

M. Monckton, de son côté, avec une attention bien plus scrupuleuse, avoit aussi fait ses observations. L'agitation d'esprit de M. Arnott étoit manifeste, & la vigilance inquiète de ses regards en démontroit clairement l'objet. Une position, qui procuroit un accès libre & fréquent auprès d'une personne telle que Cecile, devoit nécessairement produire un pareil effet, & il en concluoit qu'il étoit impossible de la voir sans l'admirer. Tout ce qui lui restoit à découvrir, étoit la maniere dont elle recevoit son hommage. Il ne fut pas long-tems à s'en éclaircir; car il reconnut bientôt que, libre elle-même de toute passion, elle s'étoit si peu apperçue de ses assiduités, qu'elle ne soupçonnoit pas lui en avoir inspiré.

Cependant, quoique sa tranquillité, à en juger par l'extérieur, ne parût point troublée, elle ne l'étoit pas moins intérieurement que celle de son rival; & quoiqu'il ne le crut pas bien formidable, il redoutoit pourtant sa trop grande intimité avec Miss Beverley; & que

L'habitude de ses attentions ne finit par la toucher. Il craignoit encore le crédit de sa sœur, & celui de M. Harrel. Persuadé que toutes les offres qu'il pourroit faire actuellement seroient sûrement rejetées, il connoissoit trop bien les effets d'une longue persévérance, pour voir les avantages de la position de M. Arnott sans envie & sans inquiétude.

Il étoit déjà tard lorsqu'il prit congé; & pendant tout le tems qu'il resta, il ne trouva pas un instant à pouvoir parler en particulier à Cecile, malgré l'envie qu'il avoit de s'instruire de l'état de son cœur, & de s'affurer si son voyage de Londres n'auroit point apporté de nouvelles difficultés au succès du projet qu'il méditoit depuis longtems. Mais comme madame Harrel l'invitoit à dîner, il se flatta que l'après-dîné lui seroit plus propice.

Cecile étoit aussi très-empressée de lui communiquer son plan favori, & de lui demander ses conseils sur les mesures à suivre pour son exécution. Accoutumée depuis long-tems à les recevoir, elle desiroit plus que jamais d'avoir ses avis; parce qu'elle le regardoit comme le seul homme à Londres qui prit véritablement intérêt à elle.

M. Monckton se rendit exactement à l'heure du dîné, & rien ne lui annonça plus de succès que le matin; car, non-seulement M. Arnott étoit déjà arrivé, mais il y trouva encore le chevalier Robert Floyer; & Cecile fut si fort
l'objet

l'objet des attentions de l'un & de l'autre , qu'il eut encore moins qu'auparavant l'occasion de lui parler fans être entendu de la compagnie.

Il ne fut cependant pas oisif ; la vue du chevalier occupa assez sérieusement toute sa pénétration : il chercha à deviner quelles pouvoient être ses vues. Sa sagacité se trouva pourtant en défaut ; car , quoique la direction constante de ses regards, tournés sans cesse vers Cecile , prouvât au moins qu'il étoit frappé de sa beauté , il montrait assez d'insouciance sur l'effet de son obstination à la fixer ; son peu d'empressement à s'entretenir avec elle , la confiance soutenue & l'aisance de sa conduite sembloient indiquer combien il étoit indifférent sur les sentimens qu'il lui inspiroit : insouciance tout-à-fait incompatible avec une véritable passion.

Il ne voyoit d'ailleurs rien dans Cecile que ce que la connoissance qu'il avoit de son caractère lui avoit donné lieu d'en attendre ; c'est-à-dire , une confusion qui prouvoit autant sa modestie que son indignation de la hardiesse avec laquelle on osoit la regarder.

Il retira donc très-peu de satisfaction de cette visite ; car , après le dîné , les dames passèrent dans une autre salle : & comme elles étoient engagées pour la soirée , elles n'inviterent point les hommes à prendre le thé. Il trouva cependant moyen , avant qu'elles quit-

tassent l'appartement, de lier une partie, pour se trouver le lendemain matin à la répétition d'un opéra nouveau; & il promit de les venir prendre.

Il ne resta après leur départ qu'autant que la décence l'exigeoit; la situation présente de son esprit ne lui permettoit gueres de prendre part à une conversation, qui, depuis la sortie de Cecile, ne pouvoit plus avoir rien d'intéressant pour lui.

C H A P I T R E V I I I.

Répétition d'opéra.

LE lendemain, entre onze heures & midi, M. Monckton retourna chez M. Harrel: il trouva en entrant, ainsi qu'il s'y attendoit, les deux dames, & M. Arnott, comme il le craignoit, prêt à les suivre. Il eut cependant à peine le tems de s'affliger de ce contretems; car il s'en présenta bientôt un nouveau par l'arrivée du chevalier Floyer, qui déclara qu'il étoit résolu de les accompagner au théâtre de Haymarket.

M. Monckton, pour déguiser son chagrin, prétendit qu'il falloit partir tout de suite, afin d'arriver avant l'ouverture. Ils étoient donc

prêts à fortir, lorsqu'ils furent arrêtés par l'arrivée de Morrice.

L'étonnement que sa vue causa à M. Monckton fut extrême. Il ignoroit que ce praticien fût connu de M. Harrel; car il se rappeloit que, lorsqu'ils s'étoient rencontrés dernièrement chez lui, c'étoit la première fois qu'ils s'étoient vus. Il en conclut donc naturellement que Cecile étoit l'objet de sa visite; mais il étoit en peine d'imaginer le prétexte qu'il auroit pu inventer pour la rendre plausible.

Le ton de familiarité sur lequel il paroissoit être avec toute la maison ne contribua pas à diminuer sa surprise; car, lorsque madame Harrel lui témoigna le regret qu'elle avoit d'être obligée de fortir, il la pria d'un air dégagé de ne pas se gêner pour lui, assurant qu'il lui seroit impossible de s'arrêter plus de deux minutes, & promettant, sans qu'on l'en priât, de revenir le lendemain. Et lorsqu'elle ajouta: nous ne serions pas si pressées de fortir, si nous n'allions à l'opéra assister à une répétition, il s'écria sur-le-champ: une répétition? Quoi, réellement, vous allez à la répétition? Eh bien, j'ai envie d'y aller aussi.

Alors, appercevant M. Monckton, il lui fit une profonde révérence, & lui demanda respectueusement comment il avoit laissé milady Marguerite, qu'il comptoit parfaitement rétablie de sa dernière indisposition; ajoutant

différentes questions sur ses arrangemens pour l'hiver.

Ces propos étoient peu propres à rendre sa présence supportable à M. Monckton, qui lui répondit assez sèchement, & continua à presser les Dames de partir.

Oh, s'écria Morrice, il est bien inutile de tant se presser : la répétition ne commence qu'à une heure.

Vous vous trompez, Monsieur, repartit M. Monckton : elle doit commencer à midi.

Ah! oui, vous avez raison, reprit Morrice. J'avois oublié le ballet, & j'imagine qu'on le répétera le premier. Permettez, Miss Beverley, que je vous demande si vous avez jamais vu la répétition d'un ballet?

Non, Monsieur.

En ce cas, je vous assure qu'elle vous fera le plus grand plaisir. Rien au monde n'est si comique que de voir ces *signors* & ces *signoras* faisant des cabrioles le matin. Oh, les *figuranti* ne sauroient manquer de vous amuser beaucoup. Vous n'avez certainement jamais vu de votre vie un pareil assemblage de gredins : ce qu'il y a de plus singulier, c'est de voir leurs visages; car, pendant tout le tems qu'ils sautent & font des entrechats sur le théâtre, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes & ne pouvoient contenir leur gaieté, ils ont l'air aussi grave & aussi lugubre que des enterreurs.

Gardez-vous bien de rien dire au détriment de la danse, s'écria le chevalier ; c'est elle seule qui soutient l'opéra, & je suis sûr que c'est l'unique chose à laquelle on fasse attention.

Les dames entrèrent alors dans le vis-à-vis de madame Harrel. Les hommes, après leur avoir donné la main pour y monter, furent joints par M. Morrice, qui les suivit sans se le faire dire, & se rendit avec eux à Haymarket.

La répétition n'étoit pas encore commencée ; madame Harrel & Cecile s'assurèrent d'une loge sur le théâtre, d'où les hommes de leur compagnie eurent soin de ne pas trop s'éloigner.

M. Gosport les ayant apperçues vint à elles, & ne tarda pas à lier conversation avec Cecile. Mademoiselle Larolles, avec quelques autres demoiselles, vint un moment après occuper la loge voisine, regarda, fit un signe de tête, & salua, avec sa pétulance ordinaire, madame Harrel, sans faire attention à Cecile, qui lui avoit pourtant fait la révérence la première.

Qu'est-il donc arrivé ? s'écria M. Gosport ; auriez-vous offensé votre petite amie la babilarde ?

Pas que je sache, repartit Cecile ; peut-être ne me reconnoît-elle pas.

Précisément au même instant, mademoiselle

Larolles frappa à la porte de la loge, & y entra pour s'entretenir avec madame Harrel, causa & rit quelques minutes avec elle, sans paroître s'appercevoir que Cecile y fût.

Qu'avez-vous donc fait à cette pauvre fille, lui dit M. Gosport à l'oreille, la dernière fois que vous l'avez vue? Auriez-vous parlé plus qu'elle?

Cela auroit-il été possible? lui répondit Cecile; je persiste à croire qu'elle ne me reconnoît pas.

Alors elle se leva: ce qui fit que mademoiselle Larolles, sans le vouloir, se tourna de son côté. Elle la salua de nouveau; mais à peine cette jeune Demoiselle daigna-t-elle lui rendre sa politesse, & d'un air piqué, elle se tourna subitement d'un autre côté; ensuite, faisant un signe de tête gracieux à madame Harrel, elle fut promptement rejoindre sa compagnie.

Cecile, très-étonnée, dit à M. Gosport: vous voyez à présent quelle a été notre présomption en supposant que la langue de cette jeune Demoiselle étoit toujours à notre disposition.

Ah, Mademoiselle! s'écria-t-il en riant, il n'y a plus ni constance ni consistance dans ce bas monde, non pas même dans la langue des personnes qui ont le plus de volubilité! Et si elles viennent à en manquer, sur qui pourrons-nous compter?

Sérieusement, repartit Cecile, je suis fâchée

de l'avoir offensée , d'autant plus que j'ignore comment & en quoi ; enforte que je ne fais quelle excuse lui faire.

Voulez-vous me choisir pour votre ambassadeur ? Lui demanderai-je la raison de ces hostilités ?

Elle le remercia , & il suivit mademoiselle Larolles , qui parloit alors très-sérieusement à monsieur Meadows , le même avec lequel elle s'entretenoit le jour que Cecile la vit pour la première fois chez madame Harrel. Il s'arrêta un moment pour lui laisser finir son discours , qu'elle conclut avec assez de vivacité par ces mots : je n'ai jamais rien vu de pareil de ma vie ; mais je me garderai bien de souffrir des airs de cette espèce ; elle peut bien y compter.

M. Meadows se contenta pour toute réponse d'étendre les bras avec un sourire languissant , & de bâiller. Alors monsieur Gosport , profitant de cet instant de silence , lui dit à demi-voix : Mademoiselle , on m'a dit quelque chose de fort extraordinaire sur votre compte.

Réellement ? repliqua-t-elle vivement. Dites-moi , je vous prie , de quoi il s'agit. Quelque chose sans doute de monstrueusement impertinent. Cependant je crois pouvoir vous assurer d'avance que rien n'est plus faux.

Votre assurance , s'écria-t-il , porte conviction , car ce rapport assure que vous avez cessé de parler.

Oh ! n'est-ce que cela ? repliqua-t-elle toute déconcertée. Je croyois qu'il étoit question de monsieur Sawyer ; on m'a si fort tourmentée à son sujet, que je ne peux plus l'entendre nommer.

Quant à moi je n'en ai jamais ouï parler ; ainsi ne craignez rien de ma part relativement à lui.

Bon dieu , M. Gosport ! comment pouvez-vous parler ainsi ? Je suis sûre que vous avez vu ce festin de nuit ; toute la ville en fut instruite au moment même.

Quel festin ?

Eh ! vous le savez bien ; mais vous faites ainsi pour que je vous le dise. Je n'ignore pas que l'on n'a parlé d'autre chose pendant un mois.

Vous êtes furieusement courageuse ce matin ! A peine y a-t-il deux minutes que je vous ai vu défier Miss Beverley ; & vous voilà déjà prête à combattre un nouvel antagoniste.

Oh ! quant à Miss Beverley , je dois vous prier de ne m'en jamais parler. Elle s'est conduite d'une manière si impertinente à mon égard , que je suis bien résolue à ne lui jamais adresser la parole.

Eh , quoi ? que vous a-t-elle donc fait ?

Oh ! vous ne sauriez vous figurer à quel point elle m'a manqué. Vous saurez que le jour de son arrivée à Londres , je la vis chez madame Harrel ; & dès le lendemain matin ,

j'allai moi-même en personne lui faire visite ; car je ne voulus pas lui envoyer une carte , parce que mon intention étoit réellement d'être polie à son égard. Eh bien , le jour d'après , elle n'approcha pas du logis , quoique je retournaſſe encore chez elle. Je n'y fis cependant aucune attention ; mais le troiſieme jour étant paſſé ſans qu'elle eût ſeulement daigné m'envoyer ſon billet , ce procédé me parut de la plus grande impoliteſſe ; actuellement il s'eſt écoulé plus d'une ſemaine , & je n'ai pas entendu parler d'elle : ainſi je ſuppoſe qu'elle ne ſe ſoucie pas de moi : j'en ai pris mon parti , & je renonce à ſa connoiſſance.

M. Goſport , ſatisfait de ſavoir la raiſon de ſa colere , retourna joindre Cecile , & l'informa de l'accuſation grave qu'on formoit à ſa charge.

Je ſuis du moins ſatisfaite de connoiſtre mon crime , dit-elle ; ſans cela j'aurois continué à pécher par ignorance , car je vous avoue que je n'aurois jamais penſé à lui rendre ſes viſites : dans le cas même où j'y aurois penſé , je n'aurois pas ſouſçonné avoir différé trop longtems.

Je ne ſuis pas en cela de votre avis , dit madame Harrel en l'interrompant : une premiere viſite doit ſans doute être rendue dans l'eſpace de trois jours.

Alors , répondit Cecile , j'ai une excuſe contre laquelle on ne ſauroit rien alléguer ,

car je me rappelle que le troisieme jour je la vis chez vous.

Oh ! cela ne fait rien à la chose ; vous deviez aller chez elle , ou lui envoyer votre billet : c'est tout comme si vous ne l'aviez pas vue.

L'ouverture commençant dans ce moment , la conversation en resta là. Cet opéra étoit le premier que Cecile eût entendu ; elle avoit pourtant quelque connoissance de la musique italienne , à l'étude de laquelle elle s'étoit appliquée avec soin ; le goût naturel qu'elle avoit pour cet art l'avoit engagée à fréquenter assidûment les concerts de Bury & de ses environs , & elle recevoit régulièrement de Londres les productions des plus grands maîtres. Cependant , le peu d'expérience qu'elle avoit acquise dans ce genre de musique imitative , servit plutôt à augmenter qu'à diminuer la surprise avec laquelle elle assista à ce chef-d'œuvre ; surprise dont la découverte de son ignorance ne fit pas la partie la moins considérable. Incapable de juger , par le peu qu'elle avoit appris , de ce qui lui restoit encore à apprendre , elle vit avec étonnement combien la musique écrite est peu propre à donner une juste idée de l'exécution : ainsi , n'ayant précisément que ce qu'il falloit de connoissance pour entrevoir les difficultés , & sentir une grande partie du mérite , elle prêta à l'opéra

une attention presque pénible, par l'application scrupuleuse qu'elle y apporta.

Mais que le plaisir & l'admiration que lui causa l'exécution générale furent foibles en comparaison de l'émotion vive que lui fit éprouver l'incomparable Pacchiarotti ! Combien elle le trouva supérieur à l'idée qu'elle s'en étoit formée ! Toute entière à l'impression que les sons de cet excellent chanteur faisoient sur son ame, elle sentoit ce qu'elle ne pouvoit expliquer, elle jouissoit de ce qu'elle ne pouvoit comprendre.

L'opéra qu'on répétoit étoit *Artaxerxès*. Cecile l'écoutoit avec d'autant plus de charme, qu'elle avoit lu d'avance les paroles de ce drame intéressant ; & comme le genre simple est toujours le plus agréable, rien ne lui plut davantage que la naïveté avec laquelle Pacchiarotti chantoit ces touchantes paroles : *sono innocente*. Sa voix, toujours tendre & passionnée, les rendoit d'un ton de douceur, de persuasion & de sensibilité, qui lui causa une émotion aussi nouvelle que délicieuse.

Mais quoiqu'elle fût peut-être la personne de toute la salle la plus étonnée, elle n'étoit cependant pas la seule que le plaisir transportât ; & quoique trop occupée elle-même pour faire attention au reste des spectateurs en général, elle ne put s'empêcher de remarquer qu'un vieillard, placé auprès d'une des décorations, appuyoit sa tête de manière à se ca-

cher le visage & à ne rien voir qui pût détourner son attention; & tandis que Pacchiarotti chanta, il soupira si profondément, que Cecile, frappée de son extrême sensibilité aux charmes de la musique, l'observa attentivement, toutes les fois que son ame se trouva assez libre pour pouvoir s'occuper de toute autre émotion que de la sienne.

Aussi-tôt que la répétition fut finie, les hommes de la compagnie de madame Harrel s'empresserent d'entourer sa loge; & Cecile reconnut alors que la personne dont l'enthousiasme avoit excité sa curiosité, étoit le même vieillard dont la conduite extraordinaire l'avoit si fort surprise chez M. Monckton. Le desir qu'elle avoit d'abord eu de se procurer quelque information à son sujet s'étant renouvelé, elle se préparoit à de nouvelles questions, lorsqu'elle en fut empêchée par l'arrivée du capitaine Aresby.

Celui-ci l'aborda avec un sourire qui annonçoit combien il étoit satisfait de lui-même; & après lui avoir dit à voix basse, qu'il espéroit qu'au moment où il avoit l'honneur de la voir elle étoit en parfaite santé, il s'écria: que la ville est horriblement déserte! Cette solitude est pétrifiante! J'imagine que vous ne vous trouvez pas à présent obsédée par le trop de monde.

A présent! répliqua M. Gosport; je croirois volontiers le contraire.

Réellement

Réellement ? répliqua le capitaine , sans s'appercevoir de l'épigramme. Je vous jure qu'à peine ai-je vu un être vivant. Avez-vous déjà essayé du Panthéon , Mademoiselle ?

Non , Monsieur.

Ni moi non plus ; je ne fais pas s'il y va quelqu'un cette année. Ce spectacle n'est pas mon spectacle favori ; rien de plus ennuyeux que de se tenir là longtems assis pour écouter de la musique. Avez-vous déjà fait l'honneur au *festino* de vous y arrêter un instant ?

Non , Monsieur.

Permettez - moi donc de vous supplier de vouloir en essayer.

Oui , vous avez raison , s'écria madame Harrel , j'ai réellement tort à cet égard : j'aurois dû vous engager à souscrire ; mais , bon Dieu ! je n'ai encore rien fait pour vous , & vous ne me le rappelez pas ! Nous avons l'ancienne musique & le concert d'Abel. Quant à l'opéra , nous pourrons prendre une loge pour nous deux. Il ne faut pourtant pas oublier d'essayer du concert des Dames. Nous avons encore cinquante autres endroits dont nous devons nous occuper.

O jours de folie & de dissipation ! s'écria une voix peu éloignée. O vous , partisans de l'oisiveté & du luxe ! qu'inventerez - vous encore pour perdre le tems ? Jusqu'ou pousserez-vous vos efforts pour l'anéantissement de toute vertu ?

Tout le monde parut étonné. M^{de} Harrel se contenta de dire froidement : Ma chère , ce n'est que le misanthrope.

Le misanthrope ! répéta Cecile , qui vit que ces exclamations procédoient de celui qui avoit été précédemment l'objet de sa curiosité. Est-ce-là le nom sous lequel cet homme est connu ?

Il est connu sous plus de cinquante noms , ajouta M. Monckton ; ses amis lui donnent celui de *moraliste* ; les jeunes D^{emoiselles} l'appellent la *tête fêlée* ; les maccaronis , *Pours* ; enfin , il est désigné sous toutes sortes de noms , le sien seul est excepté.

Je vous assure , Madame , que c'est un malheureux tout-à-fait *pétrifiant* , dit le capitaine ; il *m'obsède par-tout*. Si j'avois su qu'il fût si près , je me serois bien gardé de rien dire.

C'est ce dont vous vous êtes acquitté tout aussi bien , s'écria M. Gosport , que si vous en aviez été instruit d'avance ; & alors il vous auroit été impossible de mieux faire.

Le capitaine qui n'avoit point entendu ce propos , plutôt dirigé contre lui qu'adressé à sa personne , continua de parler à Cecile : Oserois-je espérer que vous daignerez nous honorer de votre présence à notre bal masqué du Panthéon ? On ne distribuera que cinq cent billets , & la souscription ne sera que de trois guinées & demi.

O dignes objets de charité & de munificence ! s'écria de nouveau l'inconnu. O vous, êtres malheureux, mourant de faim & de misère, approchez, écoutez ces discours insensés de l'opulence ! Approchez, vous qui êtes nus & qui manquez de pain, & vous saurez l'usage auquel on destine cet argent, qui auroit suffi à vous procurer les vêtemens & la nourriture dont vous avez besoin.

Cet étrange fou, dit le capitaine, devrait réellement être renfermé. Il m'a donné déjà tant de dégoûts, que je le crois tout-à-fait dangereux. Je me suis fait une loi, toutes les fois que je l'apperçois, de ne jamais ouvrir la bouche.

Où l'avez-vous donc si souvent rencontré ? lui demanda Cecile.

Mais, répondit le capitaine, par-tout ; il n'y a pas d'ours plus sauvage dans toute la ville. Mais la circonstance où il me parut le plus pétrifiant, fut celle où j'eus l'honneur de danser avec une très-jeune Demoiselle qui ne faisoit que de sortir de sa pension, & dont les parens avoient jeté les yeux sur moi pour l'introduire dans le monde. Tandis que je faisois mon possible pour l'amuser, il s'avança, &, avec ses manières extraordinaires, lui dit que toutes mes paroles n'avoient pas le moindre sens. J'avoue que je n'ai jamais été aussi tenté d'être enragé contre quelqu'un de cet âge-là, que dans cette occasion.

M. Arnott ayant averti les Dames que leur carrosse les attendoit, elles sortirent de leur loge; mais comme Cecile n'avoit encore jamais vu l'intérieur d'un théâtre, M. Monckton, espérant que tandis qu'elle s'amuseroit à les regarder, il trouveroit l'occasion de lui glisser quelques mots, demanda à Morrice pourquoi il ne faisoit pas voir les décorations. Celui-ci, n'étant jamais plus content que lorsqu'on l'employoit, assura que c'étoit la chose du monde qu'il *aimoit le mieux*, & demanda la permission d'en faire les honneurs à madame Harrel, qui, cherchant toujours avec empressement tout ce qui lui promettoit quelque distraction, accepta son offre.

Ils se rendirent tous sur le théâtre; leur compagnie étoit la seule qui ne se fût pas retirée.

Nous allons faire ici une entrée triomphante, s'écria le chevalier; toutes les fois que je monte sur les planches, j'ai presque envie de devenir comédien.

Il seroit bien singulier à votre âge, s'écria M. Gosport, que vous eussiez attendu jusqu'à présent à prendre ce parti.

A mon âge! répéta-t-il: qu'entendez-vous par-là? Me prenez-vous pour un vieillard?

Non, Monsieur; mais je vous prends pour quelqu'un qui a passé l'âge de l'enfance, & conséquemment qui a fini son apprentissage avec les acteurs auxquels il a eu à faire sur

le grand théâtre du monde, & commencé au moins depuis quelques années à voler de ses propres ailes.

Allons, s'écria M. Morrice; voulez-vous que nous déclamions quelque morceau pathétique? Cela nous réchauffera.

Volontiers, dit le chevalier, pourvu que ce soit pour un objet réel qui en vaille la peine: par exemple, si Miss Beverley vouloit se charger du rôle de Juliette, elle n'auroit qu'à dire un mot, je serois à ses ordres & prêt à m'acquitter de celui de Roméo.

Dans ce moment, l'inconnu, quittant le coin où il s'étoit confiné, s'avança tout-à-coup, & se plaçant devant eux, il lança sur Cecile un regard de pitié. Pauvre innocente, s'écria-t-il, combien de persécuteurs s'attachent à tes pas! Se peut-il que tu ne t'apperçoives pas encore de leurs vues perfides? Ils t'ont marquée pour leur victime, & ils te regardent déjà comme une proie qui ne sauroit leur échapper.

Cecile, extrêmement frappée d'une pareille apostrophe, s'arrêta tout court, & parut fort émue. Le vieillard ne s'en apperçut pas plutôt, qu'il ajouta: que ce soit le danger, & non l'avertissement, qui t'affecte! Chasse loin de toi les flatteurs & les imposteurs qui t'assiegent; recherche la société des gens vertueux, soulage le pauvre, & préserve-toi du préci-

pice, dont l'opulence, sourde aux plaintes du misérable, est menacée.

Après avoir proféré ces derniers mots avec beaucoup de force & d'énergie, il passa gravement au milieu d'eux, & disparut.

Cecile, trop étonnée pour être en état de parler, resta quelque tems immobile; formant en elle-même différentes conjectures sur le sens d'une exhortation aussi pathétique & aussi extraordinaire.

Le reste de la compagnie n'étoit guere moins troublé qu'elle. Le chevalier, M. Monckton & M. Arnott, tous occupés de leurs vues particulieres, s'imaginèrent que cet avis y avoit quelque rapport. M. Gosport, de son côté, étoit fâché de se voir confondu avec eux, & qu'on lui eût aussi donné les épithètes de flatteur & d'imposteur. Madame Harrel ne pouvoit pardonner d'avoir été arrêtée dans sa promenade; & le capitaine Aresby, pâlisant à la vue de ce vieillard, se retira à l'instant qu'il parut.

Au nom du ciel, s'écria Cecile, après qu'elle fut un peu remise de sa consternation, quel est cet homme, & que peut-il prétendre? Il est impossible que vous, M. Monckton, n'en sachiez quelque chose; car c'est chez vous que je l'ai vu pour la première fois.

Je vous assure, répondit celui-ci, qu'alors je ne le connoissois pas, & que je n'en fais guere davantage à présent. Belfield l'avoit

ramassé quelque part, & me demanda la permission de l'amener au logis : il l'annonça sous le nom d'*Albano*. Son caractère me parut tout-à-fait singulier ; & Belfield, passionné de tout ce qui a l'apparence d'originalité, en étoit très-entêté.

Ce vieillard a diablement d'humeur, s'écria le chevalier ; & s'il continue toujours sur le même ton, il court grand risque d'avoir les oreilles coupées.

Je n'ai encore rencontré personne dont la conduite fût aussi extraordinaire que celle de cet homme, dit M. Gosport ; il a l'air de détester le genre humain, & cependant il n'est jamais un moment seul ; il se fourre dans toutes les compagnies, sans jamais se lier avec personne : il joue ordinairement le rôle d'observateur sévère & silencieux ; ou s'il lui arrive de parler, ce n'est que pour débiter quelque sentence, quelque moralité, ou des censures amères & piquantes.

On vint de nouveau annoncer que le carrosse étoit prêt. M. Monckton saisit la main de Cecile, & M. Morrice s'empara de celle de madame Harrel. Le chevalier & M. Gosport saluerent & partirent. Quoiqu'ils eussent quitté le théâtre, & qu'ils fussent arrivés au haut d'un petit escalier qui leur restoit à descendre, M. Monckton, se voyant débarrassé de tous les importuns, à l'exception de M. Arnott qu'il espéroit écarter aussi, ne put résister au

desir de faire une nouvelle tentative, pour se procurer une conversation de quelques minutes avec Cecile. Pour cet effet, s'adressant encore à M. Morrice, il s'écria : Je ne crois pas que vous ayez encore fait voir à ces Dames aucune des machines du derriere des couliffes.

Je l'avoue, repartit Morrice ; je ne leur en ai montré aucune. Ne conviendrait-il pas que nous retournassions sur nos pas ?

J'en ferois enchantée, dit madame Harrel. Et ils retournerent.

M. Monckton profita habilement de l'occasion qui se présentoit, pour dire à Cecile : Mademoiselle, ce que j'avois prévu n'a pas manqué d'arriver. Vous êtes environnée de gens rufés & mal intentionnés, intéressés, faux & hypocrites, qui n'ont d'autre but que de s'emparer de votre fortune, & dont les vues mercenaires, si vous n'y prenez garde...

Un cri perçant de madame Harrel l'empêcha de continuer. Cecile, fort alarmée, le quitta pour en apprendre la cause. M. Monckton ne put s'empêcher de la suivre, & fut mortifié outre mesure, [en voyant cette dame rire de toutes ses forces, & que cette joie immodérée étoit causée par le trop grand empressement de M. Morrice, qui, en faisant les honneurs du théâtre, s'étoit accroché à une coulisse qui lui étoit tombée sur la tête.

Il fut impossible de s'arrêter plus long-tems ;

& M. Monckton , en conduisant les dames à leur carrosse , eut besoin de toute sa patience & de toute sa raison pour s'empêcher de reprocher à Morrice son étourderie & sa mal-adresse.

La toilette , le diné en nombreuse compagnie à la maison , ensuite l'assemblée au-dehors , remplirent , comme à l'ordinaire , le reste de la journée.

C H A P I T R E IX.

Priere très-humble.

LE lendemain Cecile , d'après les remontrances plusieurs fois réitérées de Mde. Harrel , se détermina enfin à faire à Mlle. Larolles la visite que l'usage exigeoit. Elle vit combien il lui seroit difficile , dans sa position présente , d'exécuter les changemens qu'elle avoit projetés dans sa maniere de vivre , & elle conclut qu'il convenoit de ne rien faire qui pût lui donner un air de singularité jusqu'à l'époque de sa majorité , où elle seroit libre d'agir selon sa volonté. Cependant , depuis qu'elle avoit oui les instructions emphatiques & salutaires du mentor inconnu qu'elle avoit rencontré à l'opéra , elle étoit plus résolue que jamais à disposer de son tems & de ses richesses d'une

façon plus analogue à ses goûts, & plus conforme aux lumières de sa conscience.

Madame Harrel s'excusa de l'accompagner, parce qu'elle avoit donné rendez-vous à un architecte qui devoit lui apporter un plan que son mari & elle vouloient examiner. Il s'agissoit de construire un petit bâtiment du moment, à Violet-Bank, où ils se proposoient après Pâques, de représenter quelques piéces de théâtre.

Mifs Beverley, descendue à la porte de la rue pour monter dans le carrosse qui l'attendoit, fut frappée de l'aspect d'une femme de moyen âge, qui se tenoit à quelque distance, & paroissoit saisie de froid. Au moment où elle parut, elle remarqua qu'elle joignoit les mains d'un air suppliant, & s'approchoit de la voiture.

Cecile s'arrêta pour la considérer. Son habillement, quoiqu'extrêmement simple, étoit cependant plus propre que ne l'est ordinairement celui des mendiens. Elle réfléchit quelque tems à ce qu'elle pourroit lui présenter. La pauvre femme continuoit cependant à s'avancer, mais avec une lenteur qui indiquoit une excessive foiblesse. Lorsqu'elle fut plus proche, & qu'elle eut levé la tête, elle présenta l'image la plus complete de la douleur; elle étoit si défaite, si pâle, que Cecile en fut effrayée.

Les mains toujours jointes, & d'une voix dont elle paroissoit elle-même redouter les

accents, elle s'écria: ô Madame, daignez avoir la complaisance de m'écouter!

Vous écouter? repartit Cecile, en mettant sur-le-champ la main dans sa poche pour en tirer sa bourse. Très-certainement; dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Le ciel, Madame, vous récompense de votre bonté! s'écria la femme d'un ton plus assuré; je craignois de vous fâcher: mais j'ai vu le carrosse devant la porte, & j'ai voulu faire une tentative: quel qu'en soit le succès, je ne saurois en être plus mal; la misère, Madame, donne de la hardiesse.

Me fâcher! repartit Cecile, en tirant un écu de sa bourse. Non, assurément. Qui pourroit contempler votre indigence, & éprouver d'autre sentiment que celui de la pitié?

Ah! madame, repliqua-t-elle; je pleurerois presque en vous entendant parler ainsi, quoique j'eusse cru de ne plus répandre de larmes depuis que j'ai cessé d'en verser pour mon pauvre Guillaume.

Avez-vous donc perdu un fils?

Oui, madame; mais il étoit trop bon pour rester plus long-tems sur cette terre: aussi ai-je tout-à-fait cessé de le regretter.

Entrez, ma bonne femme, dit Cecile; il fait trop froid pour rester ainsi à l'air; vous paroissez déjà toute transie: entrez, pour que je puisse m'entretenir avec vous.

Elle ordonna alors au cocher de faire le

tour de la place , & de l'attendre , disant ensuite à cette femme de la suivre. A peine furent-elles entrées dans une salle basse , qu'elle lui demanda ce qu'elle pouvoit faire pour son service ; ajoutant , par un mouvement de compassion , tandis qu'elle parloit , un second écu à celui qu'elle tenoit déjà dans la main.

Vous pouvez tout , Madame , répondit la pauvre femme , il ne s'agit que de plaider notre cause auprès de Monsieur : il ne connoît guere notre profonde misere , parce que sa situation est bien différente de la nôtre. Je me garderois bien de l'importuner si souvent , si la nécessité ne m'y contraignoit.

Cecile , frappée de ces mots , *il ne connoit guere notre profonde misere , parce que sa situation est bien différente de la nôtre* , eut de nouveau honte de la modicité du présent qu'elle se proposoit de lui faire ; tirant une autre demi-guinée de sa bourse , elle lui dit : ceci pourra-t-il vous être de quelque secours ? Une guinée suffira-t-elle pour vous procurer ce qui vous est nécessaire ?

Je vous remercie très-humblement , Madame , dit la femme en faisant une profonde révérence ; voulez-vous que je vous en donne un reçu ?

Un reçu ? s'écria Cecile avec vivacité , de quoi ? Hélas , nos comptes ne sont point encore soldés , & je me propose bien de faire quelque chose de mieux pour vous , dès que je me

serai convaincue que vous en êtes aussi digne que votre extérieur me l'annonce.

Vous êtes trop bonne, Madame; je vous offrois un reçu de l'argent que vous venez de me donner, que je croyois être un à-compte.

Un à-compte! de quoi? Je ne vous comprends pas.

Votre mari ne vous auroit-il jamais parlé, Madame, de ce qu'il nous doit?

De ce qu'il vous doit?

Oui, Madame, de nos comptes pour l'ouvrage fait au nouveau temple de la campagne de Violet-Bank; c'est le dernier un peu considérable que mon pauvre mari ait été capable de faire; & c'est en y travaillant qu'il a gagné sa maladie.

Quel ouvrage? quelle maladie? s'écria Cecile. Qu'est-ce que votre mari avoit à faire à Violet-Bank?

Il est charpentier de sa profession, Madame. J'imaginois que vous auriez pu vous rappeler le pauvre Hill, & que vous l'auriez peut-être apperçu.

Non, je n'y ai jamais mis le pied; sans doute vous me prenez pour madame Harrel.

Sûrement, Madame, j'ai cru jusqu'à présent que vous l'étiez.

Vous vous trompez; mais dites-moi ce que c'est que ce compte.

C'est un mémoire, Madame, pour un ouvrage très-pénible, un ouvrage, Madame,

qui coûtera sûrement la vie à mon mari ; & quoique je n'aie cessé jour & nuit de solliciter M. Harrel pour en obtenir le paiement, que je lui aie adressé plusieurs lettres pour exposer notre misère , & le supplier d'y avoir égard , il m'a été impossible d'en arracher un seul schelling. Actuellement les domestiques , loin de me laisser la liberté de lui parler , me refusent même la porte. Ah ! Madame , vous qui paroissez si sensible , daignez intercéder en notre faveur ! Assurez - le que mon pauvre mari ne sauroit plus vivre ; dites-lui que mes pauvres enfans meurent de faim ; ajoutez que mon pauvre Guillaume , qui nous aidait à subsister , est mort ; que toutes mes peines & le travail que mes forces me permettent de faire ne suffisent pas à nous nourrir.

Grand dieu ! s'écria Cecile très-émue , quoi ! ce que vous sollicitez avec tant d'humilité , est un argent qui vous appartient si légitimement ?

Oui , Madame , c'est un argent gagné honnêtement , légitimement , & à la sueur de notre front. M. Harrel ne le fait que trop , & il vous le dira lui-même.

Cela est impossible , repartit Cecile ; il l'ignore sans doute , & je m'engage à l'en informer au plus tôt. A combien se monte ce compte ?

A vingt-deux livres sterling , Madame.

Comment , il ne se monte qu'à cela ?

Ah ! Madame , vous autres gens riches , vous n'imaginez guere ce qu'est une pareille

bonne pour des pauvres comme nous. Une malheureuse famille, telle que la mienne, vivant de son travail, s'entretient longtems avec cet argent, & en le possédant, se croit presqu'en paradis.

Pauvre digne femme! ajouta Cecile, le cœur gros, & retenant à peine ses larmes, si vingt deux livres vous procurent une si grande satisfaction, il seroit réellement bien cruel qu'on vous fit attendre plus longtems une somme si modique, & que vous réclamez à si juste titre, sur-tout votre débiteur étant en état de vous payer sans s'incommoder. Attendez-moi ici un moment, & je vous apporterai tout de suite votre argent.

Elle la quitta sur-le-champ, & revint au salon, où elle ne trouva que monsieur Arnott, qui lui dit que monsieur Harrel étoit à la bibliothèque avec sa sœur & quelques amis. Cecile lui dit en peu de mots de quoi il s'agissoit, & le pria d'avertir monsieur Harrel qu'elle souhaitoit de lui parler. M. Arnott secoua la tête, & obéit.

Les deux beaux-freres revinrent ensemble; & monsieur Harrel lui adressant la parole d'un air satisfait: Miss Beverley, lui dit-il, je suis charmé que vous ne soyez pas encore partie: nous avons grand besoin de vos conseils; voudriez vous bien prendre la peine de monter?

Tout-à-l'heure, répondit-elle; il faut auparavant que je vous entretienne au sujet

d'une pauvre femme à laquelle j'ai parlé par hafard , & qui m'a fuppliée de vous engager à acquitter une petite dette qu'elle imagine que vous avez oubliée , & dont vraifemblablement vous n'avez jamais eu aucune connoiffance.

Une dette ? s'écria-t-il en changeant fubitement de ton ; qui eft cette femme ?

Je penfe qu'elle fe nomme Hill. C'eft la femme du charpentier que vous avez employé à la construction d'un nouveau temple à Violet-Bank.

Comment , quoi , cette femme ? Eh bien ! Eh bien , je penferai à la faire payer. Allons , ne perdons pas de tems , venez avec moi à la bibliotheque.

Qui , moi ! après avoir fi mal réuffi dans ma commiffion ? J'ai promis d'intercéder pour elle , & de faire enforte qu'elle eût tout de fuite fon argent.

Bon , il n'y a rien de fi prefé : je chercherai fon compte : je ne fais ce que j'en ai fait.

Je cours la rejoindre , & lui en demander un fecond.

Je ne le permettrai jamais ; elle pourra m'en envoyer un autre dans quelques jours. Elle mériteroit que je la fiffe attendre encore une année , pour la punir de l'impertinence qu'elle a eue de vous rompre la tête de cette affaire.

Elle ne m'en a parlé que par un pur hafard , je lui ai promis de faire enforte qu'elle fût payée. C'eft à vous maintenant à me faciliter

les moyens de m'acquitter de ma promesse. Il doit vous être à peu près égal de lui remettre aujourd'hui ces vingt-deux livres, ou de ne les lui donner que dans un mois. Mais cette différence pour cette pauvre malheureuse est si considérable, qu'il y va pour elle de la vie ou de la mort; car elle m'a assurée que son mari étoit sur le bord de la fosse, que ses enfans mouroient presque de faim; & quoique son extérieur annonce la plus grande misère, ils n'ont cependant d'autre support que son travail & ses soins.

Oh! s'écria monsieur Harrel en riant; il faut avouer qu'elle vient de vous conter une histoire bien lamentable! Elle s'est sans doute apperçue que vous arriviez tout nouvellement de province. Si vous ajoutez foi à tous les contes de cette espece, vous ne ferez pas un instant tranquille; & il ne vous restera jamais un sou dans votre bourse.

Cette femme, répondit Cecile, ne sauroit chercher à m'en imposer; son visage porte des marques trop évidentes & trop effrayantes des peines qu'elle éprouve.

Bon, bon! ajouta-t-il; lorsque la ville vous sera mieux connue, il sera plus difficile de vous tromper; vous verrez qu'il n'est rien de si commun que de trouver des femmes de cette espece, qui, pour vous émouvoir, parlent d'un mari malade & de cinq petits enfans mourans de faim. Ce sont des moyens

usés , qui ne produisent plus aucun effet , & dont on se moque.

Je ne me moquerai jamais des malheureux ; & les cœurs durs qui verront leurs peines avec indifférence , n'auront rien de commun avec moi. Cette pauvre femme , dont j'ai osé entreprendre la cause , n'eût-elle point d'enfans , seroit encore elle-même un objet de pitié. Elle est si foible , qu'à peine peut-elle se traîner ; & si pâle , qu'elle paroît presque mourante.

Imposture que tout cela ; rien n'est plus certain. A peine vous aura-t-elle quittée , qu'elle cessera de se lamenter.

Non , Monsieur , lui repliqua Cecile un peu impatientée ; rien ne m'engage à soupçonner qu'elle ait la moindre envie de me tromper ; puisqu'elle ne vient point ici comme mendicante , quoique sa pauvreté l'y autorisât ; elle y vient pour solliciter le paiement d'un ouvrage que son mari a fait ; & si elle en impose à cet égard , rien de si facile que de découvrir la fraude.

A ces mots , monsieur Harrel se mordit les lèvres & parut pendant quelques momens assez déconcerté ; mais , s'étant bientôt remis , il dit d'un air aisé : comment a-t-elle fait pour parvenir jusqu'à vous ?

Je l'ai trouvée à la porte de la rue. Dites-moi , je vous prie , auriez-vous quelque objection contre ce mémoire ?

Je ne saurois encore en former aucune ; je n'ai pas eu le tems de l'examiner.

Vous savez cependant qui est cette femme , & que son mari a travaillé pour vous ; par conséquent il est vraisemblable que l'argent qu'elle demande est bien légitimement dû. Cela est-il vrai , ou non ?

Oui , oui , j'avoue que je connois cette femme ; elle a bien pris soin de me le rappeler. Voilà neuf mois qu'elle ne cesse de me tourmenter.

Cette réponse ferma la bouche à Cecile ; elle avoit supposé jusqu'alors , que la vie dissipée de M. Harrel l'avoit empêché de s'apercevoir de l'injustice de son procédé ; mais lorsqu'elle reconnut qu'il en étoit si bien informé , & qu'il avoit pu souffrir avec indifférence , qu'une pauvre femme l'eût tous les jours pendant neuf mois sollicité vainement pour obtenir le paiement d'une dette aussi légitime , elle en fut aussi surprise que révoltée. Ils garderent l'un & l'autre , pendant quelques momens , le plus profond silence. Ensuite , M. Harrel bâilla , étendit les bras , & demanda nonchalamment : mais pourquoi le mari ne vient-il pas lui-même ?

Ne vous ai-je pas déjà dit , repartit Cecile , qui s'attendoit peu à une pareille question , qu'il étoit très-malade , & hors d'état de travailler ?

Eh bien ! dès qu'il fera mieux , ajouta-t-il en s'avancant vers la porte , il n'a qu'à venir , & je lui parlerai.

Cecile , accablée de cet excès d'insensibilité , se tourna machinalement du côté de M. Arnott, d'un air qui sembloit implorer son assistance. Celui-ci baissa la tête , & craignant de rencontrer ses yeux , sortit brusquement.

M. Harrel , se tournant alors à moitié , quoique sans envisager Cecile , lui dit familièrement : Eh bien ne voulez-vous pas venir ?

Non , Monsieur , répondit-elle froidement.

Il continua son chemin , & remonta à la bibliothèque , la laissant aussi surprise que mécontente de la conversation qu'ils venoient d'avoir ensemble. Grand dieu , s'écria-t-elle , quelle étrange insensibilité ! Laisser périr de faim une malheureuse famille , uniquement par opiniâtreté , & pour prouver que sa misère n'est pas telle qu'on la dépeint ! Ajouter à sa calamité , en retenant le salaire qui lui est dû , & qu'on sera à la fin forcé de lui donner , quoique l'indolence , l'oubli ou l'injustice s'obstinent à le lui refuser ! Que mon oncle connoissoit peu , qu'il étoit loin de soupçonner le caractère du tuteur auquel il m'a confiée !

Avant qu'elle fût sortie de la salle , un des domestiques vint lui dire que son maître la prioit de se rendre à la bibliothèque. Peut-être se repent-il , dit-elle en elle-même ; & flattée de cette idée , elle se hâta de l'aller joindre.

Il étoit avec sa femme , le chevalier Robert Floyer & deux autres personnes ; dissertant

tout à leur aise autour d'une grande table couverte de plans & de modeles en petit.

M. Harrel lui adressa tout de suite la parole, & lui dit : Vous m'avez fait un grand plaisir de venir ici ; nous ne saurions rien conclure avant de vous avoir consultée : ayez la bonté de jeter la vue sur ces différens modeles, & dites-moi celui que vous trouvez le plus de votre goût ?

Cecile, sans avancer d'un seul pas, resta immobile à la vue de ces plans pour la construction de nouveaux édifices, tandis que les ouvriers qui avoient construit les anciens n'étoient point encore payés. La cruelle sottise qu'il y avoit à vouloir élever de nouveaux trophées au luxe, lorsque ceux qu'on venoit à peine de finir avoient occasionné la ruine des malheureux qui y avoient travaillé, excita en elle une indignation qu'elle crut inutile de chercher à déguiser. L'aisance & l'air dégagé de l'auteur de ces injustices lui inspirèrent autant d'aversion que de répugnance, & se rappelant la leçon que lui avoit donné l'étranger à la répétition de l'opéra, elle résolut de changer de demeure le plutôt qu'elle pourroit, répétant en elle-même : *Oui, j'aurai soin de me soustraire à la destruction dont l'opulence sourde aux plaintes du misérable est menacée.*

Madame Harrel, étonnée de son silence & de son air férieux, lui demanda si elle étoit malade, & pourquoi elle avoit différé sa visite

à mademoiselle Larolles. Le chevalier Floyer, se tournant alors tout-à-coup de son côté pour la considérer plus à son aise, lui dit : Commenceriez-vous déjà à vous ressentir des influences de l'air de Londres ?

Cecile tâcha de recouvrer sa tranquillité & de répondre de son ton ordinaire à ces différentes questions, elle persista néanmoins à refuser de donner aucun avis relativement aux plans ; & après y avoir jeté un coup-d'œil en passant, elle se retira.

M. Harrel, qui, dans le fond de l'ame, connoissoit mieux que personne la raison d'une pareille conduite, se garda bien d'en donner l'explication ; & voyant avec peine qu'elle étoit plus affectée qu'il ne l'auroit cru d'une affaire qui, à ses yeux, étoit si peu importante, il chercha à l'appaiser. En conséquence il la suivit, & lui dit : Miss Beverley, sera-ce assez tôt demain de s'occuper de votre protégée ?

Oui sans doute, répliqua-t-elle, agréablement surprise d'une pareille question.

En ce cas, ayez la complaisance de la faire avertir de venir me trouver demain matin.

Charmée d'une commission aussi inattendue, elle le remercia par un gracieux sourire de l'en avoir chargée ; & en se pressant de descendre pour porter cette bonne nouvelle à celle qui l'attendoit, elle inventoit mille excuses pour justifier les délais qu'elle avoit essuyés jusq' alors, se persuadant facilement

que M. Harrel, qui commençoit à reconnoître l'injustice de sa conduite, se proposoit d'en changer par la suite.

Elle fut reçue par la pauvre femme qu'elle avoit une si grande envie d'obliger, d'un air si satisfait, qu'elle imagina que M. Harrel avoit déjà trouvé moyen de l'informer de ce qu'il l'avoit chargée de lui annoncer. Elle s'apperçut bientôt de son erreur; car aussi-tôt qu'elle l'eut informée de sa réponse, elle branla la tête, & dit : Ah ! Madame, c'est toujours le même langage ; il me remet continuellement au lendemain. Mais je suis actuellement en état de supporter de nouveaux délais ; ainsi, je me garderai bien de me plaindre de ce contre-tems ; l'indulgence que je viens d'éprouver de votre part, suffiroit pour me faire tout oublier. S'il m'étoit possible de cesser de penser au pauvre Guillaume, tout le reste seroit peu de chose ; mais, Madame, toutes les fois que mes autres soucis commencent à se dissiper, alors ce souvenir me tourmente plus fortement que jamais.

Je voudrois encore, s'il étoit possible, répondit Cecile, alléger en cela votre douleur ; malheureusement cela n'est pas en mon pouvoir : tâchez d'y moins penser, & occupez-vous uniquement de votre mari & des autres enfans qui vous restent : demain vous toucherez votre argent, & j'espère que cela vous inspirera un nouveau courage. Ayez soin, je vous prie, de consulter un médecin sur la

maniere dont votre mari doit être médicamenté & nourri. Je vais vous donner de quoi payer sa premiere visite ; & s'il est nécessaire qu'il en fasse d'autres par la suite , ne craignez pas de me le faire connoître.

En parlant ainsi , la compatissante Cecile ouvroit de nouveau sa bourse ; mais madame Hill lui saisissant la main , s'écria : Non , Madame , non , je ne suis point venue ici pour abuser de vos bontés. Bénie soit l'heure où j'y suis arrivée ! Ah ! si mon pauvre Guillaume vivoit encore , il se joindroit à moi , & m'aideroit à vous exprimer toute l'étendue de ma reconnoissance.

Elle lui dit alors , qu'elle se trouvoit actuellement pourvue pour longtems , & que pendant son absence , un monsieur étoit entré dans la chambre où elle étoit , & lui avoit donné cinq guinées.

Cecile ne douta pas , d'après la description qu'elle lui en fit , que cette personne ne fût M. Arnott. Cette libéralité de sa part , si analogue à sa façon de penser , lui donna la meilleure opinion possible de son caractère , & affermit encore l'estime que ce vertueux jeune homme lui avoit inspirée. Elle remit donc à une autre occasion le secours qu'elle destinoit à la femme Hill ; & en lui recommandant de la faire demander le lendemain lorsqu'elle viendroit recevoir son paiement , elle la renvoya auprès de son mari.

Contente

Contente du bien qu'elle avoit fait , & de celui qu'elle espéroit faire encore , Miss Beverley monta gaiement en carrosse & se rendit chez mademoiselle Larolles , qu'elle ne trouva point au logis , & pour qui elle laissa , selon l'usage , une carte avec son nom & le sujet de sa visite. Ensuite elle revint chez elle , sans songer pour le moment à voir ses deux autres tuteurs.

Les promesses de M. Harrel lui avoient inspiré une confiance entiere ; & pour lui en marquer son contentement , elle eut pour lui , pendant toute la journée , des égards plus marqués qu'à l'ordinaire. M. Arnott , de son côté , enchanté d'avoir obtenu une approbation dont il faisoit tant de cas , & qu'il lisoit dans les beaux yeux de Cecile , se trouvoit amplement récompensé de ses cinq guinées , & auroit volontiers donné à ce prix tout ce qu'il possédoit au monde.

C H A P I T R E X.

Provocation.

LE lendemain , après qu'on eut déjeûné , Cecile attendit impatiemment des nouvelles de la pauvre femme du charpentier. Mais,

quoique M. Harrel , qui déjeûnoit ordinairement dans sa chambre , entrât chez sa femme à l'heure qu'il avoit coutume de s'y rendre pour voir ce qui s'y passoit , il n'en fit pas la moindre mention. En conséquence , elle descendit elle-même dans la salle , pour demander aux domestiques s'ils n'avoient point vu madame Hill.

Oui , lui répondirent-ils , elle a parlé à Monsieur , & s'en est retournée.

Elle rentra alors chez madame Harrel , où le desir qu'elle avoit de s'instruire de ce qui s'étoit passé la retint , quoique l'arrivée du chevalier Floyer lui eût fait souhaiter de se retirer. Elle ne savoit si elle devoit imputer à un défaut de mémoire , ou au dessein formel d'éluder l'effet de sa promesse , le silence que M. Harrel affectoit de garder à cet égard.

Ils eurent au bout de quelques minutes la visite de M. Morrice , qui venoit , leur dit-il , pour prévenir les Dames qu'il y auroit le lendemain matin à l'opéra , une grande répétition d'un nouveau ballet , où , quoiqu'on eût assez de peine d'être admis , il tâcheroit , pour peu que cela leur fit plaisir , de leur procurer l'entrée.

Madame Harrel se trouvant engagée ailleurs , refusa son offre. Alors , s'adressant à Cecile , il lui dit : Y a-t-il longtems , Mademoiselle , que vous n'avez vu notre ami Monckton ?

Je ne l'ai pas vu , Monsieur , depuis le jour de la répétition.

C'est un très-galant homme , continua-t-il ; & sa maison de campagne est charmante : on y est tout aussi bien que chez soi. N'y avez-vous jamais été , Chevalier ?

Jamais , répliqua celui-ci. Quelle raison auroit pu m'y engager ? Auroit-ce été pour y voir une vieille femme , à qui il ne reste pas une seule dent dans la bouche , assise au haut de sa table , & contrariant sans cesse son mari ? Par dieu ! j'aimerois mieux être condamné à faire cent milles par jour pendant un mois entier , que de m'exposer à un pareil spectacle.

Oh mais , si vous saviez comme elle fait les honneurs de la maison , répliqua Morrice ! Quant à moi , j'ai toujours le plus grand soin de l'éviter , & de ne me trouver avec elle que précisément à l'heure des repas.

Je voudrois bien savoir , dit , M. Harrel , quand elle se propose de mourir.

Elle a eu assez de tems pour y penser , s'écria le Chevalier ; mais ces vieilles mégeres vivent éternellement. Nous crûmes tous , lorsque Monckton l'épousa , qu'elle n'avoit plus qu'un moment à vivre ; & cependant , s'il ne s'étoit pas conduit comme un nigaud avec elle , il y a plus de dix ans qu'elle seroit morte de chagrin.

Je souhairois de tout mon cœur que cela fût , ajouta madame Harrel ; car c'est une

odieuse créature que je n'ai jamais pu envifager fans frayeur.

Une femme de cette efpece, répondit le Chevalier, est un être qui a foulé aux pieds toute efpece de décence. Si une fois elle a pris du goût pour la vie, le diable même ne feroit la faire déguerpir.

J'ose affurer, s'écria Morrice, qu'elle ne la fera pas longue, & qu'elle succombera au premier accès d'asthme. Il lui arrive souvent d'être si fort oppreffée, qu'on l'entend souffler à plus d'un mille de distance.

Elle n'en mourra pas plus vite pour tout cela, reprit le chevalier; car j'ai encore une vieille tante, qui, d'aussi loin qu'il me souviene, n'a cessé de souffler & de haleter comme si elle alloit rendre le dernier foupir; & malgré cela, pas plus loin qu'hier, lorsque je demandai à son médecin quand elle rendroit l'ame, il me répondit qu'elle pourroit encore fort bien vivre une douzaine d'années.

Cette indécente conversation, qui faisoit souffrir Ceeile, fut, heureusement pour elle, interrompue par un domestique qui lui apportoit une lettre. Elle alloit se retirer dans sa chambre pour la lire; mais, à la priere de M. Monckton, qui entra au même instant, elle se contenta de s'approcher d'une fenêtre. Voici ce qu'elle contenoit.

“ A Mademoiselle. . . .

Très - honorée Demoiselle ,

'Celle - ci sera pour vous présenter mon humble respect. M. Harrel ne m'a rien donné. Je n'ai pas voulu me rendre importune , ayant de quoi pouvoir attendre ; ainsi je finis.

Très - honorée Demoiselle ,

Votre très - humble servante à vos ordres jusqu'à la mort , M. HILL. „

Le déplaisir que lui causa cette lecture fut remarqué de toute la compagnie ; & tandis que M. Arnott la regardoit d'un air qui témoignoit une curiosité qu'il cherchoit vainement à déguiser , M. Monckton , sous l'apparence de ne prendre aucune part à ce qui se passoit , cachoit le plus vif intérêt. Morrice eut seul la hardiesse de l'interroger ; & s'avancant effrontément , il lui dit : celui qui a tracé ces lignes est un mortel fortuné ; car il a trouvé le secret de vous affecter , & sa lettre ne vous est pas indifférente.

Je pense bien différemment , repliqua M. Arnott , & je ne m'estimerois pas tel , si je l'avois écrite ; car il me semble qu'elle a produit du mécontentement & de l'inquiétude.

Je vous assure , répondit Cecile , qu'elle est d'une personne de mon sexe.

Je vous prie , Miss Beverley , s'écria le chevalier en s'avancant vers elle , de me dire si votre santé est meilleure aujourd'hui.

Non, Monsieur, elle est toujours la même, car je n'ai point été malade.

Je vous ai cru hier un peu de vapeurs; vous avez peut-être besoin d'exercice.

Je voudrois que ces Dames, s'écria Morrice, me permissent d'avoir l'honneur de les accompagner, & de faire le tour du parc avec elles.

J'en suis persuadé, Monsieur, repliqua M. Monckton, en lui lançant un regard plein de mépris; si le respect pour elles nous le permettoit, il n'est aucun de nous qui ne formât le même souhait.

Je pourrois proposer quelque chose de plus convenable encore, dit le chevalier; par exemple, pourquoi n'irions-nous pas, en nous promenant, jusqu'à la rue d'Harley? Vous auriez la complaisance de me donner vos avis sur une maison que j'y fais bâtir. Qu'en dites-vous, madame Harrel?

Oh! j'y consens avec plaisir.

C'est une affaire conclue, s'écria M. Harrel, cette idée est excellente.

Allons donc, ajouta le chevalier, partons sur-le-champ. Miss Beverley, votre manteau est-il assez chaud?

Excusez-moi, Monsieur, je ne saurois aller avec vous, & je vous prie de m'en dispenser.

M. Monckton, qui avoit oui cette proposition avec peine, & redouté qu'elle ne fût acceptée, revint de sa frayeur, & parut enchanté de la fermeté avec laquelle Cecile

refusa d'y adhérer. M. & Mde. Harrel la tourmenterent vainement pour l'engager à les accompagner : mais le fier Baronnet, plus offensé qu'affligé de son refus, n'insista pas davantage avec elle ni avec le reste de la compagnie ; desorte que ce projet en resta là, & il n'en fut plus question.

M. Monckton ne manqua pas de remarquer cette particularité, qui servit à confirmer ses soupçons ; & il ne sentit que trop que cette proposition, qui paroissoit faite uniquement par hasard, l'avoit été dans la vue d'avoir l'avis de Cecile, relativement à sa maison. Alarmé d'abord d'une pareille hardiesse, la fierté du chevalier, ses manieres hautaines, & la confiance qu'il avoit en son mérite, le surprirent encore davantage ; & quoique ce qu'il vit dans la conduite de Cecile n'annonçât qu'un éloignement très-décidé pour sa personne, il n'en craignit pas moins, que, s'il avoit des vues sérieuses sur elle, ses vœux ne fussent écoutés, & qu'elle ne pût lui échapper.

Cette conjecture, quelque peu fondée qu'elle parût, l'occupoit cependant, & lui causoit une telle inquiétude, qu'il résolut de mettre tout en usage pour se procurer, le jour même, une explication tête à tête avec M. Beverley sur ce sujet.

Au bout d'une demi-heure, le chevalier & M. Harrel sortirent ensemble. M. Monck-

ton, persistant dans sa résolution, s'efforça, quoiqu'avec peine, de soutenir la conversation; mais ce qui excita à la fois son étonnement & son indignation, ce fut l'assurance de Morrice, qui paroissoit non-seulement décidé à rester aussi long-tems que lui, mais encore à habiller tout à son aise, & à conserver son poste jusqu'à la fin.

Il vint sur ces entrefaites un domestique avertir madame Harrel qu'un étranger, qui attendoit dans la chambre du maître-d'hôtel, souhaitoit lui parler pour une affaire pressante.

Oh! je fais ce que c'est, s'écria-t-elle, ce sera cet odieux Jean Groot. Je vous prie, mon frere, d'essayer de m'en débarrasser; car il vient me tourmenter pour le paiement de son mémoire, & je ne fais réellement que lui dire.

M. Arnott sortit tout de suite, & M. Monckton eut peine à ne pas le suivre pour aller prier ce Jean Groot de ne point se relâcher de sa prétention, & de ne se retirer qu'après avoir parlé à madame Harrel même: il n'eut cependant pas besoin de cette exhortation, car le domestique rentra bientôt pour prier sa maîtresse de ne pas persister à lui refuser l'entretien qu'il desiroit.

M. Monckton se voyoit presque au comble de ses vœux; rien ne les traversoit que la présence de Morrice, dont il avoit déjà tenté de se débarrasser, & qui s'obstinoit à rester. Le

dépit qu'il ressentoit de se voir frustré de ses espérances par un jeune homme pour lequel il avoit le plus profond mépris, la pensée que son impudence seule lui avoit ouvert l'entrée de cette maison ; qu'il n'avoit d'autre encouragement pour y rester que sa vanité : toutes ces réflexions firent une si forte impression sur son esprit, qu'il eut peine à s'abstenir de le maltraiter. Il n'auroit pas même hésité un instant à lui dire de s'en aller, s'il n'avoit été décidé à éviter tout ce qui pourroit donner lieu de soupçonner sa passion pour Miss Beverley.

Il se leva cependant, & fit un mouvement pour s'avancer vers elle, dans l'intention d'aller occuper une place du sofa sur lequel elle étoit assise, qui se trouvoit vuide, lorsque tout-à-coup Morrice, appuyé auparavant sur le dossier, fit un saut qui ébranla tout l'appartement, & se trouva à côté d'elle, s'écriant en même-tems : allons, allons, vous autres gens mariés, vous n'avez que faire auprès des jeunes demoiselles. Ce poste me convient beaucoup mieux, & je m'en empare.

La fureur de M. Monckton, à la vue d'une pareille insolence, augmentée encore par les mots de *gens mariés*, fut à son comble : il s'arrêta tout-à-coup ; & le fixant avec une indignation qui démentoit sa résolution, il étoit sur le point de lui dire : vous êtes un *impudent drôle* ! Mais se retenant à moitié

chemin , il finit par ces mots , *un plaisant personnage !*

M. Morrice , qui étoit bien éloigné de chercher à défobliger M. Monckton , & dont la conduite n'étoit que la suite de son étourderie & de son manque d'éducation , ne s'aperçut pas plutôt de son mécontentement , que , se relevant avec plus d'agilité encore qu'il ne s'étoit assis , il reprit l'air humble & respectueux qu'un moment de gâité lui avoit fait oublier ; & ne soupçonnant d'autre motif de la colere qu'il venoit d'exciter , que le dérangement qu'il avoit occasionné , il fit une profonde révérence à M. Monckton & une seconde à Cecile , leur demanda humblement excuse à tous deux de s'être oublié , protestant qu'il n'auroit jamais cru , en sautant , faire autant de bruit.

Madame Harrel & M. Arnott , rentrant avec précipitation , demanderent ce qui pouvoit causer un pareil tintamarre. Morrice , honteux & déconcerté par les regards séveres de M. Monckton , chercha à s'excuser le plus humblement & le moins mal qu'il lui fut possible , & se hâta de fortir. M. Monckton , de son côté , voyant que ses espérances étoient vaines , ne tarda pas à l'imiter ; rongé d'un déplaisir qu'il n'osoit faire paroître , & impatient de s'en venger sur Morrice d'une maniere assez sensible pour qu'il ne l'oubliât pas si-tôt.

C H A P I T R E X I.

Récit.

DÈS que Cecile fut en liberté, elle envoya son propre domestique chez le charpentier, pour savoir au vrai sa situation & celle de sa famille, & fit dire à la femme de venir lui parler le plutôt qu'il lui seroit possible. Le rapport qu'il lui fit augmenta l'intérêt qu'elle prenoit déjà à ces pauvres gens, & elle résolut de ne rien épargner pour les soulager. Elle apprit que ces malheureux occupoient un petit logement au second étage; qu'ils avoient cinq filles; que les trois aînées travailloient sans relâche avec leur mere à empailler des chaises; que la quatrieme, quoique très-jeune, avoit soin de la dernière; tandis que le pauvre mari étoit retenu au lit, des suites d'une chute du haut d'une échelle, en travaillant à Violet-Bank; qu'il se trouvoit couvert de plaies & de contusions; enfin, qu'il étoit devenu un véritable objet de pitié.

Aussi-tôt que Cecile eût appris l'arrivée de madame Hill, elle la fit monter dans son appartement, où elle la reçut avec toute la bonté possible, & la pria de lui dire le tems auquel M. Harrel avoit promis de la payer.

Demain, Madame, répondit-elle en branlant la tête : c'est toujours la même chanson ; j'attendrai cependant aussi long-tems que je le pourrai. A la fin, pourtant, quoique je n'aie pas osé le lui dire, s'il persiste à refuser de me satisfaire, je serai forcée à le traduire en justice.

Vous proposeriez-vous donc de le faire assigner ?

Je ne devrois pas vous l'avouer, Madame. Il est vrai que nous y avons pensé plusieurs fois. Tant qu'il nous a été possible de nous passer de cet argent, nous avons cru devoir prendre patience, & éviter de nous faire des ennemis. Mais, Madame, M. Harrel m'a traitée si durement ce matin, que si je ne craignois de vous fâcher, j'aurois bien de la peine à ne pas en témoigner tout mon ressentiment ; car, lorsque je lui ai dit que je n'avois plus aucun fontien depuis la mort de mon pauvre Guillaume, il a eu la cruauté de me répondre, tant mieux ; c'est toujours un gueux de moins.

Comment ! s'écria Cecile, extrêmement choquée d'une réponse aussi barbare ; est-ce là la raison qu'il vous a donnée pour justifier ses fréquens renvois & son manque de parole ?

Il m'a assuré, Madame, & cela est réellement vrai, qu'aucun des autres ouvriers n'avoit encore été payé ; mais ils sont plus en état d'attendre que nous, car nous sommes les plus pauvres, Madame, & nous avons toujours

jours été malheureux. M. Harrel ne s'est servi de nous que parce qu'il devoit une somme si considérable à son architecte, que celui-ci avoit refusé de rien entreprendre pour lui, qu'après qu'il auroit été payé de ce qu'il avoit déjà fait. Il nous avoit bien prévenus que nous ne recevriens jamais d'argent; mais nous nous flattions qu'il en seroit autrement. Nous étions sans ouvrage, on nous persécutoit; jamais on ne nous avoit offert d'entreprise aussi avantageuse; nous avions un grand nombre d'enfans à nourrir, bien des pertes à réparer, & des maladies fréquentes.... Ah! Madame, si vous saviez tout ce que le pauvre souffre!

Ce discours présenta une foule d'idées nouvelles à l'esprit de Cecile; elle avoit peine à concevoir qu'un homme pût conserver cet extérieur serein & avantageux, qui annonçoit le bonheur, & se rendre en même-tems coupable d'une pareille injustice & de tant d'inhumanité; & qu'il eût le front de tirer vanité d'ouvrages qu'il n'avoit point encore payés, & qu'il n'avoit aucun droit d'appeler siens. Elle voyoit avec étonnement qu'il continuoit toujours à vivre avec le même faste, & que, quoique son crédit commençât à tomber, il ne diminuoit en rien sa dépense. Cette conduite lui paroissoit si extraordinaire, qu'elle avoit peine à croire, malgré ce qu'elle

voyoit, qu'une telle inconséquence n'eût pas un motif qu'elle ignoroit encore.

Elle demanda alors à madame Hill, si elle avoit eu soin de procurer un médecin à son mari.

Oui, Madame; recevez mes humbles remerciemens pour m'en avoir fourni les moyens. Il est vrai que je n'en suis pas plus pauvre pour cela; car cet honnête docteur a refusé de recevoir mon argent.

Et vous donne-t-il quelque espérance? Que vous a-t-il dit?

Il m'a dit, Madame, qu'il ne pouvoit en réchapper, & c'est ce que je ne savois déjà que trop.

Pauvre femme! quand vous l'aurez perdu, que ferez-vous?

Ce que j'ai fait, Madame, après la mort de mon pauvre Guillaume; je travaillerai encore plus assidûment.

Grand Dieu! quel triste sort! Mais quelle raison avez-vous pour montrer plus d'attachement à votre pauvre Guillaume, que vous ne paroissez en avoir pour tout le reste de votre famille?

C'étoit, Madame, notre seul fils, & c'est sur lui qu'étoient fondées toutes nos espérances. Il avoit dix-sept ans, il étoit grand, bien fait, d'un si bon naturel. . . Je voyois en lui le soutien & le pere de ses cinq sœurs, quand elles n'auroient plus leurs parens; jamais il

ne m'a coûté d'autres larmes que celles que j'ai versées à sa mort.

Ici , la pauvre mere s'abandonna à sa douleur ; & Cecile , pénétrée de sa situation , mêla ses larmes aux siennes. Ensuite , par de tendres exhortations , elle s'efforça de la consoler. Souvenez-vous , lui disoit-elle , qu'il a quitté un monde où tout est corrompu , pour aller habiter le séjour de la félicité. Elle lui promit ensuite ses sollicitations auprès de M. Harrel , & l'assura qu'elle toucheroit bientôt l'argent qui lui étoit dû.

O Madame ! s'écria cette pauvre femme ; vous n'imaginez pas combien je suis attendrie d'entendre une Dame de votre condition me parler avec tant de douceur , tandis que je n'ai éprouvé que des duretés de la part de M. Harrel. Ce que je redoute le plus , Madame , c'est que lorsque j'aurai perdu mon mari , il ne me soit encore plus difficile de lui faire entendre raison. Une pauvre veuve , Madame , a bien de la peine à se faire rendre justice : d'ailleurs , je n'espere pas lui survivre long-tems ; la maladie & le chagrin abrègent nos jours. Et quand nous serons morts , mon mari & moi , qui aura soin de nos pauvres enfans ?

Ce fera moi , repartit la généreuse héritiere , j'en ai la faculté & la volonté. Vous verrez que tous les gens riches ne sont pas impitoyables : je tâcherai de réparer en quelque façon les torts que vous avez effuyés.

Cette pauvre femme, étonnée & hors d'elle-même, à l'ouïe d'une promesse aussi imprévue, se mit de nouveau à fondre en larmes, & exprima en sanglottant sa gratitude avec tant de vivacité, que Cecile n'en fut pas moins effrayée que pénétrée. Elle tâcha, par l'assurance réitérée de ne jamais l'abandonner, de la calmer ; elle lui promit solennellement qu'elle seroit payée le samedi suivant, c'est-à-dire, au bout de trois jours.

Lorsque madame Hill fut un peu remise de son émotion, elle essuya ses yeux ; & priant humblement Cecile de lui pardonner un transport dont elle n'avoit pas été la maîtresse, elle lui rendit grâces de l'engagement qu'elle avoit daigné prendre, l'assurant qu'elle se garderoit bien d'abuser de ses bontés, & de l'importuner qu'à la dernière nécessité. J'ose même espérer, continua-t-elle, que pourvu que M. Harrel me satisfasse à-peu-près au moment de la mort de mon pauvre mari, ce que j'ai nous suffira jusqu'alors. Hélas ! lorsque nous perdîmes mon pauvre Guillaume, nous fîmes réellement très-embarrassés ; nous voulûmes absolument qu'il fût enterré décemment : c'étoit le moins que nous pussions faire pour lui ; nous nous passâmes tous, à l'exception de la plus petite de mes filles, de dîner ce jour-là. Il est vrai que cette privation ne nous coûta gueres ; aucun de nous n'avoit d'appétit.

C'en est trop , s'écria Cecile , je ne veux plus que vous me parliez de votre Guillaume ; allez - vous - en au logis , consolez - vous , & faites votre possible pour soulager votre mari.

Je le ferai , Madame ; répondit-elle , & ses dernières paroles seront des bénédictions & des vœux en votre faveur. Tous mes enfans vous béniront ; ils ne se coucheront jamais sans prier pour vous. Et elle partit.

Cecile résolut de faire un nouvel effort auprès de M. Harrel pour l'engager à payer cette dette ; & , dans le cas où elle ne réussiroit pas à l'y déterminer dans deux jours , de l'acquitter elle - même , & de s'en rapporter , pour son remboursement , à l'effet que la honte de son procédé devoit nécessairement produire sur M. Harrel. Piquée cependant des refus qu'elle avoit déjà essuyés de sa part , & découragée par tout ce qu'elle avoit oui dire de sa nonchalance & de son peu d'ordre , elle ne savoit trop comment s'y prendre , & eut recours une seconde fois à M. Arnott , qui avoit déjà connoissance de l'affaire. Elle le pria donc de l'aider de ses conseils.

Celui - ci , quoiqu'enchanté de ce qu'elle daignoit le consulter , lui répondit d'un air à lui faire entrevoir qu'il désespéroit de réussir. Il promit néanmoins de parler à M. Harrel à ce sujet ; mais il ne fit cette promesse que pour l'obliger , lui donnant clairement à en-

tendre que ses sollicitations seroient infructueuses.

Madame Hill revint dès le lendemain matin, & fut encore renvoyée sans argent.

Alors M. Arnott, à la priere de Cecile, suivit M. Harrel dans son appartement, pour lui demander la raison qui l'avoit porté à manquer à sa promesse. Ils resterent quelque tems ensemble; & lorsqu'il rejoignit Cecile, il lui apprit que son beau-frere l'avoit assuré qu'il chargerait son homme d'affaires Davison de la payer le jour suivant.

Le plaisir que lui causoit une pareille information fut fort diminué par l'air froid & réservé avec lequel il lui en fit part. Elle attendit donc avec plus d'impatience que de confiance le résultat de cette nouvelle promesse.

Il en fut cependant de même le lendemain que les autres jours. Madame Hill vint, vit Davison, & ne fut point payée.

Cecile, à qui elle fit part de ses griefs, alla sur-le-champ trouver M. Arnott, & le pria de s'informer de Davison, pourquoi il avoit encore renvoyé cette femme sans la satisfaire.

Celui-ci obéit, & lui rapporta que Davison n'avoit reçu aucun ordre à cet égard de son maître.

Je vous prie donc, s'écria-t-elle avec autant de vivacité que de chagrin, de vouloir

bien retourner pour la dernière fois auprès de M. Harrel. Je suis mortifiée de vous charger d'un emploi aussi désagréable ; mais je suis sûre que vous prenez quelque intérêt à ces pauvres gens , & que vous ne refuserez pas , dans ce moment , de les servir de votre crédit , comme vous l'avez fait auparavant de votre bourse. Je voudrois seulement savoir s'il n'y a point eu d'erreur , ou si ces délais ne tendent qu'à me lasser & m'empêcher de solliciter davantage.

M. Arnott , avec une répugnance qu'il eut autant de peine à déguiser que son admiration pour celle qui daignoit avoir recours à lui , fit encore un effort , & fut chez M. Harrel. Il ne tarda pas à revenir ; & Cecile vit bien , lorsqu'il rentra , qu'il étoit choqué & déconcerté. Dès qu'ils se trouverent seuls , elle le pria de lui communiquer ce qui s'étoit passé entr'eux. Rien , répondit-il , qui puisse vous satisfaire. Lorsque j'ai prié mon beau-frère d'entrer en matière avec moi , il m'a assuré que son intention étoit de satisfaire tous ses ouvriers à la fois , parce que s'il en payoit un seul de préférence , tous les autres seroient mécontents.

Eh ! pourquoi , répliqua Cecile , ne les paie-t-il pas tous à la fois ? Certainement , le droit qu'ils ont de l'exiger est bien supérieur à celui qu'il prétend avoir de garder leur argent ?

Mais, Mademoiselle, aucun des comptes de la maison même ne sont encore réglés; & il prétend qu'à l'instant qu'on saura qu'il en aura payé un seul de ceux du temple, les clameurs que cette nouvelle excitera de la part des autres ouvriers qui ont travaillé au premier bâtiment, ne lui laisseront plus aucun repos.

Cela me paroît bien singulier, s'écria Cecile; ne veut-il donc payer personne?

Il promet qu'il les paiera tous à la fin du quartier, mais qu'il ne sauroit dans ce moment se désaisir de son argent.

Cecile n'osa pas dire tout ce qu'elle pensoit d'un pareil aven; elle se contenta de le remercier de la peine qu'il s'étoit donnée, & résolut, sans faire d'autres démarches, de prier le lendemain matin M. Harrel de lui avancer vingt-deux livres sterling, & de payer elle-même avec cet argent le charpentier, malgré le risque qu'elle couroit de n'en être point remboursée.

En conséquence, dès le matin du samedi, jour qu'elle avoit fixé à madame Hill pour recevoir ce qui lui étoit dû, elle fit demander audience à M. Harrel, qui la lui accorda sur-le-champ; mais avant qu'elle eût eu le tems de lui exposer le sujet de sa visite, il lui dit, du ton du monde le plus dégagé & le plus satisfait: Eh bien, Miss Beverley, donnez-moi des nouvelles de votre protégée;

je me flatte à la fin qu'elle doit être contente. Je vous prie de lui enjoindre de ne dire à personne qu'on l'a payée ; car autrement elle me mettroit dans un embarras dont je n'aurois nulle raison de la remercier.

L'auriez-vous donc payée ? s'écria Cecile toute étonnée.

Oui ; vous savez que je vous l'avois promis.

Cette nouvelle la charma autant qu'elle la surprit ; elle le remercia plusieurs fois de l'égard qu'il avoit eu à sa priere ; & très-empressée de faire part à M. Arnott de cet heureux succès , elle courut promptement le chercher. Elle s'écria , aussitôt qu'elle l'aperçut : A présent, Monsieur, je ne vous tourmenterai plus par mes commissions fâcheuses , la famille Hill est à la fin satisfaite.

De votre part, Madame, aucune commission ne fauroit m'être désagréable.

Mais, lui répliqua Cecile un peu déconcertée, vous paroissez apprendre cet événement avec beaucoup d'indifférence.

Point du tout, répartit-il avec un sourire forcé ; je suis enchanté de vous voir contente.

Comment la chose s'est-elle passée ? Monsieur Harrel a-t-il reconnu de lui-même l'injustice de son procédé ? ou, avez-vous été dans le cas de lui en parler ?

Il hésita un instant avant de lui répondre, & cette circonstance ne lui permit plus de

douter qu'il n'y eût quelque mystère là-dessous. Elle commença à craindre qu'on ne l'eût abusée ; & fortant tout de suite de l'appartement , elle envoya chercher madame Hill. Cette pauvre femme parut à peine , qu'elle fut convaincue du contraire ; car ne se possédant plus , & pouvant difficilement contenir sa joie & sa reconnoissance , elle se précipita aux pieds de sa bienfaitrice pour lui rendre graces de la justice qu'elle venoit d'obtenir par son moyen.

Cecile lui donna alors quelques conseils , promit de lui continuer son amitié , & offrit de s'intéresser en faveur de son mari pour le faire recevoir dans un des hôpitaux de la ville ; mais elle lui dit qu'il avoit déjà demeuré plusieurs mois dans l'une de ces maisons , où l'on avoit décidé que sa maladie étoit incurable , & qu'il avoit souhaité passer ses derniers momens au sein de sa famille.

Eh bien , repliqua Cecile , rendez-les lui aussi supportables que vous le pourrez , & revenez me trouver la semaine prochaine ; je tâcherai de vous mettre à même de gagner votre vie d'une manière moins pénible que vous ne le faites à présent.

Elle s'empressa ensuite de rejoindre M. Arnott , & , après plusieurs conjectures & quelques questions qu'elle lui fit , elle l'amena enfin au point de lui avouer qu'il avoit prêté

à son beau-frere l'argent avec lequel il avoit payé madame Hill.

Frappée de ce trait de générosité, elle l'en remercia, & l'en loua avec cette chaleur que donne aux ames sensibles la vue d'une belle action. Et lui, ravi de recevoir des louanges de cette belle bouche, il fit dans son cœur le vœu solennel de consacrer à la vertu ses biens, son tems & toutes ses facultés.

Fin du Livre premier.

L I V R E I I.

CHAPITRE PREMIER.

L'homme opulent.

L'EFFRONTERIE avec laquelle M. Harrel s'étoit attribué une action qu'il devoit à la générosité de M. Arnott, ainsi que la bassesse qu'il avoit témoignée en acceptant son argent, augmentèrent le dégoût que Cecile sentoit depuis long-tems pour lui, & servirent à la confirmer dans la résolution qu'elle avoit prise de quitter sa maison. Sans attendre plus long-tems les avis de M. Monckton, elle résolut de se rendre tout de suite chez ses autres tuteurs, & de voir si elle trouveroit auprès d'eux plus de douceur & plus de tranquillité.

En conséquence, elle emprunta un des carosses de la maison, & se fit conduire dans la Cité, au logis de M. Briggs.

Elle se nomma, & un petit polisson, tout déguenillé, qui étoit sur la porte, la fit entrer dans une salle basse, où elle attendit, avec assez de patience, pendant une demi-heure.

Alors, craignant que le petit domestique n'eût oublié d'avertir son maître qu'elle étoit là, elle crut convenable de s'en informer.

Après avoir long-tems cherché sans trouver aucune sonnette, elle s'avança dans l'allée; & comme elle s'approchoit du haut de l'escalier de la cuisine, elle fut épouvantée par la voix d'un homme qui crioit d'un ton de colere, de l'étage au-dessus: Je suis sûr que vous l'aurez escamoté pour en faire un torchon.

Cela ne l'empêcha pourtant pas de demander à haute voix: N'y a-t-il aucun des gens de M. Briggs là-bas?

On y va, répondit le petit garçon, en paroissant au pied de l'escalier, un couteau dans une main, & dans l'autre un vieux foulier, sur la semelle duquel il l'aiguifloit. Qui est-ce qui appelle?

C'est moi, répondit Cecile, & j'appelle parce qu'il m'a été impossible de trouver la sonnette.

Oh! nous n'en avons point, repartit le petit garçon: mon maître, quand il veut m'appeler, se fert de son bâton.

Je crains que M. Briggs n'ait pas le tems de me recevoir aujourd'hui. S'il est occupé actuellement, je reviendrai une autre fois.

Non, Madame, répondit-il, mon maître reconnoit son linge, que la blanchisseuse vient de lui rapporter.

Voulez - vous donc bien l'avertir que je l'attends ?

Je l'ai déjà averti, Madame ; mais mon maître ne trouve pas le linge dont il se fert pour essuyer son rasoir ; & il dit qu'il ne bougeroit pas avant de l'avoir , fût-ce même pour le grand Mogol. Et il continua d'aiguiser son couteau.

Cette petite circonstance fut plus que suffisante pour convaincre Cecile , que , si elle se fixoit chez M. Briggs, elle ne courroit aucun risque d'être séduite par des exemples de prodigalité ou de dissipation.

Elle retourna dans la salle , & après avoir encore attendu une autre demi-heure , M. Briggs parut.

C'étoit un petit homme , gros & vigoureux , ayant de petits yeux noirs & perçans , un visage carré , un teint olivâtre , & un nez tant soit peu recourbé. Sa parure ordinaire , tant en hiver qu'en été , étoit un habit complet couleur de tabac , des bas de laine tricotés , mélangés de bleu & de blanc , une chemise sans manchettes , & une perruque ronde : il étoit rarement sans bâton à la main , sur l'extrémité duquel il posoit constamment le front , lorsqu'il ne parloit pas.

Il entra , au grand étonnement de Cecile , en tenant sa perruque sur les doigts de la main gauche , tandis qu'avec la droite il en arrangeoit les boucles ; & malgré la rigueur

de la faison, sa tête chauve étoit nue & sans chapeau.

Eh bien, s'écria-t-il en entrant, vous pensiez que je ne viendrois pas?

J'étois très-résolue, Monsieur, à attendre que vous fussiez de commodité.

Oui, oui, je savois bien que vous n'aviez pas grand chose à faire. Je cherchois mon linge à essuyer le rasoir, parce que je vais hors de ville. Je ne m'en fers jamais au logis; un morceau de papier est tout aussi commode. Je répons que M. Harrel ne fait rien de pareil. Ne l'avez-vous jamais vu peigner sa perruque? Suis sûr qu'il ne sauroit comment s'y prendre. Jamais ne fie la mienne à personne, le garçon arracheroit la moitié des cheveux: cela seroit égal à M. Harrel, à ce que j'imagine. Eh bien, lequel des deux est le plus riche? Voilà de quoi il s'agit. Veut-il que nous comparions nos bilans?

Cecile, fort embarrassée, ne sachant que répondre à un pareil propos, commença à lui faire des excuses de ce qu'elle n'étoit pas venue le voir plutôt.

Bon, bon, s'écria-t-il, toujours dans le monde, pas pu voir un instant! menant une belle vie! Charmant tuteur, M. Harrel! Et l'autre, où est-il? Où trouver don *Bouffi*?

Si vous entendez par-là M. Delville, je vous avouerai, Monsieur, que je ne l'ai point encore vu.

L'ai cru ainsi ; cela est égal , tout aussi bien ne le point voir du tout. Vous dirai seulement que c'est un duc Allemand , ou un don Fernand Espagnol. Mais vous m'avez ; sans quoi seriez à plaindre. Une paire d'imbecilles ! ne sachant quand faut vendre , ou quand convient d'acheter. N'ai jamais eu le moindre commerce avec aucun d'eux. Nous sommes rencontrés une ou deux fois par hasard , & cela pour rien ; ai seulement entendu don *Braggard* compter les grands ses ancêtres , incapables , tous tant qu'ils sont , de tirer le moindre profit de l'argent. Après lui vient M. Harrel... Vingt révérences à chaque mot... Regarde sa montre.... aussi grosse à-peu-près qu'une pièce de douze sols... Pauvre innocente !... Un couple de tuteurs singuliers ! Eh bien , vous m'avez , je vous le répète : faites-y réflexion.

Cecile ne fut absolument que répondre à ces discours étranges , & le laissa parler , sans l'interrompre , tout le tems qu'il jugea à propos , jusqu'à ce qu'il eût épuisé tous ses sujets ! de plainte & déchargé son humeur : alors , arrangeant sa perruque sur sa tête , il avança sa chaise tout près de la sienne , & fixant ses petits yeux noirs sur elle , sa colère se calma tout-à-coup , & il parut de la meilleure humeur du monde. Après l'avoir lorgnée pendant quelque tems avec beaucoup de satisfaction , il lui dit d'un air ma-

lin: Eh bien, ma poule, avez déjà sans doute un amoureux?

Cecile se mit à rire, & répondit que non.

Ah! petite friponne, ne vous crois pas. Tout cela des contes! Faut parler franchement. Convient que sois informé; êtes-vous pas ma pupille? Certainement bientôt majeure; pas tout-à-fait encore; au fond, qu'est-ce que cela me fait?

Alors elle l'assura beaucoup plus sérieusement qu'elle n'avoit aucune confiance de cette espèce à lui faire.

Eh bien, quand vous seriez dans le cas, quel mal y auroit-il? Sûrement assez de galans faisant les passionnés... Ecoutez quelques bons avis. Gardez-vous des escrocs; ne vous en rapportez pas aux boucles de souliers; toutes celles qui brillent ne sont pas toujours de vrais diamans; tout n'est que tromperie. Un homme du bon ton, souvent aussi artificieux qu'un autre. Ne donnez jamais votre cœur à celui dont la pomme de canne vous paroît d'or; ce n'est autre chose que du cuivre doré. Tout n'est que fraude. Il vous dépouilleroit en moins d'une année, vous laisseroit sans un sou. Le seul moyen de vous mettre à l'abri, c'est de me les amener, & de me consulter.

Cecile le remercia de ses avis, & promit de ne pas les oublier.

Voilà l'unique moyen de n'être pas trom-

pée, continua-t-il ; amenez-les moi. Ne m'en imposeront pas. Connois leurs tours , & feront à deux de jeu. Demanderai qu'ils me montrent l'état de leurs revenus : verrai la figure qu'ils feront ! Capots comme fondeurs de cloches. Ne pas s'embâter d'eux.

Certainement, Monsieur, cette méthode est excellente, & je me propose bien de la suivre.

Oui, oui, suis au fait de leurs manœuvres. Connoîtrai bientôt s'ils sont ou ne sont pas au-dessus du pair. Ne vous laissez pas éblouir par les dorures ; ce n'est que du clinquant, apparence & point de substance. Ferez mieux de vous en remettre à moi : aurai soin de vous : fais où trouver ce qu'il vous faut.

Elle le remercia de nouveau ; & plus que satisfaite de ce qu'elle venoit d'entendre, sans desirer de nouveaux conseils de sa part, elle se leva pour s'en aller.

Eh bien, répéta-t-il, lui faisant signe de la tête d'un air tout-à-fait gracieux, je vous dis encore une fois de vous en remettre à moi : je vous trouverai un mari tel qu'il vous faut ; ainsi, ne soyez point en souci.

Cecile, en riant, le pria de s'épargner cette peine, & l'assura qu'elle n'étoit point du tout pressée.

Tant mieux, dit-il, bon enfant, rien à craindre pour vous. Je chercherai & en trouverai un. Pas bien aisé non plus : tems durs !

maris rares ! guerres & révolutions ! fonds bas ! femmes coûteuses ! . . . Mais foyez tranquille ; faites de votre mieux ; serez bien placée.

Elle regagna alors son carosse , toute occupée de la scène qui venoit de se passer , & réfléchissant sur la singularité de sa destinée , qui lui faisoit fuir une maison où elle venoit de voir , avec douleur , dominer une passion qui , restreinte dans de justes bornes , auroit fait le bonheur de celle où elle alloit retourner. Elle conclut cependant que , quelque dangereuses que fussent les conséquences d'un luxe immodéré , ses effets étoient néanmoins plus flatteurs & moins révoltans qu'une avarice fordide. Cependant l'un & l'autre lui étoient également odieux , & elle ne desiroit pas moins de fuir les extravagances injustes & repréhensibles de M. Harrel , que la parcimonie déplacée & rebutante de M. Briggs. Elle se rendit ensuite à la place de Saint-James , persuadée que son troisième tuteur , à moins qu'il ne ressemblât à l'un des deux autres , devoit nécessairement leur être préférable.



C H A P I T R E II.

L'homme de naissance.

LA maison de M. Delville, spacieuse & de belle apparence, n'étoit point bâtie dans le goût moderne; mais elle avoit la magnificence des anciens tems: tous les domestiques étoient de vieux serviteurs, couverts de riches livrées, dont les manieres étoient humbles & respectueuses; tout ce qu'on y voyoit avoit un air majestueux. Il est vrai que cette majesté étoit monotone & sombre; & qu'en inspirant la vénération, elle faisoit naître aussi la tristesse.

Cecile se fit annoncer, & fut reçue sans la moindre difficulté; elle fut conduite en cérémonie au travers d'une longue file d'appartemens, où nombre de domestiques se trouverent rangés en haie, sur son passage à celui de M. Delville.

Il la reçut avec une politesse froide & un air de protection qui ne put qu'être fort désagréable à une jeune personne du caractère de Cecile: cependant, trop occupé de sa propre importance pour faire attention à ce qui se passoit chez les autres, il attribua l'émotion que sa réception lui causoit, à la vénération que la présence d'un homme de son rang &

de sa considération devoit naturellement inspirer.

Il commanda à un domestique d'approcher un fauteuil : à peine à son entrée se leva-t-il à moitié de dessus le sien ; ensuite , remuant la main , avec une inclination de tête , il lui fit signe de s'asseoir , & lui dit : Je suis enchanté , miss Beverley , que vous ayez pris le moment où je me trouve seul , ce qui est assez rare à cette heure-ci ; je suis ordinairement accablé de monde. Les gens d'un certain état , qui ont un grand nombre de liaisons comme moi , ont peu de tems de reste à Londres , surtout lorsqu'ils s'occupent un peu de leurs affaires , & que leurs terres , ainsi que les miennes , sont dispersées dans différentes provinces. Je suis cependant bien aise que vous m'ayez trouvé de loisir. Je le suis aussi que vous m'ayez fait la faveur de venir de vous-même , sans attendre que je vous fisse avertir : à quoi je n'aurois certainement pas manqué , au moment même où j'ai été informé de votre arrivée , si une multitude d'objets de la plus grande importance m'avoient laissé le tems de respirer.

Cet étalage fastueux de grandeur fit presque repentir Cecile de sa visite , persuadée d'avance que le but qu'elle avoit eu en la faisant ne seroit point rempli.

M. Delville , continuant à attribuer à son embarras l'inquiétude & la confusion que le

peu d'apparence qu'elle voyoit de réussir lui causoit, imagina que son respect augmentoit à chaque instant; touché d'une timidité qui lui plaisoit autant qu'elle le flattoit, il voulut, par bonté, la mettre un peu plus à son aise, & prit un ton de complaisance qui acheva de décourager sa pupille, & la mortifia au dernier point.

Après quelques questions ordinaires, relativement à sa maniere de vivre, il ajouta qu'il se flattoit qu'elle étoit contente de la famille Harrel, qu'ils en agissoient bien avec elle: dans le cas, lui dit-il, où vous auriez quelque sujet de plainte, vous savez à qui vous pouvez les adresser. Il lui demanda ensuite si elle avoit vu M. Briggs.

Oui, Monsieur, je fors dans l'instant de chez lui.

J'en suis fâché; son logement est peu convenable pour recevoir une jeune demoiselle. Lorsque le doyen me fit prier de vouloir bien consentir à être l'un de vos tuteurs, je refusai sans hésiter cet emploi, ainsi que j'ai coutume de faire en pareilles occasions, qui ne se présentent que trop fréquemment; mais le doyen étant un homme pour lequel j'avois véritablement de l'estime, dès que je m'apperçus que ce refus l'avoit affecté, je surmontai ma répugnance pour lui faire plaisir; & cela, non-seulement malgré la regle générale que je

m'étois imposée, mais encore contre mon inclination.

Ici il s'arrêta comme pour attendre un compliment ; mais Cecile peu disposée à lui en faire, se borna à une légère inclination de tête.

J'ignorois encore, continua-t-il, au moment où je donnai mon consentement, qui étoient ceux dont j'allois devenir le collègue. Je n'aurois jamais soupçonné que le doyen connût assez peu les usages, pour me joindre à mes inférieurs à tous égards. Dès que je fus ce qui en étoit, j'insistai pour que mon nom & mon crédit ne fussent point avilis par une pareille association.

Il fit encore ici une nouvelle pause ; non pour attendre une réponse de Cecile, mais uniquement pour lui donner le tems de témoigner combien elle desiroit d'apprendre les moyens qu'on avoit employés pour le fléchir.

Le doyen, reprit-il, étoit alors dangereusement malade ; il me sembla que mon refus le chagrinoit ; j'en fus fâché, c'étoit un très-honnête homme, qui n'avoit point cru m'offenser. A la fin, je reçus ses excuses, & j'eus même la condescendance d'accepter cette tutelle. En conséquence, il vous est loisible de vous regarder comme ma pupille, & quoiqu'il me paroisse peu convenable de communiquer souvent avec vos autres tuteurs, je serai cependant toujours prêt à vous rendre service,

à vous donner des avis, & charmé de vous voir.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur, repartit Cecile, extrêmement rebutée de ce ton poliment fastueux & se levant pour s'en aller.

Restez encore un moment, je vous prie, dit-il en souriant gracieusement; je n'ai pas d'engagement bien pressé ce matin. Rendez-moi compte de la manière dont vous employez votre tems. Sortez-vous souvent? On m'a assuré que les Harrel faisoient une grosse dépense. En quoi consiste leur fortune?

Je ne suis pas assez bien instruite pour pouvoir vous en informer.

Je crois leur maison assez honnête, l'est-elle réellement?

Je l'espère, Monsieur.

Ils ont, à ce qu'on m'a dit, car je ne les connois point du tout, des liaisons avec des gens au-dessus du commun.

Ils en ont au moins beaucoup, Monsieur.

Eh bien, ma chère! lui dit-il en lui prenant la main: à présent que vous vous êtes hasardée à venir ici, ne craignez point d'y revenir souvent. Je veux vous présenter à Mde. Delville: je suis persuadé qu'elle sera enchantée de pouvoir vous témoigner de l'amitié. Ainsi, voyez-nous sans le moindre scrupule, toutes les fois que vous le jugerez à propos. Je voudrois bien vous rendre en personne
votre

vosre visite ; mais je craindrois de rencontrer les gens chez lesquels vous demeurez , & que ma présence ne les gênât.

Il tira alors sa sonnette , & on la reconduisit à son carosse avec les mêmes cérémonies qu'elle avoit été introduite.

Ce fut alors qu'elle perdit toute espérance de pouvoir , du moins pendant sa minorité , exécuter le projet qu'elle avoit eu tant de plaisir à former. Elle trouva que sa situation présente , quoique si peu conforme à ses souhaits , n'étoit cependant point encore la plus désagréable où elle pût se trouver. Il est vrai qu'elle étoit fatiguée & ennuyée du trop de dissipation , & révoltée à la vue de tant d'extravagances ; mais , quoique les maisons de ses deux autres tuteurs fussent exemptes de pareils vices , elle ne pouvoit se promettre que du désagrément en les habitant. La bassesse sembloit unie à l'avarice pour l'éloigner du logis de M. Briggs , & la fierté avec l'ostentation pour la bannir de celui de M. Delville.

Elle revint chez M. Harrel , trompée dans son attente , & dégoûtée autant de ceux qu'elle quittoit que de ceux chez lesquels elle retournoit. En gagnant son appartement , elle rencontra madame Harrel qui l'arrêta , & la pria instamment d'entrer dans le salon , où elle l'assura qu'elle seroit agréablement surprise.

Cecile crut un moment que c'étoit quelqueune de ses anciennes connoissances de pro-

vince qui venoit d'arriver à Londres ; cependant elle ne vit en entrant que M. Harrel & quelques ouvriers, & s'aperçut que l'agréable surprise qu'on lui avoit annoncée , ne devoit être que l'effet d'une jolie tente , préparée pour l'un des appartemens intérieurs qui devoit être fixée au-dessus d'une longue table de dessert , peinte & décorée de plusieurs devises sur du verre.

Avez-vous jamais rien vu de plus délicieux ? s'écria madame Harrel ; & lorsque la table fera couverte de glaces colorées de ces différentes choses que vous voyez , elle fera encore une fois plus belle. Tout cela sera prêt de mardi en huit.

Il me semble que vous deviez aller au bal ?

Sans doute nous comptons bien aussi y aller ; mais auparavant nous aurons les masques à la maison.

J'ai quelqu'envie , dit M. Harrel en les conduisant dans une petite chambre voisine , de faire construire ici une rampe légère & une espèce de galerie pour servir d'orchestre. Qu'est-ce que cela pourroit bien coûter , M. Tomkins ?

Oh ! une bagatelle , Monsieur , répondit ce dernier ; presque rien.

Eh bien , donnez vos ordres , & que cela se fasse tout de suite. Comme il n'est pas nécessaire que cela dure long-tems , je m'embarasse moins de la solidité que de l'élégance. Qu'en

pensez-vous, miss Beverley ? cet ornement ne produira-t-il pas un effet agréable ?

En vérité, Monsieur, il me paroît tout-à-fait inutile, répondit Cecile, qui desiroit de profiter de cette occasion pour le faire ressouvenir de la dette qu'il avoit contractée récemment avec M. Arnott.

Ciel ! Miss Beverley est si raisonnable, s'écria Mde. Harrel, qu'elle ne prend aucun intérêt aux choses de cette espece ; tout cela n'est à ses yeux que vanité.

Il est vrai, repliqua Cecile en s'efforçant de sourire, que je goûte peu le plaisir d'être continuellement entourée d'ouvriers.

Elle se retira dans sa chambre aussitôt qu'il lui fut possible, cruellement affectée de l'injustice de M. Harrel envers son beau-frere & la famille Hill, & résolue à n'être plus aussi complaisante par la suite, en renfermant en elle-même ce qu'elle pensoit de sa conduite, mais à lui dire franchement son sentiment ; & quant à la sienne propre, de ne consulter que sa raison & son cœur.

Elle fit sur le champ l'essai de son courage en mettant en pratique la regle qu'elle venoit de s'imposer, & pria madame Harrel de l'excuser, si elle ne l'accompagnoit pas à une grande assemblée où elles devoient se rendre le soir même.

Celle-ci, très-étonnée, lui demanda plusieurs fois la raison d'un pareil refus, qu'elle

imagina procéder de quelque cause fort extraordinaire. Elle eut à la fin beaucoup de peine à se persuader qu'il n'y en eût pas d'autre que l'envie de passer une soirée tranquillement au logis.

Le lendemain, lorsqu'elle en fit de même & qu'elle renouvela le même refus, madame Harrel fut encore plus étonnée. Il lui paroiffoit impossible qu'une jeune personne, désirée dans la société, pût vouloir passer deux soirées seule. Elle soupçonna une raison secrète, & importuna si fort son amie pour la savoir, que celle-ci fut à la fin obligée de lui avouer qu'elle étoit excédée de ces éternelles visites, & qu'il lui étoit impossible de vivre plus long-tems au milieu de ces cohues bruyantes.

Eh bien, si j'envoyois chercher mademoiselle Larolles pour vous tenir compagnie ?

Cecile refusa, en riant, cette proposition, & l'assura qu'elle n'avoit pas besoin d'un pareil secours pour l'aider à passer son tems. Ce ne fut pourtant qu'après une longue contestation, qu'elle parvint à lui prouver qu'il n'y auroit aucune cruauté à la laisser seule.

Le lendemain cependant, les persécutions diminuerent; car madame Harrel ne pensa plus à ce qui s'étoit passé: & renonçant depuis ce moment à de nouvelles sollicitations, elle la laissa libre de suivre son goût, auquel elle ne fit plus que peu ou point d'attention.

Cecile fut très-fâchée de la trouver si indif-

férente ; & elle le fut encore plus de voir M. Harrel lui-même si peu affecté : ce dernier étant rarement des mêmes parties que sa femme , & ne la rencontrant pas assez souvent pour lui communiquer ou apprendre d'elle les différentes particularités de leurs affaires domestiques ; loin d'être frappé , ainsi qu'elle s'en étoit flattée , de la nouvelle manière dont sa pupille passoit son tems , à peine daigna-t-il s'en appercevoir , & il ne crut pas devoir le remarquer.

Le chevalier Floyer , qui continuoit à la voir toutes les fois qu'il dînoit chez son tuteur , s'informa fréquemment comment elle passoit ses soirées ; mais n'obtenant jamais de réponse satisfaisante , il en conclut qu'elle vivoit avec des gens qui n'étoient point de sa connoissance.

Le pauvre M. Arnott se trouva extrêmement déconcerté , en se voyant privé de la satisfaction de l'accompagner aux assemblées , où , soit qu'il s'entretint avec elle ou qu'il l'écoutât seulement , il avoit au moins le bonheur de la voir & de l'entendre.

Celui qui souffroit le plus de cette nouvelle manière de vivre étoit M. Monckton , qui , incapable d'endurer les mortifications que ses visites du matin chez madame Harrel lui avoient attirées , étoit décidé à ne plus s'y exposer par la fuite , mais de tâcher plutôt de rencontrer Cecile ailleurs. Dans cette vue , il fréquentoit assidûment tous les lieux

publics , se fauffloit avec tous ceux qu'il présumoit avoir la moindre liaison avec les Harrel. Ses recherches furent infructueuses ; il ne la trouva nulle part , il eut beau redoubler de soins & de diligence. Rien ne lui réussissant , il s'imagina qu'un mauvais génie l'éloignoit de celle qu'il cherchoit , & le conduisoit constamment où elle n'étoit pas.

Cependant Cecile , heureuse dans sa retraite, passoit son tems fort agréablement. Son premier soin fut d'aider & de consoler la famille Hill. Elle fut elle-même la visiter , procura & paya tout ce que les médecins ordonnerent au malade , fournit des vêtemens aux enfans , de l'argent & plusieurs choses nécessaires à la mere. Elle s'apperçut que le pauvre charpentier n'avoit plus long-tems à languir ; ainsi elle ne pensa , pour le moment , qu'à alléger ses souffrances , en lui procurant toutes les douceurs que son médecin regardoit comme sans conséquence. Elle donna assez d'argent pour que ses enfans , diminuant un peu leur travail , eussent le tems nécessaire pour le soigner ; bien résolue , aussitôt que ces infortunés lui auroient rendu les derniers devoirs , de les mettre en état d'embrasser quelqu'autre profession moins pénible & plus lucrative.

Elle s'occupa ensuite du choix d'un assortiment de livres ; & cette occupation qui , pour un amateur de la littérature , jeune & avide de connoissances , est peut-être la plus

délicieuse, fut pour elle une source abondante de récréations si douces, qu'elles ne lui laisserent rien à desirer.

Ses emplettes ne se bornerent pas aux ouvrages qui pour le moment étoient à sa portée; elle se proposoit une suite de lectures instructives pour l'avenir; & sans s'arrêter à la dépense, qui, pour la dernière année de sa minorité, n'étoit pas considérable, elle acheta une collection des meilleurs livres sur la morale & la philosophie; persuadée que ses tuteurs lui avanceroient sans difficulté l'argent nécessaire pour cela.

Ainsi s'écouloient philosophiquement & avec sérénité les heureux loirs de Cecile, partagés entre des œuvres de charité, la culture des talens, & l'acquisition des connoissances utiles.

C H A P I T R E III.

Bal.

LE premier échec que reçut cette tranquillité, fut le jour du bal, des préparatifs duquel nous avons déjà parlé. Toute la maison fut en confusion depuis cet instant, à cause des divers changemens que l'on crut

devoir faire à la plus grande partie des appartemens destinés à la réception des masques. Cecile même, quoique voyant avec chagrin que ces préparatifs ne pouvoient manquer d'occasionner de nouvelles dettes, ne fut pas celle qui y prit le moins de part; & la nouveauté du spectacle qu'elle alloit voir pour la première fois, fit qu'elle s'en promit une satisfaction plus qu'ordinaire.

Vers le soir, madame Harrel la fit appeler pour la consulter sur une nouvelle idée qui étoit venue à son mari. Il avoit imaginé de placer dans le fallon un certain nombre de lampions colorés, qui formeroient diverses figures emblématiques.

Tandis qu'ils disertoient tous ensemble sur ce sujet, l'un des domestiques, qui avoit parlé plusieurs fois à l'oreille de M. Harrel, & s'étoit ensuite retiré, dit d'un ton assez haut pour que Cecile l'entendit: En vérité, Monsieur, je ne saurois parvenir à le renvoyer.

C'est un insolent maraud, répondit M. Harrel. Cependant, s'il faut absolument lui parler, à la bonne heure. Et il sortit de la chambre.

Madame Harrel continuoit à exercer son imagination sur ce nouveau projet, & en appeloit à M. Arnott & à Cecile, persuadée qu'ils ne pouvoient qu'approuver son goût & son invention, lorsqu'elle fut interrompue

par les accens d'une voix forte & élevée, qui se faisoit entendre au bas de l'escalier, répétant fréquemment : Non, Monsieur, je ne peux plus attendre. J'ai été si souvent obligé de donner des délais, que je ne faurois plus en accorder.

Madame Harrel, surprise à l'ouïe de ces paroles, s'arrêta tout court. Ils se turent, & l'imiterent. Ils entendirent alors, que monsieur Harrel répondit très-doucement : Encore un peu de patience, mon cher M. Rawlins ; je dois toucher demain, ou après-demain, une grosse somme, & vous pouvez compter que vous serez payé.

Non, Monsieur, s'écria Rawlins, vous m'avez si souvent dit la même chose, que c'est tout comme si vous ne me disiez rien. Il y a longtems que cet argent m'est dû ; & je dois moi-même une somme qu'il faut payer, & pour laquelle on ne veut pas attendre plus longtems.

Certainement, M. Rawlins, repliqua monsieur Harrel d'un ton encore plus radouci, comptez que vous l'aurez. Personne ne prétend retenir votre dû : je vous prie seulement de vouloir bien attendre encore un jour ou deux tout au plus ; & alors vous pouvez être assuré que vous serez satisfait. Vous n'en ferez pas plus mal pour m'avoir obligé. Je n'emploierai jamais d'autre que vous. Je ferai, avant qu'il soit peu, dans le cas de vous

occuper. Je me propose de faire des changemens & des réparations assez considérables à Violet-Bank.

Monsieur, repartit Rawlins élevant encore plus la voix, je ne ferai pas bien refait en travaillant pour une personne dont il n'est pas possible de tirer un denier. Il faut, soit qu'on me paie ou qu'on ne me paie pas, que mes ouvriers aient leur argent. Par conséquent, je ne faurois me dispenser de vous faire assigner ; je n'y vois pas d'autre remede.

Avez-vous jamais entendu pareille impertinence s'écria madame Harrel ? Il faudroit que M. Harrel eût perdu la tête, s'il se seroit jamais d'un ouvrier de cette espee.

M. Harrel parut alors, & dit de l'air du monde le plus dégagé : Il y a là-bas un maraud de maçon, plus impudent qu'aucun de ceux avec lesquels j'aie jamais eu à faire. Il vient, au moment où je m'y attends le moins, me présenter un compte de 400 livres sterling, & il ne veut pas sortir qu'il n'ait son argent. Mon cher beau-frere, ajouta-t-il en s'adressant à M. Arnott, voulez-vous bien prendre la peine de lui parler ? car il m'est impossible de me contenir plus long-tems.

Vous voudriez sans doute que je lui donnasse une assignation de cette somme sur mon homme d'affaires ?

Vous m'obligeriez beaucoup, répondit M. Harrel, & je vais sur-le-champ vous en faire

mon billet. De^e cette maniere , nous ferons tout d'un coup débarrassés de ce drôle , & il ne travaillera certainement plus pour moi. Je veux faire construire l'été prochain un nouveau bâtiment à Violet-Bank , ne fût-ce que pour lui faire voir quelle bonne pratique il a perdue par sa faute.

Oui , mon cher frere , s'écria madame Harrel , débarrassez - nous une bonne fois de cet homme , & qu'il n'en soit plus question.

Les deux beaux - freres passerent donc dans une autre chambre ; & madame Harrel , après avoir exalté la grande bonté de son frere qu'elle aimoit beaucoup , & assuré que l'impertinence du maçon l'avoit faisie , retourna s'occuper de la décoration projetée.

Cecile , toujours plus surprise de l'indifférence que son amie témoignoit sur l'état des affaires de son mari , crut qu'il étoit de son devoir de lui en parler. Ainsi , après un silence assez marqué pour que madame Harrel lui en demandât la raison , elle lui dit : me pardonnerez-vous , ma chere amie , si je vous avoue que je suis très-surprise que vous pensiez encore à ces préparatifs.

Bon dieu , ma chere ! Et pourquoi ?

Parce que , dans ce moment-ci , toutes nouvelles dépenses doivent être supprimées , jusqu'à ce que M. Harrel ait touché l'argent dont il vient de parler.

Bon ! la dépense d'une pareille bagatelle est

un si petit objet pour la fortune de M. Harrel, qu'à peine s'en appercevra-t-il. D'ailleurs, il doit recevoir si promptement de l'argent, que c'est comme s'il l'avoit déjà.

Cecile, craignant de se montrer trop officieuse, commença à faire l'éloge de la générosité & de la complaisance de M. Arnott; & elle en prit occasion, tout en continuant à le louer, d'insinuer qu'il n'y avoit que les gens équitables & économes qui fussent réellement généreux & bienfaisans.

Elle ne s'étoit point pourvue, pour le bal, d'un habit de masque, parce qu'ayant demandé conseil à ce sujet à madame Harrel, celle-ci lui avoit dit que les Dames chez lesquelles la fête se donnoit n'étoient point ordinairement masquées, & qu'elle-même en feroit les honneurs avec une robe de ville. M. Harrel & M. Arnott devoient y être aussi dans leur parure ordinaire.

Le bal commença à huit heures du soir, & avant neuf la salle étoit si pleine de masques, que Cecile fut fâchée de n'avoir pas imité les autres, & d'être restée sans masque; car, se trouvant presque la seule femme de l'assemblée qui fût dans ce cas, elle n'en étoit que plus remarquable. Cependant, la nouveauté du spectacle, jointe à la bonne humeur qui se manifestoit de tous côtés, eut bientôt diminué son embarras; & après s'être un peu accoutumée à la manière brusque & familière
dont

dont les différens masques l'abordoient , & la hardiesse avec laquelle ils la fixoient ou lui adressoient la parole , la premiere confusion de sa situation actuelle se dissipa ; & sa curiosité à regarder les autres , fit qu'elle cessa d'observer si elle l'étoit elle-même.

Les espérances d'amusement qu'elle s'étoit formées d'avance furent non-seulement remplies , elles furent même surpassées ; la variété des déguisemens , le mélange des costumes , les figures qui se succédoient continuellement , & cette confusion de groupes grotesques fixèrent constamment son attention : tandis que les efforts pour paroître avoir de l'esprit , l'oubli total des convenances , les disparates du langage étoient des sujets continuels de surprise & de plaisanterie. Il n'y avoit pas jusqu'à ces phrases si rebattues : *me connoissez-vous ? qui êtes-vous ? je sais qui vous êtes* , ainsi que la maniere fine & adroite d'indiquer avec le doigt , le signe expressif de tête , & ce cri aigu & perçant , quoique très-fastidieux pour ceux qui fréquentent ces sortes d'assemblées , qui ne fussent pour elle , à qui tout cela étoit nouveau , une source d'amusement & de réflexions.

Vers neuf heures , toutes les chambres se trouvant pleines , tous les masques se dispersèrent dans les différens appartemens. Des dominos qui ne représentoient rien , & des habits de fantaisie qui ne signifioient pas da-

vantage, formoient, comme cela est ordinaire en pareilles occasions, la plus grande partie de la compagnie : quant au reste, les hommes étoient déguifés en Espagnols, en ramoneurs, en Turcs, en soldats du guet, en forciers & en vieilles décrépites : les femmes l'étoient en bergeres, en vendeuses d'oranges, en Circassiennes, en Bohémiennes, en faneuses & en Sultanes.

Jusqu'alors personne n'avoit encore cherché à lier conversation avec Cecile ; elle en avoit été quitte pour la question usée, *savez-vous qui je suis ?* & pour quelques petites fadeurs lâchées en passant ; mais lorsque la foule fut entrée, & que la confusion générale inspira plus de hardiesse, elle fut attaquée d'une maniere plus marquée & plus particuliere.

Le premier masque qui l'approcha parut déterminé à empêcher que tout autre que lui ne l'abordât. Il avoit cependant peu d'espoir d'en être favorisé, son habit n'ayant rien qui pût plaire, puisque c'étoit celui du diable. Il s'étoit noirci de la tête aux pieds, à l'exception de deux cornes rouges qui sembloient sortir de son front. Son visage étoit si parfaitement couvert, qu'on n'appercevoit uniquement que ses yeux ; ses pieds étoient fourchus, & il tenoit à la main une baguette couleur de feu.

Il s'avança vers Cecile, & traça avec sa baguette un demi-cercle en-avant de sa chaise,

lui fit par trois fois une profonde révérence, se tourna trois fois avec différentes grimaces, & se planta ensuite fièrement à son côté.

Cecile rit d'abord de ces fingeries, sans être cependant trop flattée de se trouver sous la protection d'un pareil gardien; & au bout d'un moment, elle se leva pour changer de place: mais le mauvais esprit faisant adroitement le tour, vint se placer devant elle, & se servit de sa baguette pour l'empêcher d'avancer. Elle fut donc obligée de s'asseoir de nouveau.

Un *Hotspur* (personnage d'une pièce de Shakespeare) qui ne faisoit que d'entrer, s'avança alors hardiment vers elle: le diable accourut promptement, & se plaça entr'eux. *Hotspur*, se quarrant d'un air de défi, frappa fortement du pied droit, & s'en fut tout de suite dans la chambre voisine; le diable, après cette victoire, branla fièrement sa baguette & reprit son poste.

M. Arnott, qui s'étoit toujours tenu près de Cecile, la connoissoit assez pour ne pas imaginer qu'elle prit le moindre plaisir à se voir ainsi le but des regards de toute l'assemblée. En conséquence, il s'approcha modestement, pour lui offrir de l'aider à se tirer de cette captivité. Mais le diable, décrivant de nouveau un cercle avec sa baguette, lui donna trois coups si bien appliqués sur la tête, que sa frisure en fut dérangée, & son visage couvert de poudre, ce qui produisit un éclat de rire

général, & M. Arnott, trop timide pour braver la plaisanterie, ou la soutenir, se retira tout honteux.

L'esprit malin se crut alors maître absolu du champ de bataille, & agitant sa baguette avec une nouvelle fureur, personne n'osa plus hasarder d'envahir un terrain qu'il avoit jugé à propos de s'approprier.

A la fin cependant, un masque, sous l'habit de Don Quichotte, ayant fait son entrée, tous les autres qui se trouvoient dans la chambre s'empresserent de lui faire remarquer la détention de Cecile.

Le costume de ce héros de la Manche étoit assez conforme à la description que nous en a laissée l'admirable Cervantes ; son armure étoit rouillée, un bassin de barbier lui tenoit lieu de casque, un plat d'étain de bouclier, & sa lance étoit une canne mince, au bout de laquelle on avoit attaché une vieille lame. Sa taille, maigre & alongée, étoit tout-à-fait convenable au personnage qu'il avoit adopté, & son masque présentoit un visage décharné & hagard, qui sembloit vieilli par les peines & les fatigues, mais où l'on voyoit encore des traces de son ancienne valeur : ce qui rappeloit, de la manière la plus frappante, le portrait du chevalier de la triste figure.

Il écouta avec la plus grande attention, & dans un profond silence, les plaintes qui lui furent immédiatement portées par tous les

assistans. Après quoi, ayant fait signe qu'on se tût, il s'avança majestueusement vers Cecile ; mais s'arrêtant précisément aux limites prescrites par son gardien, il baissa le bout de sa lance en signe d'hommage & de fidélité ; & posant doucement un genou en terre, il prononça le discours suivant :

Très-incomparable princesse ! Humblement prosterné aux pieds de votre divine & ineffable beauté, daignez gracieusement permettre au plus piteux de vos serviteurs, Don Quichotte de la Manche, par un effet de votre haute & incomparable bonté, de baiser les belles planches qui soutiennent votre machine corporelle.

Après quoi, baissant la tête jusqu'à terre, il baisa le parquet, se releva & continua ainsi :

La renommée, ô la plus belle & la plus incomparable des vierges ! ayant affirmé que certain personnage discourtois, qui prend le nom de diable, auroit osé, même en notre présence & contre votre volonté, garder & retenir votre rayonnante personne dans un triste esclavage ; souffrez, magnanime & indescriptible dame, que moi, le plus abject de vos indignes vassaux, je tire la vérité de cette vile créature, & que, me prosternant humblement devant vos divines attractions, je conjure votre altesse de daigner m'instruire si cette heureuse chaise, qui a le bonheur de

supporter vos perfections terrestres , possède ce poids inestimable du consentement libre & légal de votre esprit céleste.

Ici , il se tût ; & Cecile , à qui cette adresse , tout-à-fait dans le goût de l'ancienne chevalerie , avoit paru fort plaisante , n'eut pas la force de répondre , tant elle avoit envie de rire. Elle fit un nouvel effort pour quitter sa place ; mais la baguette de son noir persécuteur s'y opposa encore.

Ce petit incident fut une réponse suffisante pour le preux chevalier , qui s'écria avec indignation :

Sublime dame !

Je supplie simplement votre excellente merci de s'abstenir de réduire la composition argileuse de mon corps indigne en poussière impalpable , par l'éclat de ces étoiles brillantes , nommées vulgairement yeux , jusqu'au moment où j'aurai légalement exercé ma vengeance sur ce scélérat discourtois , & l'aurai puni d'avoir osé contrarier la volonté adorable de votre altesse.

En lui faisant ensuite une profonde révérence , il se tourna du côté de son antagoniste , & lui parla de la manière suivante :

Grossier mécréant !

Le vêtement lugubre qui couvre ta personne désagréable , comparé à la bile noire qui inonde ton intérieur putride & corrompu , est de la plus grande blancheur. En conséquence ,

tiens, voici mon gant que je te jette. Cependant, avant que je m'abaisse à devenir l'instrument de ta destruction, ô le plus vil & le plus ignoble de tous mes ennemis, afin que l'honneur de Don Quichotte de la Manche ne soit point souillé par ton châtement, je veux bien te recevoir ici chevalier. Ainsi mon épée te confère cette honorable dignité; & je te nomme Don Diable, chevalier de l'horrible figure.

Il chercha alors à atteindre son épaule avec sa lance. Le chevalier ténébreux, de son côté, évitant adroitement le coup, se défendit & para avec sa baguette. Il s'en suivit un combat feint & burlesque, soutenu des deux côtés avec beaucoup de dextérité. Cecile, moins empressée d'en être spectatrice que de recouvrer sa liberté, se sauva dans un appartement voisin, tandis que toutes les autres femmes, quoiqu'elles poussassent des cris & parussent fort effrayées, sautèrent sur les chaises & sur les sofas, pour le voir tout à leur aise & sans danger.

A la fin, la baguette du chevalier de l'horrible figure s'étant brisée contre le bouclier de son antagoniste, Don Quichotte se mit à crier, *victoire!* L'appartement en rétentit. Le nouveau chevalier, vaincu, passa brusquement dans une des chambres voisines; & le vainqueur, ramassant les fragmens de l'arme de son ennemi, fut chercher la dame pour laquelle il avoit combattu. Il ne l'eut pas plu-

tôt trouvée, que, mettant à ses pieds ses trophées, il se prosterna, baissant une seconde fois le parquet. Se relevant ensuite lentement, il recommença ses révérences, qu'il accompagna de nouvelles cérémonies, & sans attendre ses remerciemens, il sortit gravement.

Au moment où il partit, une Minerve, qui n'étoit ni majestueuse, ni austère, dont la démarche n'avoit rien de guerrier ni d'auguste, mais qui étoit au contraire légère & folâtre, s'avança vers Cecile, & lui cria d'une voix de fausset : Savez-vous qui je suis ?

Non, répondit-elle, reconnoissant sur-le-champ mademoiselle Larolles ; point du tout à votre extérieur ; mais à votre voix, il me semble que je vous devine.

J'ai été au désespoir, repliqua la déesse, sans rien comprendre à ce sarcasme, de ne m'être pas trouvée au logis lorsque vous y êtes venue. Je vous prie de me dire comment vous trouvez mon habit de masque.

Je vous assure qu'il me paroît le plus joli du bal.

A propos, savez-vous qu'il vient d'arriver dans l'appartement voisin la chose du monde la plus révoltante ? Je crois réellement qu'un ramoneur a trouvé moyen de s'y introduire. Cette vilaine figure est propre à causer la plus grande frayeur : toutes les fois qu'elle se remue, elle envoie une horrible odeur de suie, de véritable suie. Quelle saloperie ! Je vou-

drois de tout mon cœur qu'elle pût le suffoquer.

Elle fut interrompue à ces mots par Don Belzébut, qui, regardant autour de lui, & s'apercevant que son ennemi étoit parti, s'approcha encore de Cecile, mais avec moins d'affurance que la première fois; car avec sa baguette il avoit perdu une partie de ses forces. Cependant, pour réparer en quelque façon cette perte, il eut recours à une autre méthode également efficace pour conserver sa proie; car il commença à mugir d'une manière si horrible & si désagréable, que, tandis que plusieurs femmes, dont la déesse de la sagesse & de la valeur fut une des premières, s'enfuoient pour l'éviter, tous les hommes se tinrent à une certaine distance, pour attendre & voir ce qui s'enfuiroit.

Cecile se trouva alors très-mal à son aise; elle se voyoit l'objet de l'attention générale, ne pouvoit parler à personne, ni personne n'avoit la liberté de lui parler. Elle avoit beau chercher ce qui pouvoit occasionner un procédé de cette nature; elle ne connoissoit dans le monde que le chevalier Floyer qui fût capable d'une pareille impertinence.

Après quelque tems passé d'une manière aussi désagréable, un domino blanc, qui avoit été pendant quelques minutes spectateur très-attentif, s'avança tout-à-coup, & s'écria: Je lui résisterai, dût-il me brûler. Il se précipita sur l'esprit malin; & saisissant une de

ses cornes , il dit à un Arlequin qui se trouvoit près de lui : Arlequin , ne craindras - tu pas de combattre le diable ?

Non , certainement , répondit celui-ci , que sa voix fit d'abord connoître pour M. Morrice ; & sortant du milieu de la foule , il pirouetta devant l'esprit malin avec encore plus d'agilité que lui-même n'avoit pironetté auparavant devant Cecile ; lui donnant de tems à autre plusieurs coups bien appliqués sur les épaules , sur la tête & sur le dos , avec son sabre de bois.

La rage du démon , à une pareille attaque , outrepassa les bornes de la vraisemblance , & alla plus loin que le rôle qu'il avoit adopté ne l'exigeoit. Il écumoit , & il se défendit avec tant de violence , qu'il eut bientôt chassé Arlequin de la chambre. Cependant , lorsqu'il voulut rejoindre sa proie , le génie de la pantomime repoussé , sans être vaincu , à l'instigation du domino blanc , revint à la charge ; & par des attaques & des retraites successives & continuelles , ne lui laissa pas un instant de repos ; il le poursuivit de chambre en chambre , & le tourmenta sans relâche & sans pitié.

Cecile cependant , enchantée de se voir en liberté , se refugia sans perdre de tems dans un coin , où elle comptoit respirer en liberté , & jouir du spectacle tout à son aise. Le domino blanc ayant exhorté Arlequin à persécuter le persécuté , & à continuer de le tenir en ha-

leine , s'approcha d'elle pour la féliciter de sa délivrance.

C'est vous , répondit-elle , que j'en dois remercier , & je le fais de bien bon cœur. J'étois si lasse de ma prison , que mon esprit paroissoit presqu'autant à la gêne que ma personne.

J'imagine , dit le domino , que votre persécuteur vous est connu ?

Je le crois du moins , repartit-elle ; car il n'y a qu'une seule personne que je puisse soupçonner , & je verrois avec peine qu'il s'en trouvât une seconde qui lui ressemblât & fût aussi désagréable.

Vous devez vous attendre à en trouver un grand nombre , s'écria-t-il. Quel est le mortel insensible qui ne s'estimeroit pas heureux de vous retenir dans ses liens ? Mais vous , Madame , n'avez-vous point tort de vous plaindre ? n'êtes-vous point l'agresseur ? Je lis dans vos yeux l'esclavage de ceux qui vous regardent.

Assurément , dit Cecile , je vous avois cru mon défenseur ; comment se peut-il que vous soyez devenu mon accusateur ?

Rien de plus simple ; c'est en voyant le péril où mon imprudente chevalerie errante m'a exposé : je commence réellement à vous envisager comme une personne très-dangereuse , & je crains que le pauvre diable , des griffes duquel je vous ai sauvée , ne soit que trop vengé de sa défaite , en voyant que le

premier usage que vous faites de votre liberté est d'enchaîner votre libérateur.

Ici , ils furent interrompus par le babil immodéré de deux couples opposés ; & écoutant attentivement , ils entendirent qu'on disoit d'un côté : Mon ange ! vous , la plus belle des mortelles ; vous , la déesse de mon cœur. Tandis que de l'autre côté , la voix étoit si élevée & si bruyante , qu'ils ne distinguoient pas un seul mot.

Le domino blanc , pour satisfaire sa curiosité , s'approcha successivement des deux couples , & revenant ensuite auprès de Cecile , il lui dit : Imagineriez-vous celui qui a prononcé ces mots tendres & passionnés ? Vous persuaderiez-vous que c'est un Shylock (*), tenant pendant tout ce tems son couteau à la main , résolu , suivant toutes les apparences , à tailler & à rogner le plus près du cœur qu'il fera possible ; tandis que le cri perçant de l'autre côté , est l'effet de la joie immodérée d'un mentor bruyant. La première fois que j'entendrai du fracas , je m'attendrai à voir quelque doux Pythagore étourdi du babil de ses disciples.

Pour dire la vérité , repartit Cecile , l'in-vraisemblance & le peu de conformité que

(*) Shylock , juif cruel & sanguinaire de la tragédie de Shakspeare , intitulée le *Marchand de Venise*.

l'on remarque presque généralement entre l'habit que ces masques ont choisi, & le caractère qui en devroit être la suite, est une des choses qui m'a le plus amusée aujourd'hui, car dans un bal comme celui-ci, après un personnage bien soutenu, rien n'est plus plaisant que d'en voir un autre absolument manqué, & ridiculement parodié.

Vous n'avez donc en ce cas pu manquer de passe-tems, répartit le domino; car, parmi toutes les personnes réunies dans ces différentes pièces, je n'en ai apperçu que trois qui parussent persuadées que tout autre changement que celui de l'habit étoit nécessaire pour se rendre méconnoissable.

Dites-moi, je vous prie, qui sont ces trois personnages?

Un Don Quichotte, un maître d'école, & votre ami le diable.

Oh! ne le nommez pas mon ami, s'écria Cecile; car, avec ou sans habit, il m'est également odieux.

Mon ami, donc, puisque vous ne voulez pas qu'il soit le vôtre, ajouta le domino; car au lieu d'un, fût-il même dix diables, je dois le tenir pour tel, puisqu'il me procure l'honneur de m'entretenir avec vous. Après tout, pour lui rendre ce qui lui est dû, justice à laquelle vous savez que le proverbe l'autorise, il a montré tant de talens & d'habileté à s'acquitter de son rôle, tant d'expérience

en fait de malice , & tant de confiance & de persévérance dans l'art de tourmenter , que je ne saurois qu'admirer son adresse & sa capacité. Si au lieu d'être un mauvais génie , il eût fait le rôle d'un ange gardien , il n'auroit jamais pu montrer plus d'esprit dans le choix de l'objet auquel il s'est attaché.

Ils furent abordés dans cet instant par une jeune faneuse , à laquelle le domino blanc cria en passant : Vous paroissez aussi gaie & aussi éveillée que si vous sortiez de la prairie après une demi-journée de travail. Dites-moi , je vous prie , comment les jolies ouvrières telles que vous sont pour trouver à s'occuper l'hiver.

Comment elles sont ? repartit-elle , sans hésiter. Eh bien , elles sont précisément la même chose que pour se procurer de l'ouvrage l'été ; & charmée d'avoir prouvé combien elle étoit prompte à la repartie , sans s'apercevoir qu'elle disoit une sottise , elle continua joyeusement son chemin.

Alors le maître d'école , annoncé par le domino blanc , s'approcha de Cecile. Son habit étoit composé d'une longue robe de chambre d'étoffe verte , d'une paire de pantoufles rouges & d'un bonnet de laine de la même couleur , & il avoit à la main une poignée de verges , symbole ordinaire de sa profession.

Ah : charmante dame , s'écria-t-il , quel adoucissement ne seroit-ce pas à la sévérité

de mon genre de vie , quel allégement à l'austérité de mes mœurs , que la permission de franchir les limites que je devois être le premier à faire observer , & de passer par-dessus toutes les règles ! Que ne m'est-il permis de déposer à vos pieds cet emblème de mon pouvoir , & d'oublier , dans la douceur de votre conversation , ma rigidité journalière !

Non , non , s'écria Cecile , je ne veux point avoir à répondre d'une pareille métamorphose.

Ce refus est précisément ce que je redoutois ; car hélas , sous quel prétexte un pauvre pédagogue de village oseroit-il prendre la liberté de vous approcher ? Si j'entreprendois de vous questionner sur les langues mortes , les accents de votre voix , en me charmant , ne m'ôteroient-ils pas la force de vous faire le moindre reproche ? Pourrois-je vous regarder & m'apercevoir d'une fautive construction ? Si je vous condamnois au pain & à l'eau pour toute nourriture , les remords que j'en aurois par la fuite ne me mettroient-ils pas bientôt dans le cas d'avoir besoin moi-même de cette diette ? Si vous me présentiez votre main , & que vous l'étendissiez pour recevoir le châtement , pourrois-je m'empêcher d'y appliquer ma bouche plutôt que ma férule ? Si je vous ordonnois de vous lever de votre place pour venir me trouver , penserois-je jamais à vous renvoyer. Et si je vous confinois dans un coin , comment seroit-il possi-

ble que je résistasse à la tentation de vous y fuivre ?

Cecile , qui reconnut facilement M. Gofport dans ce maître d'école , ne se fit point presser pour lui proposer les conditions auxquelles elle consentoit de l'écouter ; mais à peine commençoit-elle à les lui exposer , que leurs oreilles furent assaillies par une fausse toux d'un prétendu poitrinaire , qu'ils reconnurent procéder d'un jeune homme déguisé en vieille femme , dont la démarche vacillante , la voix cassée & la respiration difficile , telle que celle d'un asthmatique , réjouissoient beaucoup la compagnie qui ne cessoit de l'applaudir.

Il est tout aussi vrai que singulier , s'écria le domino blanc , que tandis qu'il n'est personne qui ne désire de vivre long-tems , nous ayons une horreur si marquée pour la vieillesse ! Le dessein du masque , qui passe actuellement devant nous , n'est point de ridiculiser quelqu'un en particulier , ni de critiquer un simple défaut ; son seul but est d'exposer au mépris & à la dérision les infirmités générales & naturelles à l'âge avancé. Et il n'est pas moins insensé que peu réfléchi ; car , pendant que nous éloignons avec tant de soin les approches de la mort , nous cherchons à nous ôter les moyens d'adoucir , & de rendre les derniers jours d'une longue vie heureux & tranquilles. Or , ils ne sauroient l'être que

par le respect & la tendresse de ceux qui nous entourent.

Cecile , enchantée de l'esprit de sa nouvelle connoissance , & charmée de ce que M. Gosport l'avoit jointe , commençoit à être satisfaite de sa position , lorsqu'un masque , se glissant adroitement auprès d'elle , & se retournant tout-à-coup , elle reconnut le diable.

Ah ! s'écria-t-elle un peu émue , voici mon ancien persécuteur. Protégez-moi , si vous le pouvez , sans quoi je vais redevenir sa prisonniere.

Ne craignez rien , repliqua le domino blanc. C'est un mauvais esprit ; mais nous trouverons moyen de conjurer sa malice. Si un sortilege manque , nous en essaierons d'autres.

Cecile , appercevant alors M. Arnott , le pria aussi de la protéger contre le démon qui la poursuivoit avec tant d'obstination.

Celui-ci se rendit avec reconnoissance à sa priere ; & le domino blanc , qui fit en cette occasion les fonctions de commandant , assigna à chacun son poste : il pria Cecile de rester tranquillement à sa place , ordonna au maître d'école d'occuper sa droite , prit lui-même possession du côté opposé , & chargea M. Arnott de l'avant-garde. Cet arrangement une fois arrêté , les gardes de la droite & de la gauche se mirent immédiatement à leurs postes ; mais pendant que M. Arnott examinoit s'il étoit plus convenable de faire face à l'af-

siégée qu'à l'assiégeant, celui-ci se glissa adroitement entre lui & Cecile, & se prosterna aux pieds de cette dernière.

M. Arnott, tout-à-fait déconcerté, commença à entrer en explication sérieuse, & à lui reprocher l'impolitesse de sa conduite; mais le diable, jaloux de soutenir le caractère qu'il avoit adopté, se contenta, pour toute réponse, de mugir.

Le domino blanc parut hésiter un moment sur le parti qu'il devoit prendre, & avec une vivacité qui prouvoit son dépit, il dit à Cecile : vous m'avez avoué que vous le connoissiez, seroit-il autorisé à vous suivre ?

S'il croit l'être, répondit-elle un peu alarmée de cette question, ce n'est pas ici le lieu ni le tems d'entrer en explication à ce sujet.

Ensuite, pour éviter tout prétexte d'altercation, elle s'abstint prudemment d'aucune plainte, préférant de se voir exposée aux persécutions, plutôt que de hasarder une explication sérieuse avec un homme aussi emporté que le baronnet.

Le maître d'école, riant de tout ce qui se passoit, se contenta de dire : eh bien, Madame, après avoir vous-même lutiné & tenté tout l'univers, vous ne sauriez avoir droit de vous plaindre qu'un autre fasse le diable avec vous.

Nous vous défendrons du moins, dit le domino blanc, de tout autre assaillant. Cer-

beré à trois têtes ne sauroit vous protéger plus efficacement : il ne faut cependant pas pour cela vous croire dans les régions souterraines ; car , ou je me trompe , ou le tourment d'avoir trois protecteurs ou trois tuteurs , ne doit point être nouveau pour vous.

Comment , repartit Cecile étonnée , pouvez-vous savoir que j'ai trois tuteurs ? Seroit-il possible que je fusse livrée aux mauvais génies ?

Non , répondit-il , vous me trouverez tout aussi candide que la couleur du domino que je porte. Que ne m'est-il permis d'ajouter aussi insensible !

Ce méchant garnement , dit le maître d'école en montrant le diable , a une disposition aussi diabolique qu'aucun autre qu'il me souvienne d'avoir rencontré ; car , sans chercher à se procurer le moindre plaisir , il ne paroît parfaitement satisfait que lorsqu'il peut empêcher la Dame qu'il sert d'en goûter elle-même.

Il me fait un honneur dont je le dispenserois volontiers , repliqua Cecile ; je me flatte du moins que sa situation présente a pour lui quelque charme secret qui le récompense des inconvéniens auxquels elle l'expose.

A ces mots , le mauvais génie se leva à moitié & tâcha de se saisir de sa main. Elle tressaillit , & la retira d'un air fâché ; il mugit , & se remit à ses pieds.

Ce diable , dit le maître d'école , ne se révoltera jamais , quoique son penchant dût

l'y porter. Soyez donc tranquille , ma belle Dame , vous voilà comme une place imprenable ; car d'un feul coup de verge je tiens les jeunes gens en respect , en leur rappelant le passé ; & le démon , en étendant la griffe , contient les vieux par la crainte de l'avenir.

Ici , un Turc richement paré & couvert de diamans s'approcha de Cecile , & l'ayant considérée pendant quelque tems , s'écria : J'ai eu beau regarder toute la soirée autour de moi , je jure que jusqu'à présent voilà la première beauté que j'aie rencontrée. Au moment où il ouvrit la bouche , sa voix , au grand étonnement de Cecile , lui fit reconnoître le chevalier Floyer. Merci de moi , s'écria-t-elle assez haut en montrant le mauvais génie ; qui celui-ci peut-il donc être ?

Ne le savez-vous pas ? lui demanda le domino blanc.

Je croyois certainement le savoir , répondit-elle ; mais je reconnois à présent mon erreur , & je vois que je me suis trompée. C'est être bien heureux , dit le maître d'école en regardant le Turc d'un air railleur , que d'être parvenu , seulement en se montrant , à dissiper tous vos soupçons.

Comment , morbleu , s'écria le Turc , auriez-vous pris ce vilain monstre pour moi ?

Avant qu'elle eût eu le tems de répondre à cette question , une odeur défagréable de suie obligea la compagnie à regarder de tous

côtés : le ramoneur dont Mlle. Larolles avoit déjà fait mention entra dans la chambre. A chaque pas qu'il faisoit, on reculoit pour lui ouvrir un passage, & tout le monde craignant d'en être touché, se retiroit à mesure qu'il avançoit. Il étoit petit, & paroissoit un peu incommodé de son habit; il portoit son sac sur un de ses bras & sa pelle sous l'autre. Aussitôt qu'il eut apperçu Cecile, dont la position étoit telle qu'il lui étoit impossible de l'éviter, il la hua de toute sa force, & s'approcha d'elle en bronchant: Ah! ah! s'écria-t-il, trouvée à la fin; ensuite, jetant sa pelle, il ouvrit la bouche de son sac, & indiquant, par plaisanterie, sa tête du doigt, il lui dit: allons, vous fourrer là-dedans... Place convenable pour méchantes filles: allons, dis-je, entrez... Vous grimperez la cheminée.

Il étendit ensuite ses mains pleines de suie pour atteindre à sa coëffure.

Quoique Cecile eût d'abord reconnu le dialecte de son tuteur M. Briggs, elle n'en étoit pas plus d'humeur à se laisser traiter de cette manière; en conséquence, elle se recula promptement pour éviter qu'il ne l'atteignit. Le domino blanc s'avança aussi, étendant les bras pour lui servir de défense, tandis que le diable, qui se tenoit toujours devant elle, recommença à mugir.

Ah! ah! continua le ramoneur en riant,

point reconnu ? Pauvre enfant ! Point vous faire de mal ; n'ayez peur ; ce n'est que le vieux tuteur ; simple badinage. Et alors mettant sa main sale sur sa joue , & lui faisant un signe affectueux de la tête , il ajouta : Jolie colombe , bon courage ! Personne ne s'ingérera de vos affaires ; viens m'informer de vous ; ai ouï parler de vos tours , cherché à vous surprendre ; venu tout exprès... Pauvre enfant ne m'a pas connu ! Ah , ah , bonne plaisanterie !

Quelle hardiesse , vilain malotru ! s'écria le Turc ; quel droit as-tu de toucher cette Dame ?

Veux pas le dire , répondit-il ; sont pas vos affaires. Mon droit est valable. Qui se foucie des perles ? Sont fausses , viennent de Paris , ne sont que des grains de chapelet , ajouta-t-il en montrant son turban. Ensuite , s'adressant à Cecile , il lui dit : Belles équipées ! voici un endroit , jamais vu le pareil auparavant. Fait tourner la tête ! Tout fort , rien ne rentre ; bougies par-tout ; domestiques pressés comme harengs. Ah ! où sont les revenus ? Qui paiera les violons ? Coûtera plus d'une guinée ; sâr que M. Harrel regarde une guinée comme rien !

Une guinée , répéta le Turc avec mépris ? Et que croyez-vous qu'on puisse faire avec une guinée ?

Que faire ? Nourrir honnêtement une fa-

mille un mois entier. N'ai jamais tant dépensé ; pas même la moitié.

Comment diable vivez-vous donc ? Mandiez-vous ?

Mandier ! Mandier, de qui ? De vous ? Avez-vous quelque chose à donner ? Êtes-vous riche ?

Ayez la complaisance, Monsieur, de parler un peu plus honnêtement, dit fièrement le Turc ; je vois que vous êtes un homme de rien, & je ne souffrirai pas vos impertinences.

Si fait, si fait, répondit brusquement le ramoneur. Ecoutez, mon enfant, dit-il à Cecile en lui passant la main sous le menton, ne vous laissez pas cajoler, moquez-vous de ce damoiseau, ne pas regarder aux harnois dorés : rien à lui ; ne se prendre jamais aux apparences ; dehors brillant & dedans sale & rouillé. Pierres de Bristol ne sauroient fournir de quoi rien acheter dans les fonds publics. Ne cherche qu'à vous attraper.

Qu'est-ce que vous voulez dire, vieux taquin ? s'écria l'impérieux Turc. Cherchez-vous à m'irriter au point de m'engager à fâler mes doigts, en donnant des nasardes à votre vilain nez ! Il est à propos d'observer que M. Briggs, pour s'épargner la dépense d'un masque, s'étoit contenté de se noircir le visage avec de la suie.

Vilain nez, marmota fort en colère le ra-

ramoneur ; assez bon , pas besoin d'un autre , aussi bon que le vôtre . Qu'est-ce qu'il y manque ?

Comment ce maraud a-t-il pu parvenir à s'introduire ici ? s'écria le Turc . Je le crois un vrai ramoneur des rues ; car il est tout couvert de boue & d'ordures . Voilà la première fois de ma vie que je rencontre dans un bal un masque de cette espèce .

Tant mieux , repliqua le premier , ne voudrais pas changer contre un autre . Combien croyez-vous qu'il m'en coûte .

Mais , un écu tout au plus .

Un écu ! Ah ! ah ! .. Un pot de bière . Le petit Thomas l'a emprunté ; il l'a eu de notre ramoneur . A dit qu'il étoit pour lui . Offert une pinte ; le coquin n'a pas voulu le laisser à moins .

Feu votre oncle , dit le domino blanc à demi voix à Cecile , s'est-il proposé , en choisissant pour deux de vos tuteurs M. Harrel & M. Briggs , de vous donner une leçon anticipée relativement aux deux vices opposés , la profusion & l'avarice ?

Mon oncle , s'écria Cecile d'un air de surprise , l'auriez-vous connu ?

Non , repliqua-t-il , pour mon bonheur je ne l'ai jamais vu .

Sa connoissance n'auroit certainement fait aucun tort à votre félicité , repliqua Cecile très-sérieusement ;

très-sérieusement ; jamais il ne fit que du bien à ses amis.

Cela peut être , ajouta le domino ; cependant j'aurois craint d'éprouver que le bien qu'il dispensoit par le canal de sa niece n'étoit pas absolument exempt de mal.

Qu'avons - nous ici ? s'écria le ramoneur heurtant par mégarde le mauvais génie , & faisant un faux pas. Qu'est-ce que cette figure noire ? Ne me plait pas ; ressemble fort au diable. Ne resterez plus avec lui , vous emmenerai , aurai soin de vous.

Il offrit alors la main à Cecile ; mais le démon se levant sur les genoux devant elle , lui rendit son hommage respectueux , & l'empêcha pourtant de changer de place.

Ah ! ah ! s'écria le ramoneur , lui faisant un signe de tête très-significatif ; vois la ruse , galant déguisé ; ne m'en impose point ; ne réussira pas ; plus fin qu'on ne pense. Avez-vous quelque chose à me confier ? Dites-le ; c'est la façon dont il faut s'y prendre. Où est le comptant ? Montrez le rentier. Etes-vous riche ? C'est cela dont il s'agit. Etes-vous riche ?

Le démon sans répondre continua à rendre ses hommages à Cecile ; sur quoi le ramoneur furieux s'écria : Venez , venez avec moi , ne veux pas m'en laisser imposer : vieux renard connoit les pièges.

Il étendit encore sa main ; mais Cecile ,

montrant le diable , lui dit : Comment pourrois - je vous suivre ? Vais vous montrer le chemin , le pousserai avec ma pelle . Et commençant à en faire usage , il se mit en devoir de le chasser .

Celui-ci se mit là-dessus à hurler d'une manière si horrible , qu'il épouvanta toute la compagnie ; le ramoneur se contenta de lui dire : Oui , oui , démon ; va-t-en tout en murmurant , va-t-en ; point de résistance . Comme le diable ne pouvoit plus résister à un antagoniste de cette espèce , sans engager une affaire sérieuse , il fut forcé d'abandonner son poste & de se retirer .

Besogne pénible , s'écria le victorieux ramoneur en ôtant sa perruque & s'essuyant le front avec la basque de son habit ; besogne tout-à-fait pénible .

Cecile délivrée une seconde fois de son persécuteur , quitta immédiatement sa place , aussi empressée d'échapper au fier Turc , pour lequel elle avoit une aversion décidée , qu'au facétieux ramoneur , dont le voisinage , tant à cause de son habillement que de son dialecte , étoit on ne peut pas moins agréable . Elle n'étoit cependant pas fâchée que le domino blanc & le maître d'école parussent vouloir rester avec elle .

Je vous prie , dit le premier , au moment où ils entroient dans un appartement voisin , regardez ce masque qui a pris l'habit de l'espé-

rance. Croyez - vous qu'il y en ait un autre ici dont la figure exprime aussi parfaitement le désespoir.

La raison, cependant, répondit le maître-d'école, en est claire; cette belle & légère ancre d'argent sur laquelle elle s'appuie d'un air consterné, présente la plus favorable occasion du monde de se montrer dans une attitude élégante; & le caractère, ou le déguisement qu'on a adopté, est toujours sacrifié, lorsqu'on trouve une situation favorable à pouvoir déployer quelques-unes de ses graces ou de ses perfections.

Mais pourquoi, repliqua Cecile, choisir ce déguisement? Il lui auroit été tout aussi facile, sans choquer la vraisemblance, de paroître consternée & élégante sous l'habit de Niobé ou de quelqu'autre reine de la fable.

Ce n'est pas le caractère, ajouta le maître-d'école, qu'elle cherche à imiter, elle n'y pense même pas; ce n'est que l'habit qui l'occupe; il est seul l'objet de ses pensées.

Un grand & beau jeune homme, dont la lyre & les lauriers annonçoient Apollon, s'approcha d'eux. Le domino blanc l'interrogea tout de suite, & lui demanda si l'on pouvoit espérer que le bruit & le désordre qui régnoient dans l'assemblée fussent bientôt apaisés, & que la divine harmonie du dieu des vers & du goût y fit succéder le silence & l'admiration.

Non, répondit-il en montrant du doigt la chambre où l'on avoit construit une nouvelle galerie, & d'où, tandis qu'il parloit, le son d'un hautbois se faisoit entendre; on y joue déjà de la flûte.

Ils gagnèrent alors l'appartement qu'on avoit approprié en dernier lieu pour les rafraichissemens, & qui se trouva si plein qu'ils eurent peine à y entrer. Ils y furent rejoints par la déesse Minerve, qui, prenant la main de Cecile, lui dit: que je suis enchantée que vous ayez pu vous débarrasser de cet affreux masque noir! Je ne saurois imaginer qui ce peut être; personne ne le devine; cela est très-singulier; il n'a pas prononcé un seul mot de toute la soirée; & lorsqu'on le touche, il fait un bruit si défagréable, qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir peur.

Mais je vous prie, s'écria le maître-d'école en déguisant sa voix, comment se peut-il que vous ayez pris le casque de Minerve pour une marotte?

Mon dieu, point du tout, repartit-elle bonnement, mon habit est précisément le même que celui de Minerve; ne le voyez-vous pas?

Mon cher enfant, répondit-il, il te seroit tout aussi facile, avec ta petite figure, de passer pour un géant, qu'avec ce peu d'esprit pour une Pallas.

Leur attention fut alors détournée par un

Edgard forcené, (*) qui couroit avec tant de précipitation dans l'appartement, en criant, *Thomas a froid!* qu'au bout d'un moment il fut obligé d'ôter son masque pour se rafraîchir.

Peu après, un personnage, que la toge dont il étoit revêtu annonçoit pour consul, demanda un verre de limonade; & quoique son mauvais anglais le fit aisément reconnoître pour Français, le maître d'école le suivit, & se mit, après une profonde révérence, à lui parler latin. Celui-ci, se tournant gaîment de son côté, lui dit dans sa langue naturelle: *Monsieur, j'ai l'honneur de représenter Cicéron, le grand Cicéron, pere de sa patrie; & malgré cela je ne suis point pédant. Sachez que je ne parle jamais que français en bonne compagnie.* Et le saluant poliment, il continua son chemin.

Au même instant, Cecile, regardant de tous côtés pour tâcher de découvrir Mde. Harrel, se sentit tout-à-coup pincer la joue, & reconnut son ami le ramoneur, qui s'écria en riant: ce n'est que moi! n'ayez peur; ai quelque chose à vous dire... Point en de bonheur!... Point encore trouvé de mari! Ne fais où le prendre! Parcouru la ville inutilement, pas un seul à avoir, tous retenus.

J'en suis charmée, Monsieur, répondit Cecile, un peu fâchée de voir que le domino

(*) Personnage du Roi Léar, tragédie de Shakespear.

blanc écoutoit attentivement : en conséquence, je souhaite que vous vous tranquillifiez & ne preniez plus la peine d'en chercher.

Charmant enfant ! s'écria-t-il en lui passant la main sous le menton, ne vous embarrassez pas, soyez tranquille ; en trouverai un à la fin. Comptez sur moi. Rien qu'un homme riche ; pas d'autre. Adieu, mon enfant, adieu. Tems de m'en aller. . . Commence à avoir sommeil. Et réitérant ses caresses, il partit.

Vous en fiez-vous donc de préférence, dit le domino blanc, au discernement & au goût de M. Briggs ?

Non, certainement, répondit-elle ; car en pareil cas je n'aurois pas une idée bien avantageuse du reste de l'univers.

La commission dont il est chargé, repartit le domino, m'a donc trompé ; j'aurois cru le goût & le discernement deux ingrédients nécessaires pour pouvoir faire un choix digne de vous. Peut-être que son expérience en matière d'intérêt, qui l'aidera à se préserver de toute espèce de fraude dans la stipulation d'un contrat, est la seule qualité nécessaire pour mériter cette confiance.

Je comprends très-bien, dit Cecile un peu piquée, la malice de votre réflexion ; & dans le cas où M. Briggs auroit été chargé par quelqu'un de la commission qu'il s'est donnée lui-même, rien n'égaleroit ma confusion & ma

honte : mais comme personne n'y a jamais pensé , ces insinuations ne sauroient m'affecter.

Ma réflexion ; s'écria l'homme au domino avec un ton de gravité , si je vous expliquois ce qu'elle a de sérieux , ne vous prouveroit que le respect & l'admiration que vous m'avez inspirée ; & si , comme M. Briggs l'a fait entendre , un pareil prix ne peut s'obtenir que par les richesses , d'après ce que j'ai vu & ce que j'en ai appris , je ne connois aucune somme , quelque considérable qu'elle puisse être , qui soit digne de l'acquérir.

Leur discours fut alors interrompu par un bruit confus de voix ; & l'homme au domino s'en fut à la prière de Cecile , à laquelle il avoit préalablement procuré une place , s'informer de ce qui l'occasionnoit ; à peine l'eut-il quittée , qu'à son grand regret , le diable vint encore se mettre à côté d'elle.

Avec le même silence obstiné qu'il avoit constamment gardé jusqu'alors , il prêta de nouveau foi & hommage à Cecile. Celle-ci cherchoit vainement à découvrir qui ce pouvoit être , & pourquoi il s'attachoit de préférence à elle pour la tourmenter. Plus elle désespéroit de satisfaire sa curiosité , plus elle la sentoit augmenter ; & il en résultoit un embarras pénible , plus aisé à imaginer qu'à décrire.

Cependant ce masque , qui n'étoit autre que M. Monckton , avoit à chaque instant moins

d'envie de se faire connoître. Son plan n'avoit eu aucun succès, & le chagrin de le voir échouer lui caufoit le plus sensible regret; il s'étoit proposé, sous ce déguisement, non-seulement de s'attacher à elle, mais, à la faveur de son habit, d'écarter tous ses rivaux. Cependant, la violence avec laquelle il s'étoit acquitté de son rôle, en excitant l'indignation de l'assemblée, avoit entièrement frustré ses espérances; tandis que le repentir d'une extravagance pour laquelle, s'il venoit à être découvert, il ne pouvoit alléguer aucune excuse passable, ou qui ne fit naître des soupçons sur ses vues secrettes, le réduisoit à garder un silence pénible & fâcheux pendant toute la foirée.

Cecile, peu méfiante de son naturel, n'eut jamais la moindre idée que ce pût être lui; & cette circonstance servit encore à augmenter la cruauté de sa situation, par l'éloignement qu'elle témoigna ouvertement pour ses assiduités, ainsi que par la préférence décidée qu'elle accorda aux attentions de l'homme au domino blanc. Tout ce que ce projet déconcerté laissoit alors en son pouvoir, étoit d'observer ses mouvemens, d'écouter ses discours, & de faire ressentir, par occasion, aux autres une partie de l'ennui & du chagrin dont il étoit lui-même excédé.

Tandis qu'ils se trouvoient l'un & l'autre dans cette fâcheuse situation, Arlequin, au-

quel le Turc, en se moquant, avoit reproché son peu d'agilité, offrit de sauter par-dessus la nouvelle table de dessert, & pria qu'on lui fit un peu de place. Ce fut vainement : les gens chargés de distribuer les rafraîchissemens, placés à l'autre extrémité de la table, représenterent combien une pareille entreprise seroit dangereuse. Morrice, de son côté, ne voulut point s'en désister ; en conséquence, prenant son élan, il sauta.

Les suites furent telles qu'on devoit s'y attendre. Il ne put effectuer sa promesse ; & voyant qu'il alloit tomber, il s'accrocha imprudemment à la tente récemment construite, qu'il attira toute entière sur sa tête ; elle entraîna avec elle les lampions qui y étoient attachés, & que la secousse fit tomber tous à la fois.

Le desordre & la confusion qu'occasionna cet exploit furent aussi effrayans que dangereux. Ceux qui se trouverent voisins de la table, souffrirent le plus de cette chute ; les éclats du verre volèrent encore plus loin ; & comme la chambre, qui étoit petite, n'étoit illuminée que par les lampions pendus à cette tente, elle resta dans une totale obscurité, à l'exception du voisinage de la porte, un peu éclairé par les lumieres des appartemens voisins.

Les clameurs d'Arlequin, couvert de verre, de papier mâché, de lampions & d'huile, les

cris des Dames , les voix de ceux qui parloient tous à la fois , les efforts de la foule effrayée & renfermée , qui tâchoit de sortir , & ceux des curieux des autres appartemens pour entrer , occasionnerent un désordre & un tumulte aussi confus que bruyant. Celui qui en souffrit le plus fut le pauvre diable , qui se trouvant plus près de la table que Cecile , fut si fort pressé par ceux qui cherchoient à s'en éloigner , qu'il sentit qu'une séparation étoit inévitable. Il s'éloigna donc , malgré lui , de l'objet de son attention ; l'obscurité & la cohue ne lui permirent pas de s'assurer si elle restoit encore à la même place , ou si elle s'étoit réfugiée ailleurs.

Elle avoit cependant rencontré le masque au domino blanc , & sous ses auspices , étoit parvenue à gagner une des extrémités de la chambre. Son intention étoit de la quitter tout de suite ; les représentations de son conducteur lui firent changer d'avis , & elle consentit à y rester un peu plus longtems. Les difficultés que vous rencontrerez pour gagner la porte , dit-il , vous harasseront. Différez encore quelques minutes , & les deux partis seront sur les dents ; alors vous sortirez tout à votre aise. En attendant , ne sauriez-vous , à la lueur de cette foible lumière , vous imaginer que je suis un de vos tuteurs , M. Briggs , par exemple ; ou si je suis encore trop jeune , M. Harrel , & vous confier à mes soins ?

Vous paroissez connoître bien particulièrement mes tuteurs, dit Cecile : je ne faurois imaginer comment vous êtes parvenu à être si bien informé.

J'ai tout autant de peine, répondit le domino, à comprendre comment M. Briggs a pu mériter assez votre confiance, pour que vous lui ayez donné le pouvoir de disposer de votre personne.

Vous êtes certainement dans l'erreur ; il n'a d'autre pouvoir que celui que son imagination lui a suggéré.

En quoi donc M. Delville peut-il vous avoir offensée ? pourquoi est-il le seul de vos tuteurs avec lequel vous n'avez ni commerce ni liaison ?

M. Delville, répéta Cecile, encore plus étonnée ; connoîtriez-vous aussi M. Delville ?

C'est certainement un homme du monde, continua le domino, & un homme d'honneur. Il n'est pas douteux qu'il mériteroit mieux, à tous égards, votre confiance, que celui qui ne connoît de félicité que d'avoir beaucoup d'argent, qui n'a d'autre idée de la perfection qu'autant qu'elle est accompagnée de la soif de l'or, & dont l'unique sentiment est une méfiance générale.

Ici, leur conversation fut encore interrompue par un cri perçant. Cecile eut pourtant auparavant le tems d'éclaircir ses doutes, relativement au domino blanc. Elle se per-

suada que c'étoit M. Belfield , auquel il devoit avoir été facile de se procurer chez M. Monckton les informations relatives à sa situation ; d'ailleurs , sa taille & sa figure étoient exactement les mêmes que celles de sa nouvelle connoissance.

Celui qui avoit causé le premier désordre étoit encore l'auteur de celui-ci. Le diable , ayant vainement parcouru la chambre pour chercher Cecile , tomba par hasard sur Arlequin avant qu'il fût parvenu à se débarrasser des restes des décombres dont il s'étoit couvert. Incapable de résister à la tentation de profiter de l'occasion qui se présentoit , & de modérer le desir de se venger , il donna un libre cours au ressentiment si souvent excité par les méprises & l'étourderie de Morrice , & lui infligea , avec sa propre batte dont il s'empara , le châtiment le plus sérieux & le plus sévère.

Le pauvre Arlequin ne pouvant deviner la raison d'une attaque aussi violente & aussi imprévue , déjà blessé en plusieurs endroits par le verre , & moulu de sa chute , n'épargna pas ses poumons , & s'efforça de faire connoître par ses cris combien il étoit irrité d'un pareil traitement. Le diable , sans faire attention à ses plaintes ni à sa résistance , ne cessa de le frapper que lorsqu'il s'y vit forcé par l'arrivée des gens qui apportèrent des lumières. Ensuite , après plusieurs tours burlesques , & différentes grimaces analogues à son rôle ,

rôle, avec trop de promptitude pour être prévenu, & trop de légèreté pour qu'on entreprît de le suivre, il sortit de l'appartement, descendit en un instant l'escalier, & se jeta dans une chaise à porteur, qui le conduisit dans une maison, où il changea secrettement d'habits avant de retourner chez lui, très-mortifié de l'épreuve qu'il venoit de tenter, & s'apercevant trop tard, que s'il eût choisi tout autre déguisement plus décent, il lui auroit été facile, sans qu'on l'eût trouvé mauvais, de rendre des soins à Cecile, & de ne point s'en séparer de toute la soirée.

L'entrée des lumieres exposa au grand jour la confusion & le dégât causés par l'étourderie d'Arlequin; celui-ci redouta si fort la colere & le ressentiment de M. Harrel, qu'oubliant les coups, les contusions & les blessures, moins cuisantes pour lui que les reproches, il donna la dernière preuve de son agilité, par sa retraite brusque & précipitée.

Il avoit cependant le plus grand tort; car dans tous les cas où il ne s'agissoit que d'argent, M. Harrel étoit très-coulant, & sa femme ne s'occupoit jamais d'affaires d'intérêt.

Les appartemens commençoient à se vuider, & la foule diminuoit à vue d'œil. Parmi le petit nombre de masques qui restoit encore, Cecile apperçut Don Quichotte; & tandis que, d'accord avec le domino blanc, elle avoit qu'il avoit soutenu beaucoup mieux son per-

sonnage que nul autre de l'assemblée, elle vit qu'il se démaîquoit pour boire plus à son aise un verre de limonade ; & l'ayant bien considéré, elle reconnut M. Belfield. Très-étonnée, & plus incertaine qu'auparavant, elle se retourna du côté du domino blanc, qui, lui voyant un air de surprise dont il étoit fort éloigné de soupçonner la cause, lui dit en riant : Vous craignez peut-être que je ne reste encore ? Je vous assure que si cela se pouvoit décemment, je ne penserois pas si-tôt à m'en aller ; il faut pourtant prendre son parti. Bien loin d'être rebuté par le longtems qu'il y a que je suis avec vous, ma répugnance à l'abrégé augmente par sa durée. J'ai beau vouloir me fatiguer à force de vous regarder & de vous parler, mes efforts sont inutiles, & ne servent qu'à augmenter le desir de vous considérer & de vous entendre encore : cependant je sens qu'il faut vous quitter. Si le sort m'est propice, peut-être aurai-je le bonheur de vous rencontrer une seconde fois. Il est vrai que, si j'étois sage, je ne devrois plus chercher à vous revoir.

Après ces mots, il sortit avec ceux qui étoient restés les derniers : laissant Cecile très-fatisfaite de sa conversation & de ses manières, & en même tems très-étonnée de le voir si parfaitement au fait de sa situation.

Il y avoit déjà quelque tems que le maître d'école s'étoit retiré.

Elle fut alors très - fortement pressée par M. & Mde. Harrel , ainsi que par le chevalier qui étoit encore avec eux , d'envoyer chercher un habit de masque , & de les accompagner au Panthéon. Elle en eut une légère envie, dans l'espérance de prolonger encore une foirée dont les plaisirs , quoique tumultueux , l'avoient intéressée ; mais la présence du Baronnet , dont elle ne vouloit point accepter les soins , & auquel elle étoit bien décidée à ne jamais donner le moindre encouragement , l'engagea à les prier de l'excuser ; & après avoir vu leurs habits , qui étoient très-riches , elle les quitta , & gagna son appartement.

Une foule de conjectures sur tout ce qui venoit de se passer , occuperent , dans ce moment , & jusqu'à celui où elle s'endormit , toutes ses idées. La persécution singulière du diable excitoit à la fois sa surprise & sa curiosité ; tandis que la profonde connoissance que l'homme au domino blanc avoit montrée de ses affaires , en ne l'étonnant pas moins , l'intéressoit davantage.



C H A P I T R E I V.

Combat.

LE lendemain matin , Cecile étant à déjeuner , fut avertie qu'un inconnu demandoit à lui parler. Elle pria madame Harrel de permettre qu'on le fit entrer , & ne fut pas peu étonnée en voyant ce même vieillard , dont les exclamations singulieres l'avoient si fort frappée chez M. Monckton & à la répétition de l'opéra.

Il l'aborda d'un air sévère & brusque , en s'écriant : vous êtes riche ; les richesses vous auroient-elles endurci le cœur ?

Je me flatte que non , répondit-elle un peu surprise ; tandis que madame Harrel , persuadée que son intention étoit de les voler , courut précipitamment au cordon de la sonnette , qu'elle ne cessa de tirer qu'après que deux ou trois domestiques furent accourus. Alors moins épouvantée , elle se contenta de leur faire signe de demeurer , & resta elle-même tranquille , pour voir ce qui alloit se passer.

Le vieillard , sans faire la moindre attention à elle , continua de s'adresser à Cecile.

Apprenez donc , ajouta-t-il , le véritable usage des richesses : usage digne d'éloges , &

tel que non-seulement en plein jour il resplendira du plus grand éclat, mais même encore dans les ténèbres de la nuit la plus obscure, & qu'il vous procurera, au moment du repos, les pensées les plus douces, & un sommeil qui ne fera jamais troublé. Dites-moi, connoissez-vous cette façon d'en disposer ?

Peut-être, répondit-elle, pas aussi bien que je le desirerois; ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis très-portée à m'en instruire.

Commencez donc, dès à présent, tandis que la jeunesse & l'innocence vous laissent encore la force nécessaire pour ne pas succomber aux influences de l'opulence & du crédit, & la volonté de profiter des leçons qu'on vous donne. Hier, vous avez pu voir par vous-même l'extravagance du luxe & de la sottise; aujourd'hui, faites des réflexions plus sérieuses, considérez attentivement ce que sont les plaisirs de ce monde, & apprenez à vous attendrir sur les misères qui accompagnent l'infirmité & l'indigence.

Il lui remit un papier qui contenoit la relation touchante de l'état déplorable auquel une famille pauvre se trouvoit réduite par des maladies & d'autres infortunes.

Cecile, dont le cœur sensible & droit étoit toujours prêt à compatir aux maux de ses semblables, après l'avoir parcouru, sortit sa bourse, & lui offrant trois guinées, lui dit : c'est à vous, Monsieur, à me diriger dans ce

que je dois donner , supposé que ceci ne fuffise pas.

As-tu encore autant de charité ? s'écria-t-il tout ému ; & quoique la fortune t'ait assez peu ménagée en t'exposant aux dangers de l'opulence , n'est-elle point encore parvenue à arracher de ton ame sa générosité naturelle ? Je te rends une partie de tes contributions libérales. Ceci , dit-il en retenant une guinée , est le double de ce que j'espérois ; je ne veux point être cause que tes libéralités , trop abondantes , en t'épuisant , avancent le moment fatal de la dureté & de la dépravation.

Il vouloit se retirer ; mais Cecile le suivit & lui dit : non , prenez tout. Qui pourroit assister le nécessaireux , si je refusois de le faire ? Riche sans parens , opulente sans besoins , sur qui ont-ils de plus justes droits que sur moi ?

Ce que tu dis est aussi vrai , s'écria-t-il en prenant les deux autres guinées , que sage & bien pensé. Ainsi , donne tandis que tu as la volonté de donner ; & pendant les jours de ton innocence & de ta bienfaisance , tâche de te rendre le ciel & les pauvres propices.

Ensuite il disparut.

Comment , ma chere , s'écria Mde. Harrel qui avoit peine à en croire ses yeux , quel motif a pu vous engager à donner tant d'argent à cet homme ? Ne voyez-vous pas qu'il est timbré ? Je vous assure qu'il auroit été tout

aussi content , ne lui eussiez-vous donné que douze sous.

Je ne fais ce qu'il est , repliqua Cecile ; ses manieres ne me paroissent pas plus singulieres que ses sentimens nobles & dignes d'admiration ; & si l'humanité le porte à solliciter des contributions généreuses en faveur des indigens , il est certain qu'il ne sauroit jamais s'adresser à personne qui soit plus disposé que moi à y répondre.

M. Harrel entra dans ce moment , & la femme s'empressa de lui apprendre ce qui venoit de se passer.

Cela est scandaleux ! s'écria-t-il ; il vaudroit tout autant avoir à faire à un voleur ! Je vous prie , Madame , de défendre à vos gens de le laisser entrer. Trois guinées ! Je n'ai jamais ouï parler d'une pareille impudence ! D'honneur , miss Beverley , vous ne sauriez assez vous tenir sur vos gardes à l'avenir , sans quoi vous vous trouverez insensiblement ruinée , sans savoir par qui ni comment.

Si bien donc , repliqua Cecile en souriant , que nous voilà tous deux à même de donner & de recevoir des avis salutaires ! Aujourd'hui vous me recommandez l'économie ; hier j'eus toutes les peines du monde à m'abstenir d'en agir de même avec vous.

Oh ! reprit-il , c'étoit un cas tout-à-fait

différent; les dépenses, auxquelles un homme du monde ne sauroit se refuser en certaines occasions, n'ont rien de commun avec une pareille extorsion.

Sans doute, dit-elle, ces dépenses ne se ressembtent point; cependant, je ne saurois convenir que l'argent dépensé en inutilités soit mieux employé que celui qu'on applique au soulagement de les semblables.

M. Harrel ne repliqua pas un mot; & Cecile, après avoir moralisé en elle-même sur la maniere opposée de considérer les objets de dépense & d'économie de la part du prodigue & de l'homme charitable, ne tarda pas à regagner son appartement, bien décidée à ne se départir en rien du plan qu'elle avoit adopté, & se flattant, à l'aide de son nouveau & très-distingué directeur, d'étendre ses bienfaits & de ne point laisser refroidir sa charité, à laquelle l'expérience de celui-ci fourniroit sans cesse de nouveaux objets.

Ces objets, par-tout, sont toujours assez nombreux; la renommée ne manqua pas de publier les libéralités de la bienfaitante héritière; & ceux qui souhaitoient en être convaincus, chercherent à s'assurer de la vérité. Elle se trouva bientôt à la tête d'un petit nombre de pensionnaires; & craignant toujours que ses dons ne fussent pas assez considérables, elle ne tarda pas à s'appercevoir que la rente que ses tuteurs lui avoient assignée étoit à

peine proportionnée à ce que sa générosité & son humanité lui faisoient dépenser.

Une semaine entiere de la vie de Cecile s'écoula encore sans trouble, employée à des actes de bonté & de munificence : cependant, lorsque sa ferveur eut un peu perdu de sa nouveauté, le plaisir & l'ardeur avec lesquels elle avoit commencé à exécuter son dessein se ralentirent & finirent par dégénérer en langueur. Dans un cœur formé pour l'amitié & la société, les charmes de la solitude ne sont pas de longue durée; & quoiqu'elle eût été ennuyée du bruit & de la confusion, suites inévitables des assemblées nombreuses & constamment répétées, elle commençoit à se lasser d'être toujours seule, & souhaitoit vivement de rencontrer une société qui lui convînt, & avec laquelle elle pût se lier. Elle étoit étonnée en réfléchissant aux difficultés qu'il y auroit à s'en faire une de ce genre. La succession non-interrompue d'amusemens, les différens cercles, la quantité d'invitations, desquelles, quoique tout le monde s'en plaignît, chacun cependant se faisoit gloire, s'opposoient tellement à toute espece de liaisons particulières, & à tout ce qu'on appelle commerce d'amitié, que de quelque côté qu'elle se tournât, toute autre intimité que celle qui avoit pour but le plaisir, ou en procuroit accidentellement, lui parut chimérique & impraticable.

Elle reconnut alors l'erreur dans laquelle

son idée de réforme l'avoit plongée ; & voyant qu'un renoncement total à toute espece de compagnie produisoit un dégoût aussi contraire à la vertu active que la dissipation même , elle résolut de se relâcher un peu de sa sévérité ; & , en mêlant quelques amusemens à la solitude où elle vivoit , d'essayer au moins d'approcher de cet heureux milieu , qui , semblable à la pierre philosophale , en attirant continuellement nos desirs , se dérobe à toutes nos recherches.

En conséquence , elle témoigna à madame Harrel qu'elle seroit charmée de l'accompagner au premier opéra nouveau.

Le samedi suivant , elle alla donc avec cette Dame & madame Mears au théâtre de *Hay-Market* ; & M. Arnott , à son grand contentement , les accompagna.

Ils arriverent tard , l'opéra étoit commencé , & la foule étoit si considérable , même dans les corridors , qu'elles eurent peine à passer. Mlle. Larolles vint sur-le-champ les joindre ; & courant à Cecile , elle lui prit la main en lui disant : mon dieu , vous ne sauriez vous imaginer combien je suis enchantée de vous voir ! Dites-moi , je vous prie , ma chere amie , où vous êtes-vous cachée depuis plus de vingt siècles ? Vous êtes trop heureuse d'être ici aujourd'hui : c'est le meilleur opéra qu'on nous ait donné de toute la saison : il y a tant de monde , qu'il est impossible de se tourner. Il

nous faudra une demi-heure avant de pouvoir nous placer. Le café est tout plein ; venez seulement & regardez ; cela n'est-il pas enchanteur ?

Cet avertissement fut plus que suffisant pour madame Harrel , qui n'aimoit l'opéra que comme un lieu d'assemblée , où beaucoup de gens de sa connoissance se rendoient , & où l'on alloit parce que ce spectacle étoit à la mode , & fournissoit l'occasion de voir & d'être vue. Elle prit , sans hésiter , le chemin du café.

Là , Cecile vit plutôt l'apparence d'une brillante assemblée d'hommes & de femmes réunis pour se voir & s'entretenir , que des gens isolés se rencontrant par hasard , & que la nécessité seule obligeoit à se trouver ensemble pour attendre qu'il se fît une ouverture afin de pouvoir avancer.

La première personne qui les aborda fut le capitaine Aresby , qui , de l'air langoureux qui lui étoit ordinaire , sourit à Cecile , & lui dit à l'oreille : que vous êtes charmante ! Vous avez aujourd'hui une figure céleste. Après quoi il continua sa tournée , & rendit ses hommages aux autres Dames.

Ah , Mesdames ! s'écria Mlle. Larolles ; observez , je vous prie , M. Meadows ! Voyez la place qu'il occupe ! Il s'est certainement emparé de la meilleure qu'il y eût , d'où il cache le feu à tout le reste de la compagnie. C'est sa coutume ; en vérité cela est mon-

troneux & tout-à-fait piquant : car , sans s'embararrasser si les autres ont froid ou non , il s'étale de façon qu'on court risque de geler. Ce n'est pas tout , voici encore une de ses manieres d'agir tout aussi condamnable. Vous saurez que s'il parvient une fois à s'emparer d'un siege , il ne se remueroit pas pour tout au monde , & se garderoit bien de l'offrir , fût-ce même à une personne prête à tomber de fatigue. De plus , s'il voit une femme attendre des heures entieres son carosse , il ne se départit presque jamais de la regle qu'il s'est prescrite de ne pas faire un pas pour favoir s'il est arrivé. Avouez que cela est révoltant.

Voilà , je vous l'avoue , repartit Cecile en se regardant très-attentivement , les plaintes les plus graves : à son extérieur , je me serois attendue à toute autre chose de sa part ; car il paroît mis avec beaucoup plus de goût & d'élégance que personne.

Certainement , répondit Mlle. Larolles , personne ne se met mieux que lui : il a le goût le plus sûr & le plus raffiné qu'on connoisse. Son imagination est si fertile ! Je vous assure qu'on est fort heureuse lorsqu'il vous adresse la parole : nous sommes très-fâchées toutes les fois qu'il ne fait aucune attention à nous.

Votre fâcherie , repliqua Cecile en riant , est-elle relative à sa personne ou à son habit ?

Eh, mon dieu ! seriez-vous encore à vous appercevoir qu'il est un de ceux qu'on nomme *ennuyés* ?

Tout ce que j'en fais, répondit Cecile, c'est qu'il lui seroit facile de me communiquer la même faculté, & que s'il m'amusoit, ce ne seroit pas pour long-tems.

Oh ! mais un *ennuyé* ne sauroit jamais nous offenser, fût-il encore plus défobligeant, parce que nous connoissons le sens de ce mot, & à quoi il oblige.

Est-il aimable ?

Mais, pour vous dire la vérité... Je vous prie, que ceci soit entre nous... Il me paroît excessivement désagréable. Il vous bâille en face toutes les fois qu'on le regarde. Je vous assure que je m'attends dans certains momens à le voir s'endormir profondément tandis que je lui parle ; car il est si fort distrait, qu'à peine entend-il la moitié de ce qu'on lui dit : concevez combien cela est horrible !

Pourquoi donc lui faites-vous des avances ? Pourquoi faire attention à lui ?

Oh ! tout le monde, je vous assure, en fait de même ; sans cela, je ne le regarderois pas : vous ne sauriez imaginer combien on lui fait la cour, & à quel point il est caressé. Cependant, sur toutes choses, je crois devoir vous avertir d'éviter autant que vous le pourrez de danser avec lui. Cela m'est arri-

vé une fois, & je vous déclare que pendant tout le tems que la danse dura, je fus dans la plus grande confusion; car il eut une telle distraction, qu'il ne savoit absolument ce qu'il faisoit; tantôt il sautoit & s'élevoit en l'air avec la plus grande force, tout comme s'il n'avoit pensé qu'à se secouer; d'autres fois il s'arrêtoit tout-à-coup, ou, s'appuyant contre la boiserie, il bâilloit & ne faisoit pas plus d'attention à moi que s'il ne m'eût jamais vue.

Le capitaine s'approchant de nouveau dans ce moment, dit à Cecile: vous n'avez donc pas voulu nous faire l'honneur d'essayer du bal du Panthéon? Il est vrai que j'ai su que vous en aviez eu un *magnifique* chez M. Harrel; j'ai été *désespéré* de ne pouvoir y assister; j'ai fait *l'impossible*; malheureusement cela n'a pas dépendu de moi.

Nous aurions été très-heureux, répondit madame Harrel, de vous y voir: vous auriez, je ne crains pas de le dire, été satisfait de quelques-uns des masques, dont les habits étoient aussi superbes que galans.

C'est ce qui m'est revenu de *par-tout*; & j'ai été au désespoir de n'avoir pu me procurer l'honneur de m'y *glisser*. Mais j'ai été *accablé d'affaires* toute la journée. Rien ne pouvoit être plus mortifiant pour moi.

Cecile, ennuyée d'attendre, & souhaitant d'entendre l'opéra, demanda s'il ne feroit pas

tems de faire une nouvelle tentative pour gagner le parquet.

Je crois, dit le capitaine, fouriant en les voyant passer & sans leur offrir de les conduire, que vous aurez de la peine à pénétrer, & que vous trouverez des embarras *pétrifiants* : quant à moi, j'avoue franchement qu'il n'est point dans mes principes d'affronter la cohue, & que je redoute la foule.

Les Dames, cependant, accompagnées par M. Arnott, en firent l'essai, & s'assurèrent bientôt que, suivant l'usage, la difficulté, par le plaisir qu'on avoit d'en parler, avoit été extrêmement exagérée. Il est vrai qu'elles ne purent pas être les unes auprès des autres; mais, quoique séparées, elles furent néanmoins assez bien placées.

Cecile vit avec regret que le premier acte étoit presque fini; elle en eut encore davantage, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle couroit grand risque de ne pas entendre le reste de la pièce. La place que le hasard lui avoit procurée, se trouvoit voisine d'une banquette occupée par une compagnie de jeunes demoiselles, qui, étant entièrement à leur conversation, n'écoutèrent pas une seule note; leurs bons mots & leurs propres faillies les divertissoient au point que leurs ris & leur babil ne permettoient point à ceux qui étoient aux environs d'entendre mieux qu'elles. Cecile

voulut vainement essayer de borner son attention aux seuls acteurs. Eloignée du théâtre, elle se trouvoit tout près de celles-ci ; toutes ses tentatives furent inutiles, & n'aboutirent qu'à redoubler son impatience & son mécontentement.

A la fin elle prit le parti de se tourner d'un autre côté, pour tâcher de se procurer un amusement tout différent ; & comme le but qu'elle s'étoit proposé en se rendant à l'opéra étoit absolument manqué, elle voulut essayer, en prêtant l'oreille aux propos de ses belles voisines, de s'assurer si celles qui frustrerent ainsi ses espérances pouvoient l'en dédommager.

Elle écouta donc attentivement la conversation : d'abord elle eut assez de peine à comprendre ce dont il étoit question ; l'empressement général qu'elles avoient de parler, & leur antipathie insurmontable pour écouter les autres, faisoient que chacune d'elles paroissoit n'avoir d'autre intention que de satisfaire son inclination en se débarrassant d'un flux de paroles, sans jamais donner le tems de répondre, ou même s'embarrasser si elles étoient entendues.

Lorsque Cecile, accoutumée à leur dialecte & à leurs manières, commença à comprendre un peu mieux leurs discours, ils ne servirent qu'à lui faire encore plus regretter les paroles de l'opéra. Il n'étoit question que de falbalas,

de plaintes contre leurs coëffeurs, d'histoires de prétendues conquêtes, dont leur vanité étoit flattée, & d'invitations dont l'importance étoit fort exagérée.

A la fin de l'acte, les hommes s'étant portés en-avant pour voir le ballet plus à leur aise, madame Harrel profita de l'occasion pour lui faire place à côté d'elle; & par ce moyen, elle put espérer d'entendre paisiblement le reste de l'opéra, la compagnie qui se trouvoit devant elle étant entièrement composée de jeunes-gens qui s'étoient abstenus de parler pendant la durée même du ballet, de crainte que leurs regards n'eussent été détournés un seul instant du théâtre.

Cependant, à son grand étonnement, à peine le second acte eut commencé, que leur attention se ralentit. Ils ne firent plus la moindre attention aux acteurs, & se mirent à parler entr'eux, à s'entretenir de choses plaisantes; & quoique leur conversation à demi-voix ne fût pas assez bruyante pour distraire l'assemblée en général, elle formoit une espece de bourdonnement qui ôtoit à leurs voisins tout le plaisir de la représentation: on auroit eu peine à décider s'ils s'appercevoient eux-mêmes des effets de leur gaieté; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils s'en embarrassoient fort peu.

La ressource à laquelle elle avoit eu recours pendant la durée du premier acte, en cherchant à s'amuser de la conversation qui la pri-

voit du plaisir de l'entendre , lui étoit même alors ravie ; car ces Messieurs , tout aussi impolis que l'avoient été les jeunes Demoiselles , & ne faisant pas plus d'attention qu'elles aux personnes qu'ils incommodoient , étoient beaucoup plus prudents dans le choix de celles qu'ils instruisoient : leur langage obscur & équivoque , & les termes dont ils se servoient , étoient absolument inintelligibles pour Cecile. Il est vrai que les sujets qu'ils traitoient exigeoient cette discrétion : il ne s'agissoit que de calculs plaisans , relatifs à l'âge & à la durée du veuvage des riches douairieres , ainsi que des facultés & des espérances futures des jeunes Demoiselles à marier.

Ce qui la piqua encore plus que leur babil , fut de voir qu'au moment où l'acte finit , & où elle se soucioit fort peu qu'ils parlassent ou se tussent , l'un d'eux s'écria : C'en est assez , silence , le ballet est commencé ; & tout d'un coup ils cessèrent de parler , & furent on ne peut pas plus attentifs.

Elle fut cependant plus heureuse au troisieme acte ; ces jeunes gens changerent de place , & furent remplacés par d'autres qui ne venoient point à l'opéra pour s'entendre eux-mêmes , mais pour entendre les acteurs. Aussi-tôt qu'il lui fut possible d'écouter , la voix de Pacchiarotti lui ôta toute envie de prêter l'oreille à d'autres accens.

Pendant le dernier ballet, le chevalier Floyer l'ayant apperçue, descendit promptement & vint tout de suite se placer à ses côtés; & toutes les fois que les figurans relevoient les principaux danseurs, il cessoit de regarder le théâtre & fixoit ses yeux sur les siens, comme sur un objet plus digne de son attention, & destiné aussi bien qu'eux à son amusement.

M. Monckton, qui l'avoit aussi reconnue & l'observoit depuis quelque tems, s'approcha d'elle à son tour. Il avoit remarqué avec beaucoup de satisfaction qu'elle avoit été entièrement occupée de la représentation; néanmoins, l'air familier avec lequel le chevalier la regardoit, le troubloit & l'embarrassoit. Il desiroit d'éclaircir ses doutes, en découvrant quelles pouvoient être ses vues; & l'ayant à cet effet tiré à l'écart avant que le ballet fût tout-à-fait fini: Eh bien, lui dit-il, avouez qu'il n'y a pas ici une femme aussi belle que la pupille d'Harrel.

Je l'avoue, répondit-il froidement, elle est belle; mais je n'aime point du tout sa maniere d'être.

Et pourquoi? qu'est-ce qui lui manque?

Elle est fiere, diablement fiere! Cette espece de femme ne pourra jamais me plaire. Si on lui dit une honnêteté, bien loin d'y répondre, on croiroit qu'elle en est offensée, & que pour

vous en punir elle voudroit vous envoyer au diable.

Vous avez donc essayé ? Cela seroit-il possible ? car en général vous êtes peu dans l'usage de dire des honnêtetés aux femmes.

Mais , oui ; ne vous rappelez-vous pas que je lui dis une fois quelque chose d'approchant au sujet de Juliette , à la répétition ; n'y étiez-vous pas présent ?

Comment donc , ce fut là tout ? Et imaginez-vous qu'un simple compliment eût fait votre affaire avec elle ?

Au diable les complimens. Qui est-ce qui pense de nos jours à en faire ? Il y a longtems que la mode en est passée.

Vous verrez qu'elle ne pense pas de même , quoique sa vanité , comme vous le dites très-bien , soit insupportable : moi , qui la connois depuis longtems , je puis vous assurer que l'intimité la plus étroite ne la diminue en rien.

Cela peut être ; il seroit pourtant très-agréable de se procurer une fortune de 3000 liv. sterling de rente ; un pareil revenu fait qu'on souffre assez facilement quelques inconvéniens.

Etes-vous bien sûr que sa fortune soit aussi considérable ? Vous savez que l'on est toujours porté à exagérer.

Oh ! j'en suis parfaitement bien informé ; malgré cela , il pourroit encore arriver que j'y renoncerois : je ne vois que trop , que pour l'obtenir , il me faudroit perdre diable-

ment de tems , & me donner furieusement de peine.

Monckton étoit trop intéressé & trop homme du monde pour se piquer de cette délicatesse , qui nous fait desirer que l'objet de notre tendresse obtienne l'admiration générale ; il s'étendit sur les obstacles que le baronnet venoit d'indiquer , & non content de les grossir , il insinua adroitement qu'il en avoit découvert d'autres , qu'il crut encore plus propres que les premiers à l'intimider ; ces subtilités cependant furent superflues pour l'impénétrable chevalier , doué de cette dure insensibilité qui , en suivant obstinément la route qu'elle s'est prescrite , s'embarasse peu de tout ce qu'on peut dire , & oppose la plus grande indifférence à tout ce que les autres peuvent penser.

Tandis que les Dames s'efforçoient de gagner le café , & n'avançoient que très-lentement à cause de la foule ; précisément au moment où elles étoient prêtes d'entrer dans le corridor , Cecile aperçut M. Belfield , qui s'étant tout de suite avancé , lui présentoit la main pour l'aider à sortir du parquet , lorsque le chevalier Floyer , sans le voir ou sans faire attention à lui , poussa ceux qui le précédoient , & cria : miss Beverley , permettez que j'aie l'honneur de vous conduire.

Cecile , à laquelle ce personnage devenoit tous les jours plus désagréable , reçut avec froideur son offre , tandis qu'elle accepta vo-

lontiers la main que M. Belfield venoit de lui présenter. Le fier baronnet, extrêmement piqué, continua à percer la foule; & s'avancant vers M. Belfield, en lui faisant signe de s'arrêter pour le laisser passer, il lui dit : rangez-vous, Monsieur.

Rangez-vous vous-même, Monsieur, s'écria Belfield, l'arrêtant d'une main, tandis qu'il tenoit Cecile de l'autre.

Pour vous, Monsieur? Et qui êtes-vous, Monsieur? lui demanda le chevalier d'un air de mépris.

C'est de quoi, Monsieur, je vous rendrai compte toutes les fois qu'il vous plaira, répartit Belfield sur le même ton.

Que diable voulez-vous faire entendre par-là, Monsieur?

Rien de bien difficile à comprendre, repliqua Belfield, en tâchant de faire avancer Cecile qui, très-alarmée, reculoit de frayeur.

Alors le chevalier, étouffant de colere, se tourna vers elle, & lui dit, comme par manière de reproche : souffrirez-vous, miss Beverley, qu'un impertinent faquin ait l'honneur de vous donner la main?

Belfield, indigné, lui demanda à son tour ce qu'il entendoit par les termes d'impertinent faquin. Le chevalier les répéta avec encore plus d'insolence que la première fois. Cecile, extrêmement choquée, les pria sérieusement l'un & l'autre de se contenir; ce qui n'empê-

cha pas que Belfield , à cette nouvelle insulte , ve laissât aller sa main , & ne portât la sienne à la garde de son épée , tandis que le chevalier , se prévalant de sa position , (il se trouvoit élevé d'une marche au - dessus de son antagoniste) le poussa fièrement , & descendit dans le corridor.

Belfield , outré , tira sur-le-champ son épée , & le chevalier se préparoit à suivre son exemple , quand Cecile , dans le plus grand effroi , s'écria : Juste ciel ! personne ne viendra-t-il les séparer ? Alors un jeune homme , se faisant jour à travers la foule , leur dit en élevant la voix : Quelle honte , quelle honte , Messieurs ! est - ce ici le lieu de commettre de pareilles violences ?

Belfield tâchant de se remettre un peu , rengaina son épée ; & quoique la colere l'empêchât presque d'être entendu , il lui repartit : Je vous remercie de l'avis , Monsieur , je m'étois oublié ; je demande excuse à toute la compagnie.

Ensuite , s'approchant du chevalier Floyer , il lui remit une carte , sur laquelle étoit son nom & sa demeure , en lui disant : Quant à vous , Monsieur , je serai toujours enchanté d'apprendre l'espece d'excuse dont il conviendra de faire usage à votre premier moment de loisir. Et il se retira le plus vite qu'il lui fut possible.

Le chevalier , répondant à haute voix qu'il

ne tarderoit pas à lui faire connoître la personne avec laquelle il avoit été si impertinent, se mit en devoir de le suivre. Cecile, toujours effrayée & hors d'elle-même, s'écria : Oh, arrêtez-le ! Bon dieu ! personne ne veut-il l'arrêter ?

La promptitude avec laquelle cette scène s'étoit passée l'avoit tout-à-fait étourdie ; & le ressentiment du baronnet, de ce qu'elle avoit refusé ses services, lui persuada qu'elle étoit l'unique & la véritable cause de leur querelle. L'air dont il se préparoit à suivre M. Belfield, lui fit redouter la triste catastrophe qui devoit vraisemblablement arriver. Et cette crainte, plus forte que tout autre sentiment, lui avoit arraché cette exclamation avant qu'elle eût le tems de réfléchir à ce qu'elle disoit. A peine lui eut-elle échappé, que le jeune homme, qui avoit déjà interposé ses bons offices, accourut de nouveau ; &, saisissant le bras du chevalier, lui remontra vivement la violence de sa conduite. Quelques personnes, qui étoient présentes, s'étant jointes à lui pour le retenir, il parvint à le persuader, & le fit presque repentir de son procédé.

Ensuite, s'empressant de joindre Cecile, il lui dit : Ne soyez plus alarmée, Madame, tout est fini ; l'un & l'autre de ces Messieurs sont sains & saufs.

Cecile, se voyant ainsi interpellée par un homme

homme qui lui parloit pour la premiere-fois , fut extrêmement honteuse d'avoir témoigné si ouvertement l'intérêt qu'elle prenoit à cette querelle. Elle lui fit la révérence d'un air confus ; & prenant le bras de madame Harrel , elle la pressa de rentrer avec elle au parquet , afin de se dérober à la foule qui s'étoit rassemblée dans cet endroit , & qui avoit les yeux fixés sur elle.

La curiosité devenant générale , sa retraite ne servit qu'à l'augmenter. Plusieurs femmes & la plus grande partie des hommes retournerent sous divers prétextes au parquet , uniquement pour la considérer. Et quelques momens après , le bruit se répandit que la jeune Dame , qui avoit été le sujet de la querelle , se mouroit d'amour pour le chevalier Floyer.

M. Monckton , qui étoit resté auprès d'elle pendant toute cette affaire , fut atterré de l'émotion qu'elle avoit témoignée. M. Arnott , qui ne l'avoit pas non plus quittée un seul instant , se seroit volontiers exposé au même risque que le chevalier , pour lui inspirer un aussi vif intérêt. Ils étoient cependant l'un & l'autre trop dupes de leurs craintes & de leur jalousie , pour s'appercevoir que ce qu'ils imputoient à un goût décidé , n'étoit que le seul effet de son humanité , jointe à la persuasion où elle étoit d'avoir innocemment donné lieu à cette dispute.

Le jeune étranger , qui avoit fait l'office de

médiateur auprès des deux antagonistes, vint, au bout de quelques momens, avec un verre d'eau fraîche qu'il avoit été chercher au café; il la pria de le boire, & de se tranquilliser.

Quoique Cecile refusât de profiter de sa politesse, d'un air plus fâché que reconnoissant, elle s'apperçut, en levant les yeux pour le remercier, que ce nouvel ami étoit un jeune homme d'une figure agréable, & qui s'énonçoit d'une manière peu commune.

Mlle. Larolles rentra peu après au parquet avec sa compagnie, & courut à Cecile en criant: Oh! ma chere amie, quelle monstrueuse aventure! Vous ne sauriez vous former une idée de mon effroi. Savez-vous que je me trouvois à l'extrémité la plus éloignée du café lorsqu'elle a commencé, & il m'a fallu des siècles avant que de pouvoir me débarrasser de la foule, & avancer assez pour favoir de quoi il s'agissoit. Pensez quelle a dû être ma situation.

Votre effroi auroit-il donc été moindre, repliqua Cecile, si vous aviez été plus voisine du danger?

Mon dieu non; car lorsque je me suis trouvée à portée de voir, j'ai été beaucoup plus troublée. J'ai poussé un cri si perçant, que M. Méadows en a tressailli. Je suis sûre qu'il s'en souviendra plus d'un siècle. Je vous jure que lorsque je leur ai vu tirer l'épée, j'ai cru

que j'en mourrois. J'ai été si fort émue, que je suis demeurée sans connoissance.

Ici, elle fut interrompue par la présence de l'officieux étranger, qui, s'approchant de nouveau de Cecile, lui dit : Je doute si les efforts que j'ai faits pour vous être de quelque secours ont pu vous plaire, ou s'ils m'ont attiré votre indignation ; mais, quoique vous ayez refusé le cordial que j'ai osé vous présenter, peut-être verrez-vous d'un œil plus favorable celui dont je suis le précurseur.

Cecile regardant alors autour d'elle, vit qu'il étoit suivi du chevalier Floyer. Piquée de la manière dont on venoit de l'annoncer, & de ce qu'il osoit encore se montrer, elle se tourna promptement du côté de M. Arnott, & le pria de s'informer si le carrosse étoit prêt.

Le chevalier la regardant d'un air avantageux, tel que celui d'un homme dont la vanité vient d'être flattée, lui dit d'un ton beaucoup plus honnête que celui dont il lui avoit parlé jusqu'alors : Auriez-vous eu peur ?

Tout le monde, je crois, a eu peur ; répondit Cecile d'un air de dignité, qu'elle affecta pour mortifier son amour-propre.

J'avoue que je n'en conçois pas la raison, ajouta-t-il ; le drôle ignoroit à qui il parloit. Voilà tout.

Mon dieu, chevalier ! s'écria Mlle. Larolles, comment avez-vous pu être assez étourdi

pour tirer l'épée ? Vous ne sauriez croire combien ce spectacle étoit horrible.

Mais, répondit-il, je n'ai point tiré l'épée. J'ai simplement porté la main sur la garde.

Réellement, vous ne l'auriez pas tirée ? Cependant tout le monde le prétend, & je peux vous assurer qu'il m'a semblé d'en voir à la fois vingt-cinq nues. Je craignois à chaque instant qu'un de vous deux ne tombât mort sur la place. Cette situation étoit horriblement désagréable, je vous assure.

Quelqu'un ayant alors emmené le chevalier, M. Monckton, qui desiroit ardemment de connoître les vrais sentimens de Cecile, lui dit d'un air d'intérêt : A présent toute cette affaire n'est que ridicule : sûrement ils ne feront pas assez imprudens pour qu'une bagatelle de cette espece ait des suites plus sérieuses.

Je crois, ajouta l'étranger, que celui qui a le bonheur de vous causer de l'inquiétude, sent trop le prix de sa vie pour l'exposer encore.

Ne pourriez-vous pas, M. Monckton, continua Cecile trop alarmée pour s'occuper de cette réflexion, parler à M. Belfield ? Vous le connoissez, je le fais. Il seroit possible que vous le joignissiez.

Je ferai avec plaisir tout ce que vous souhaitez : cependant, si le chevalier Floyer...

Oh ! quant au chevalier , je suis sûre que M. Harrel se chargera de ce soin ; je tâcherai de le voir ce soir même , & je le prierai de faire usage de tout le pouvoir qu'il a sur lui.

Ah ! Madame , s'écria l'étranger malicieusement , & baissant la voix : je m'apperçois que ces grains de chapelet François & ces pierres de Bristol n'ont pas brillé en vain.

A ces mots , Cecile reconnut le domino blanc du bal. Elle s'étoit bien d'abord rappelé sa voix ; mais elle étoit trop agitée pour observer le lieu ou le moment où elle l'avoit entendu.

Si M. Briggs , poursuivit-il , n'arrive pas bien vite avec son riche parti , avant que le brillant des épées & des lances se soit joint à celui des joyaux ; l'éclat en fera si vif , qu'il n'osera jamais s'exposer aux effets de leurs rayons. Peut-être aussi pensera-t-il que plus leur lumière aura de force , plus elle lui sera utile pour compter ses guinées , puisque ,

*En dix mille guinées ,
Dix mille qualités se trouvent concentrées.*

En cent mille , ces qualités peuvent avoir une si grande vertu , qu'elles seroient capables de résister aux efforts réunis du clinquant & de la chevalerie errante , qui tenteroient en vain de vous soustraire aux charmes de l'or.

Ici le capitaine aborda Cecile , en lui disant : Je vous ai vainement cherchée *par-tout* ; mais

La foule étoit si accablante, que j'ai été presque réduit au désespoir. Permettez - moi de me flatter que vous êtes actuellement parfaitement remise de l'horreur de ce petit fracas.

M. Arnott vint alors avertir que le carosse l'attendoit. Cecile, impatiente de partir, ne perdit pas un instant pour l'aller joindre ; & tandis que M. Monckton l'y conduisoit, elle le pria sérieusement de s'employer pour prévenir, s'il étoit possible, les suites funestes que cette querelle paroïssoit devoir entraîner.

Fin du Tome premier.



